

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES



STRES D E SENEQVE;

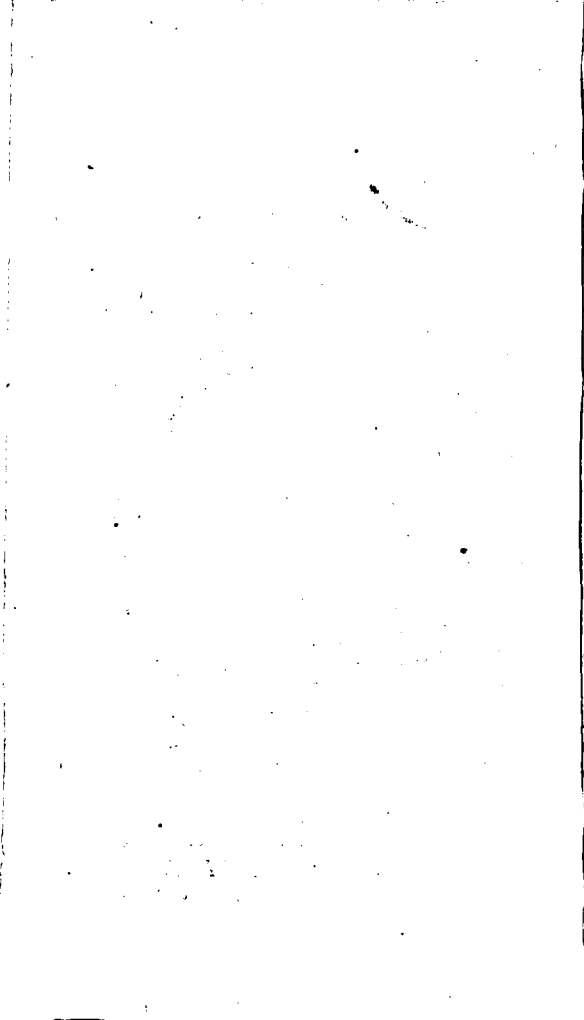
TROISIÈME PARTIE.



A LYON,
Chez CHRISTOFLE FOVRMY,
en rue Merciere, à l'Enseigne
de l'Occasion.

M. DC. LXIII.
AVEC PERMISSION.







LES EPISTRES DE SENÈQUE.

EPISTRE LXXXII.

ARGUMENT.

1. *Il blasme l'Oisiveté.*
2. *L'apprehension des iniures de la Fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guerie que par l'estude de la Philosophie.*
3. *Les choses de soy indifferentes, sont rendues bonnes, ou mauvaises par l'application de la Vertu, ou du Vice.*
4. *Pourquoy nous craignons la mort, & le moyen de ne la point craindre.*

E commence à n'estre plus en peine de vous. Voulez-vous sçavoir qui m'en a respondu?

vn pleige qui ne trompe iamais
personne. Vostre esprit que ie re-
connois amateur de la Vertu. La
meilleure partie qui soit en vous,
est hors de danger. La Fortune
vous peut faire quelque iniure:
mais le principal est que vous ne
vous en pouuez plusfaire. Conti-
nuez seulement, & reglez-vous tel-
lement en la vie que vous auez en-
trepris de suiure, qu'il y ait du re-
pos, mais non de la mollesse. Pour
moy i'aymeroie mieux estre mal
que mollement. Quand ie dy mal,
ie l'entends comme le peuple par-
le, c'est à dire, auoir de la peine &
sentir des incommoditez. Nous en-
tendõs ordinairement dire de quel-
qu'un à qui on porte enuie, il vit
mollement, I'aymeroie autant qu'o-
me dist, Il ne vaut rien. L'esprit ne
peut croupir en l'oisiuete, qu'il n'e-
tire quelque faineantise, & ne per-
de peu à peu de sa vigueur. Il vau-
droit mieux qu'il deuint du tout
insensible. Et puis ces delicats ap-
pre

prehendent de mourir, cōme si la vie qu'ils font, estoit quelque autre chose qu'une mort. Il y a bien difference de se reposer, ou d'estre au cercueil. Vous direz peut-estre, que de quelque façon qu'on se repose, il en est tousiours mieux que d'estre embarrassé dans le tumulte des affaires, & bricolé de leur flux & reflux perpetuel. Ny l'un ny l'autre ne valét rien. Vn corps est aussi mort dans vn liét parmy des roses qu'à la voirie entre des carcasses. C'est proprement s'éterrer tout viſ, que se retirer du mode, & n'étudier point.

I I. Quand nous trauerſerions tout ce qu'il y a de mer à l'entour de la terre, où penserions-nous aller, que nous ne fussions accompagnés des mesmes sollicitudes qui nous trauaillent en nôtre maison? En quelle cauerne si profonde fçaurions-nous nous mettre, où nous n'eussions les mesmes apprehensions de la mort que nous auons? Qu'elle retraite si forte & si

remparée sçaurions nous choisir, où ne fussions aux mesmes alarmes de la douleur ? Mettons-nous où nous voudrons , nous serons tousiours hommes , & par consequent la foiblesse humaine sera tousiours avec nous. Nous auons vne infinité de choses à l'entour de nous qui nous regardent, & ne font qu'attendre l'occasion d'entreprendre sur nous. Si les vnes manquent , les autres executent. Nous en auons d'autres au'dedans , qui en la solitude mesme nous font bouillir le sang, & nous empeschét le repos. Nous ne sçaurions nous mettre mieux à couuert , qu'entre les bras de la Philosophie. C'est vn rempart inexpugnable , d'où toute la batterie que sçauroit faire la Fortune , ne feroit pas tomber vne pierre. Vne ame qui se resoult à quitter la campagne , & ne se soucie que de se regarder en ce chasteau; peut defier l'escalade , la sappe , la mine,
la

la surprise & les assauts. La hauteur en est si grande , & les approches si difficiles, que tout ce qu'on y tire, n'arriue pas au pied du mur. On s'abuse de penser que la Fortune ait les mains longues ; elle les a courtes, & si courtes qu'elles ne frappent que ceux qui se trouvent auprès d'elle. Pour nous en garétir, il suffit de nous en reculer. Pour nous en reculer , il ne faut autre chose que connoistre nous & nostre nature; Sçauoir d'où l'esprit est venu , où il doit aller, qui est son bien ou son mal , ce qu'il doit chercher & fuyr , quelle est cette raison qui luy enseignera la distinction des choses euitables ou desirables, qui domestiquera la rage de ses conuoitises , & domtera la tyrannie de ses apprehensions. Il y en a qui se sont vantez de pouuoir faire tout cela sans l'ayde de la Philosophie : mais enfin quand il leur est venu quelque effort sur les bras , il a fallu qu'ils

ayent auoüé leur presumption. Quand le bourreau leur est venu demander les mains pour les lier, quand la mort s'est approchée d'eux, toutes leurs rodomontades se sont évanouïes. On leur pouvoit dire : Et bien , il vous estoit bien-aisé de faire les braues, tant que l'ennemy ne paroissoit point. Voicy cette douleur, que vous disiez estre si peu de chose , voicy cette mort contre qui vous parliez si haut, les cordes sont prestes, l'espée est hors du fourreau.

*C'est à ce coup, Troyen, qu'il faut
auoir bon cœur.*

Le moyen de l'auoir bon , c'est de le fortifier par vne meditation assidue, sans s'amuser apres des paroles : l'assurance ne s'acquiert point par subtiliser. C'est pourquoy, Lucilius, ie m'estonne, & me ry tout ensemble des niaiseries des Grecs , quoy que ie ne m'en sois pas encore du tout dégagé. Voicy l'argument de Zenon le Stoïque.

Nulle

Nullle chose mauuaife n'est glorieuse : La mort est glorieuse , la mort n'est donc point mauuaife. Vous auez triomphé : ie n'ay plus de peur. Apres vos belles raisons, ie suis prest de bailler ma teste à couper. Mais ne voulez-vous pas dire quelque chose de plus graue, sans vous rire avec vn qui s'en va mourir ? Le meure , si ie sçauois vous dire qui a le moins de iugement, ou luy , qui par ce plaisant argument pense faire qu'il n'aura plus de peur de la mort , ou celuy qui s'est mis en peine de le rechercher , comme si ç'auoit esté quelque chose de bien important.

III. En voicy la responce, qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifferentes. Nullle chose indifferente n'est glorieuse : la mort est glorieuse, la mort n'est donc point indifferente. Voulez-vous voir la surprise ? la mort n'est point glorieuse: mais c'est chose glorieuse que mou-

rir valeureusement. Et quand il dit , Que nulle chose indifferente n'est glorieuse, ie l'accorde ; mais c'est en-y adioustant , qu'il n'y a point moyen d'auoir de la gloire que par les choses indifferentes. Or les choses indifferentes sont les choses qui ne sont ny bonnes ny mauuaises, comme la Maladie, la Douleur , la Pauvreté, le Bannissement, & la Mort. Il n'y a rien en tout cela qui de soy-mesme ait de la gloire , & neantmoins nous n'auons point d'autre sujet d'en acquerir que ceux-là : Car on ne louë point la Pauvreté , mais celuy qui pour estre pauvre , ne se raualle, & ne se fléchit point. On ne louë point le Bannissement, mais celuy qui ne s'afflige point d'estre banni. On ne louë point la Douleur ; mais celuy que la Douleur n'a sçeu faire ny crier ny parler. On ne louë point la mort: mais celuy de qui l'esprit est plutôt sory que troublé. Toutes ces choses

ses-là , qui de soy ne sont ny honnestes ny glorieuses , sont honnestes & glorieuses , aussi-tost qu'il plaist à la Vertu d'y mettre la main ; elles sont neutres , & n'ont point de qualité que celle que le Vice ou la Vertu leur donne. La mort, qui fut glorieuse & belle en Caton , fut honteuse & laide en Brutus. Je parle de ce Brutus, qui sur le point qu'on luy alloit couper la gorge, s'estant tiré à l'escart, comme pour aller à ses affaires, combien qu'il n'eust autre enuie que de differer sa mort de quelque momét; côme on l'eust fait venir, & qu'on luy eust dit qu'il tendit le col: *Aussi bien, dit-il, me fust-il permis de viure , comme ie le tendray.* Peu s'en fallut qu'il n'y adioustât, *Quand bien ce seroit sous Anthoine.* O que cét homme là meritoit bié qu'on luy donnast la vie! Or comme i'auois commencé de vous dire ; pour monstrier que la mort n'est de soy chose ny bonne ny mau

mauuaife , voyez combien il y a d'honneur en celle de Caton , & d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'est point beau, s'embellit par le moyen de la Vertu. Nous disons qu'une chambre est claire, & cependant on n'y void goutte quand il est nuict : cette diuersité vient de la vicissitude du iour & de la nuict. Ainsi toutes ces choses indifferêtes, comme les richesses, l'embon point, la beauté, les honneurs, & les Scepteres mesmes, & de l'autre costé, la mort, l'exil, l'indispositiõ, les douleurs, & toutes ces autres choses que nous craignons, ou plus, ou moins , ne se peuuent dire ny bones ny mauuaises, que par l'application du Vice, ou de la Vertu. Vne barre de fer, qui n'est de foy ny froide ny chaude, dans vn fourneau s'échauffe; & replongée dans l'eau, se refroidit. La mort est honneste, par l'entremise de ce qui est honneste, c'est à dire de la vertu, & d'une

d'une ame qui dédaigne tout ce que la Fortune luy peut donner. Mais encores ces choses que vous appelez indifferentes, ne sont pas du tout semblables: car il n'est pas indifferant de mourir ou bien ou mal, comme il est indifferant que vos cheueux soient ou bien ou mal coupez. Quoy que la mort ne soit pas mauuaise, si est-ce qu'elle en a l'apparence.

IV. Nous auons tous vn amour de nous-mesmes, & vne volonté de nous cōseruer, grauée en l'ame, qui nous fait fremir aussi-tost: l'amour & la conseruation de la vie est vne affection que la Nature nous a si profondement graué en l'ame, qu'il est impossible d'en imaginer la dissolution, & ne trembler point. Nous ne pouuons, sans nous fascher, estre priuez de tant de commoditez que nous auons. Nous connoissons les lieux où nous sommes, & ne sçauons comme sont faits ceux où nous deuons aller.

Cette

Cette ignorance nous y figure des choses épouuantables : & puis les tenebres où nous croyons que la mort nous doit mener , nous sont effroyables naturellement. Tellement qu'encore que la mort soit indifferente , elle n'est pas pourtant au nombre des choses, qu'il est si facile de mépriser, Il faut vne longue habitude , pour asseurer l'esprit & faire qu'il ne bondisse point, quand il en approchera. Il n'y a rien de plus aisé que de dire qu'il faut mépriser la mort , ny rien de plus mal-aisé que de le faire. C'est vne hardiesse qui n'est pas bien commune à toutes gens: les impressions que nous en auons de longue main , ont trop pris de pied. Tous les beaux esprits ont presque fait à l'enuy l'un de l'autre , à qui nous la depeindra plus hideuse , & qui en fera le plus de peur. Ils nous ont dit que l'Enfer est vne prison, où la nuit est perpetuelle , & de qui le portier,

Sur des os mi-mangez, &c.

Mais quand on nous auroit fait
toucher au doigt que tout cela
ne sont que contes faits à plaisir,
& que les morts n'ont rié à crain-
dre qui leur fasse mal, nous n'en
fommes pas pour cela plus en re-
pos. Nous auons autant de peur
de n'estre point, que d'estre en en-
fer. Tellement qu'ayans tant de
choses à combattre, ne faut-il pas
auoüer que c'est l'acte le plus ge-
neroux & le plus braue que l'es-
prit de l'homme puisse faire, que
de se resoudre à partir du monde,
sans y auoir regret ? or il n'y a
point de moyé de luy mettre cette
persuasiõ en la teste, qu'en luy fai-
sant voir que la mort est indiffe-
rente, & susceptible d'une quali-
té bonne ou mauuaise, selon qu'il
fera capable d'en vser, ou bien, ou
mal. Il est impossible de croire
qu'une chose soit mauuaise, & de
s'en approcher de bon cœur. On
n'y va iamais qu'un pas apres
l'autre.

l'autre. Or quelque belle que soit vne action, il faut, pour estre glorieuse, qu'elle soit volontaire. La Vertu ne fait iamais vne chose, parce qu'elle est tenuë de la faire; & si ce n'est pas tout, il faut que l'esprit tout entier y soit present, & qu'il s'y bande, sans y contredire en quelque façon que ce soit. Mais quand nous nous resoluons à souffrir vn mal, ou pour en craindre vn pire, ou pour iouyr de quelque bien qui nous semble digne, que pour y paruenir on passe par ceste incommodité, cela ne se fait point, que nostre iugement ne se diuise. Nous sommes poussez d'une part, & retirez de l'autre: le Desir nous propose le contentement & l'Honneur: la Peur nous monstre les soupçons, & la difficulté: de maniere que nous ne sçauons à quel party nous ranger. Où ceste confusion est, il ne faut plus parler de Gloire. La vertu va tout d'un branle, & tout d'un accord

à l'effet de ses resolutions , & ce qu'elle fait , ne luy donne iamais d'alarme.

Ne cede point aux maux, mais résiste à l'encontre.

Nous ne nous y opposerons iamais, tant que nous penserons qu'il y ait du mal. Il faut que ceste persuasion nous sorte de l'esprit , autrement nous n'y irons point , comme il y faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut empoigner à pleine main. Les Stoïques trouuent l'argument de Zenon veritable, & n'approuuent pas la responce qu'on y fait : c'est aux Dialecticiens d'en iuger. Pour moy ie n'ayme point toutes ces demandes artificieuses, qui font confesser vne chose qu'on ne croit pas: & serois d'avis que les subtilitez demeurassent en la poussiere de l'eschole. La Verité veut des paroles plus simples , & pour la mort , il en faut de plus fortes. Si ie voulois m'amuser à l'éclaircissement

ment de toutes leurs ambiguitéz, se seroit plustost pour persuader que pour tromper. S'il est question de parler à vne armée en bataille, qui s'en va par le peril de sa vie rachepter le repos de sa patrie, & le salut de ses enfans; quel langage luy tiédrez-vous? le veux que ce soient les Fabiens, qui sur leur famille seule attirent tout le peril d'une guerre generale; où les trois cens Lacedemoniens, qui furent mis à garder le Pas des Thermopyles, sans esperances ny de vaincre, ny de fuyr. Il faut que le lieu où ils sont, soit leur sepulchre. Que leur allegueriez-vous, pour les resoudre d'empescher de leurs corps la cheute de leurs Republiques, & perdre plustost leurs vies que leurs places? Vous leur diriez, Qu'une chose mauuaise n'est point glorieuse, Que la mort est glorieuse, & que par consequent la mort n'est point mauuaise. O la belle harangue, & bien persuasive! Qui
est

est le poltron, que de si belles raisons ne fissent ietter la teste baissée dans les ennemis, & mourir l'épée à la main ? Mais que ietrouue bien le langage de Leonidas d'une autre grace ? Disnons, Compagnons, comme gens qui soupperont en l'autre monde. Ils ne mascherent pas moins ce qu'ils auoient en la bouche : Les morceaux ne leur demurerent point au gosier, ny ne leus tomberent point des mains. Ils disnerent courageusement, & souperent de mesme. Et ce Capitaine Romain, qui enuoyoit ses soldats, saisir vn passage au trauers de l'armée des ennemis, que leur dit ; Il est necessaire d'aller-là, Compagnons ? mais il n'est pas necessaire d'en reuenir. Vous voyez comme les commandemens de la Vertu sont simples & imperieux. Mais monstrez-moy vn homme à qui toutes ces subtilitez ayent iamais fait faire vn pas vers le peril ? Elles rompent le cœur tout au cōtraire,

&

& le referrent aux occasions importantes, où, plus qu'en autre part, il auroit besoin de s'élargir, Il n'est pas question d'oster la peur à trois cens soldats : Il faut asséurer tout ce qu'il y a d'hommes au monde. Commét leur ferez-vous croire, qu'il n'y a point de mal en la mort comme leur osterez - vous des opinions qui depuis tant de siècles leur sont venuës de pere en fils; & qu'avec le lait ils ont succée aux tetins de leur nourrices; Quel remede leur baillerez - vous? de quelles raisons fortifierez vous la foiblesse humaine? Comme leur inspirerez - vous vne ardeur, qui les emporte si furieusement aux perils, qu'il ne se trouue rien d'assez fort pour les arrester? De quelles inuentions, & de quelle bien-disance cōbattrez-vous tous les peuples de la terre qui d'un consentement vniuersel croient le contraire de ce que vous leur voulez persuader? Vous m'allez chercher des surprises,

ses , & d'une interrogation à l'autre, me pensez tout doucement faire entrer dans le filet. Les monstres ne se tuent point avec des chenevottes. Ce grand serpēt que les Romains trouuerēt en Afrique, & qui leur fist plus peur que l'armée des ennemis , ne pūt iamais estre blessé, ny de flèches ny de fondes ; Et parce que ceste grande masse , de qui la peau n'estoit pas moins solide, que le corps en estoit vaste , renuoyoit tout ce qu'on luy iettoit, il fallut auoir des meules de moulin pour l'assommer; Et vous pensez avec vne parole faire peur à la mort: Vous attaquez vn lyon avec vne alefne. Ce que vous dites a pointe : Les espices de bled en ont aussi: mais toutes pointes ne percēt pas: il y en a de si deliées, qu'il est impossible de s'en seruir.



EPISTRE LXXIII.

ARGUMENT.

1. *Il ne faut rien faire en secret, qu'on ne voulust faire à la venue de tout le monde.*
2. *Penser aux actions passées.*
3. *Qu'on peut fier un secret aux yuromgues.*
4. *Contre l'yuresse.*

1. **V**OUS voulez sçauoir ce que ie fais tous les iours , & desirez que ie vous rende compte comme ie les passe depuis le matin iusques au soir. Vous auez bonne opinion de moy , qui pensez que ie ne fay rien que ie ne veuille bien que vous sçachiez. Et certainement il seroit bon de viure, comme si nous auions toujours vn tescmoïn aupres de nous; Et pour nous obliger mesme à ne
rien

rien penser qui ne fust bien hon-
neſte , nous imaginer que nous
auons vn verre dans l'eſtomach, &
que les yeux peuuent penetrer iuſ-
ques à ce que nous penſons de
plus ſecret. Et de fait , n'en eſt-il
pas qui y penetrent ? Que nous
ſert de nous cacher des hommes,
puis qu'il n'y a rien qui ne ſoit dé-
couuert à Dieu? Il ſe void au fonds
de nos ames , & quelquesfois , ſe
trouue preſent à nos penſées : ie
dy quelquesfois, parce qu'il n'y eſt
pas touſiours. Ie feray donc ce que
vous me commandez : ie vous eſ-
criray fort volontiers toutes mes
aſſions , & l'ordre dont i'y pro-
cede. Ie veux pour cét effet y pren-
dre garde à l'aduenir, & ce qui eſt
le principal, ie feray tous les ſoirs
reueuë , comme i'auray paſſé le
iour.

II. Ce qui nous gaſte , c'eſt
que nous ne regardons iamais der-
riere nous : il ne nous en ſoucie
du paſſé : nous penſons à ce que
que

que nous devons faire; & bien souvent encore le faisons nous sans y penser. Mais quand nous auons fait quelque chose, elle est aussi tost hors de nostre memoire que de nos mains. Et toutesfois les deliberations de l'aduenir ne se peuvent resoudre sans la consideration du passé. Je n'ay point esté rompu de tout auourd'huy. I'ay tousiours esté, ou sur le liect, ou sur le liure. Je me suis exercé le corps; mais fort peu: car i'ay ceste obligation à ma vieillesse que i'en suis quitte à bon marché. Les robustes mesmes finissent quand ils sont las, & ie le suis aussi-tost que ie me suis remué. Demandez - vous qui sont les compagnons de mes exercices? Il ne m'en faut point d'autre qu'Earinus; Vous sçauiez que son humeur est fort douce & fort amiable; mais il se va changer. Je suis apres d'en trouuer quelqu'un qui ne soit pas si fort. Il dit que nous auons luy & moy vne mesme Crise;

se ; parce que les dents luy tombent, & à moy aussi. Il va desjà bien viste pour moy ; & deuant qu'il soit bien peu de iours, ie me doute que ie ne le pourray plus atteindre. Vous voyez ce que sert vne chose continuée. Quand de deux hommes l'un vient, & l'autre va, ils se trouuent en peu de temps bien éloignez. Il monte, & ie descends. Vous sçauiez que l'un est bien plustost fait que l'autre. Toutesfois ie me suis mécompté : car en l'âge où ie suis, on tombe plustost qu'on ne descend. Si vous voulez sçauoir comme nous sommes demeurez au iourd'huy de nostre combat, il nous est arriué vne chose qui n'est pas bien ordinaire entre des coureurs : nous auons esté iustement au but l'un quand & l'autre, apres m'estre ainsi lassé : car ie puis mieux dire lassé qu'exercé, ie me suis mis dans de l'eau froide ; i'appelle ainsi de l'eau qui n'est qu'un peu chaude. Il a esté un temps que

ie faisois profession d'estre grand baigneur , & que tous les ans le premier iour de Ianuier , comme pour la ceremonie du iour , ie lisois , escriuois , & disois quelque chose de particulier, ie n'oublois point aussi de me jeter dans le canal de l'eau pucelle. Depuis, ie la treuuy trop froide, & me contenty de l'eau du Tybre , & enfin ie suis reduit à celle de la Cuue. Encore pour gaillard que ie sois , ie la tiedis au Soleil , si bien que pour peu que i'y adioustasse , ie penserois estre dans des estuues. Au partir de là, ie mange du pain sec; & de cette façon il ne me faut ny table pour disner, ny eau pour laver mes mains. Quand i'ay disné, ie dors fort peu. Vous sçavez comme i'en vse : mon dormir n'est ny long ny bié ferme. Il me suffit que ie fay tréve de veiller. Je sçay bien quelquesfois que i'ay dormy , & quelquesfois ie m'en doute. Là dessus le bruit du Cirque me ment
aux

aux oreilles , & lors il n'y a plus d'ordre de dormir : il faut que ie me réveille. Mais tāt s'en faut que cela me diuertisse , qu'il ne me trouble pas seulement. le suis fort patient à telles tempestes. Ces confusions de voix ne me sont non plus que le murmure des vagues, ou que le sifflement d'une forest, quand le vent donne au haut des arbres, ou quelqu'autre bruit semblable de choses qui n'ont point d'entendement. le vous veux à cette heure dire à quoy ie me suis appliqué , i'ay continué de réuer sur vn ébahissement où ie me mis hier. Qu'ont voulu dire tant de grands esprits , qui en des choses d'importance , ont employé des raisons si legeres & perplexes , qu'encore qu'elles soient veritables, elles ont apparence de mensonge.

III. Zenon grand personnage, qui le premier a fondé cette Secte, brane & religieuse plus que nulle

autre ; pour nous dégouster [de l'yurongnerie, allegue qu'un homme de bien ne s'enyure point, & le prouve de cette façon, Personne ne commet son secret à un homme yure ; or on commet son secret à un homme de bien, un homme de bien ne fera donc jamais yure. Voyez comme avec une responce toute telle que son argument il y a moyen de se moquer de luy ; car d'une infinité qu'on luy pourroit faire, une suffira. Personne ne dit son secret à un qui dort : on dit son secret à un homme de bien ; un homme de bien ne doit donc point dormir. Possidonius fait bien ce qu'il peut pour le deffendre : mais il n'en trouve qu'un moyen qui me semble bien foible. Il dit que ce mot *d'yure*, a deux significations. L'une, quand un homme a tant pris de vin, qu'il en a perdu le iugement : l'autre quand il est accoustumé de s'enyurer, & qu'il a cette imperfection.

ction ? que Zenon ne l'entend pas de celuy qui est yure, mais de celuy qui l'est ordinairement , & que c'est à cét yure qu'on se gardera bien de dire des choses secretes, que le vin luy peut faire publier ce qui est faux. Car il est assez clair qu'il parle de celuy qui est yure , & non de celuy qui le sera. Vous m'auoüerez que d'un yure à un yurongne il y a bien de la difference. Tel est yure à cette heure , qui peut - estre ne l'aura iamais esté , & qui peut - estre ne le sera iamais. D'ailleurs , un yurongne n'est pas en vne yuresse perpetuelle ; Et pource quand il dit yure , ie le prends comme il se prend ordinairement , & sur tout venant de la bouche d'un homme qui fait profession d'une diligence exacte , & de ne rien dire qu'il n'ait rigoureusement examiné , ioint que si Zenon l'a pris d'autre façon, il demeure tousiours coupable de s'estre voulu servir d'une parole equi-

uoque, pour piper le monde: ce qui ne se doit pas faire, quand il est question de rechercher la verité. Mais ie veux que telle ait esté son intention, la consequence qu'il en tire, est fausse, qu'il ne faille rien dire de secret à vn homme qui est accoustumé de s'enyurer. Représentez-vous à combien de soldats, qui sont gens qui ne se tiennent pas tousiours dans les bornes de la sobriété, & le General de l'armée, & le Maistre de Camp, & le Capitaine, ont commis des choses, qui n'auoient pas besoin d'estre publiées. Quand il fut question d'entreprendre sur la vie de C. Cesar, ie parle de celuy qui s'empara de l'Estat, quand il eut deffait Pompée, Tillius Cimber en ouït parler aussi bien que C. Cassius. Cassius ne but iamais que de l'eau. Cimber au contraire, avec ce qu'il prenoit du vin démesurémēt, son babil estoit insupportable, quand il auoit beu. Surquoy luy-
mesme

mesme il fit cette rencontre. Comme supporterois - ie vn homme, qui ne puis pas supporter le vin? Que chacū à cette heure se ressouuiene de ceux à qui il ne feroit pas si-tost la clef de sa caue, comme celle de son secret; Si est - ce que i'en diray vn que ie me viens de me ressouuenir, afin que la memoire s'en conserue: car il est bon d'estreourny d'exēples illustres, pour toutes les actions de nostre vie, afin de ne les aller pas tousiours mendier aux siècles passez. L. Piso, depuis qu'une fois, pour bien boire, il fut fait Gouverneur de la ville, il s'y affrianda tellement, qu'il y passoit ordinairement la plus grande partie de la nuict, & presque tousiours dormoit iusques à midy. C'estoit sō poinct du iour. Cependant il se comporta fort bien en son gouuernemēt. Auguste mesme l'enuoyant pour commander en la Thrace rebellée, luy donna des commissions secretes,

desquelles il s'aquitta si dignement, qu'il la reconquit. Tibere s'en allant en la Campaine, & laissant les affaires de Rome pleines de soupçon, & en vn estat qui ne luy plaisoit point; pource, à mon aduis, que l'yurongnerie de Piso luy auoit bien reüssi, laissa le gouuernement de la ville à Cossius, homme graue, & moderé, mais qui se laissoit tellement emporter au vin, qu'une fois, qu'au partir d'un festin il estoit allé au Senat, il le fallut remporter tout endormy, parce qu'il n'y eut iamais ordre de l'éveiller. Cependant Tibere luy escriuoit souuent de sa main des choses qu'il ne vouloit pas mesme commettre à ses secretaires, Comme de fait il ne se trouue point qu'aucun secret d'affaire, ny publique, ny priuée, luy soit iamais échappé. Laissons-les donc crier tant qu'ils voudront, Qu'un esprit a qui le vin commande, n'est pas maistre de soy. Que le

vin

vin fait les mesmes tumultes au cerueau, qu'il fait en sa nouueauté dans les tonneaux. Que son abondance fait sortir les secrets du cœur, comme les viandes de l'estomach; Je veux que tout cela soit veritable : mais il est veritable aussi , qu'ayant à deliberer des choses de consequence , si nous auons des amis, qui aiment à boire , nous ne laissons pas de leur en demander leur aduis. Ainsi donc la raison alleguée pour la deffence de Zenon, qu'on ne commet iamais vn secret à gens qui sont accoustumées de s'enyuier, est aussi peu vraye que son argument, Ce seroit bien plustost fait de blasmer ouuertement l'yurongnerie , & representer les inconueniens qui l'accompagnent. Les appas n'en sont point si grands , qu'il faille estre parfaitement sage pour s'en garentir. Vn qui n'aura qu'une passable discretion , se gardera bien d'y tomber , & si quelquesfois

pour vn suiet qui se presente, il se laisse emporter à la bonne chere, ce sera sans passer iusqu'à l'yresse.

IV. Or si la quantité du vin peut troubler le Sage, & luy faire faire des traits d'un homme yure, c'est vne question qu'il nous faudra vuider: Cependant si vous voulez prouuer que l'yresse est indigne d'un homme d'honneur, pourquoy vous amusez vous à faire le Dialecticien? Que ne dittes vous plustost, que c'est vne vilainie d'en prendre tant, qu'il en faille rendre, & ne sçauoir pas la mesure de son estomach? Que ceux qui sont yures, font vne infinité de choses, dont la memoire les fait rougir, apres qu'ils ont vuide leur vin? Que l'yresse n'est autre chose qu'une fureur volontaire? Et de fait qu'un homme yure soit quelques iours sans desenyurer, quelle opinion en aurez-vous, sinon qu'il a perdu l'entendement?

VOUS

Vous direz que c'est vne fureur. Mettez en auant l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui entre les verres tua Clytus, le plus fidele & le plus affectionné seruiteur qu'il eust, & puis se voulut tuer luy-mesme, quand le desenyurement luy eust fait cognoistre le vilain acte qu'il auoit commis. Si nous auons quelque imperfection, l'yureffe la met en sa monstre, & nous fait perdre la honte, qui est le principal obstacle de nos mauuaises intentions. Car il est certain que ce n'est point tant la volonté du bien, que la honte du mal, qui nous diuertit de ce qui nous est deffendu. Il n'y a rien de sale au dedans, que le vin ne fasse venir dehors; il ne fait pas les vices, mais les produit. Quand vn homme est yure, s'il ayme les femmes, il n'a pas la patience d'attendre qu'il soit au liêt pour se contenter: mais à quelque heure, & en quelque part que la concupiscence le sollicite, il

il luy donne congé de faire ce qu'il luy plaist. S'il a mesme quelque impudicité plus sale & plus brutale, il ne craind point de la publier. S'il est querelleux, sa langue & ses mains perdent la discretion. L'insolence devient plus superbe, la cruauté plus violente, & l'enuie plus malicieuse. Enfin il n'y a point de vice qui vueille garder la chambre; tout sort à la campagne. Adioustez à cela, que nous ne sçauons où nous sommes: la lāgue nous begaye, la veuë nous trōpe, les pieds nous chancellent, & nous semble que quelque tourbillon nous fasse tourner la maison sur la teste. Puis comme le vin se prend à boüillir, nous auons des coliques qui nous deschirent les entrailles, & toutes ces incommoditez encores ne sont que passables: Mais que pensez vous que ce soit quand apres que le vin est corrompu par le dormir, en la place de l'yuteffe il nous demeure

vne crudité ? Representez - vous les inconueniens qu'a produit l'y-urongnérie publique , combien de braues & belliqueuses Nations elle a liurées en la main de leurs ennemis : en combien de murailles, obstinément deffenduës , par plusieurs armées , elle a fait ouuerture : combien d'ames impatientes d'obeyssance elle a reduites à la seruitude; Et combien elle a domté d'hommes , que les armes bien à peine auoient osé menacer. Tant de chemins, tant de batailles, tant d'hyuers , tant de difficultez de lieux , & de saisons ; tant de fleuves descendants de regions inconnuës , & tant de mers laisserent reuenir ce mesme Alexandre de qui ie viens de parler , sain & sauf en sa maison : Et le seul excez de boire fut assez fort pour l'enuoyer au tombeau. Quelle gloire est-ce à vn homme de tenir beaucoup ? Quand la palme de bien boire vous sera demeurée : quand tous

vos

vos compagnons reduits à dormir sous la table, ou à rendre leurs gorges en quelque coin, refuseroient de vous y faire raison, quant de toute la compagnie d'un festin, il ne demeurera que vous qui seul ne soit par terre, quand vous aurez emporté cette magnifique loüange, que vous tiendrez plus de vin que pas un des autres; ne faut-il pas que vous confessiez que vous ne tenez pas encore tant qu'un tonneau? D'où pensez vous que soit venue la ruine de M. Anthoine, grand personnage au reste, & un bel Esprit, que de l'yurongnerie & de l'amour de Cleopatre, qui n'auoit pas moins de force que le vin? Car fut-ce autre chose que l'yurongnerie, qui changea ses mœurs aux dissolutions estrange-res: qui luy fit prédre les armes contre sa patrie: qui fortifia ses ennemis à son preiudice, & rendit sa cruauté si démesurée, qu'au milieu de son repas où il estoit seruy d'une

d'une magnificence Royale, il se faisoit apporter les testes & les mains des principaux de Rome, pour les recognoistre, comme s'il eust voulu boire du sang, apres s'estre enyuré de vin? Son yurongnerie seule estoit insupportable. Vous pouuez iuger comme le deuoit estre ce qu'il faisoit, quand le vin l'auoit surmonté. Vous ne voyez gueres de gents aymer à boire, qui ne soient aussi cruels: Les esprits les plus nets se broüillent de trop boire, & gastét leur bõne dispositiõ. Il leur en préd cõme aux yeux, que les longues maladies, pour les auoir tenus longtemps à l'ombre, ont tellement debilitéz, qu'ils ne peuuent supporter de voir luitre le Soleil: Car estans ordinairement hors de soy par le moyen de l'yuresse, ils s'accoustumét à des vices qu'ils ne peuuent quitter, quand ils sont desenyurez. Dites nous donc les bõnes raisons, pourquoy le Sage ne se doit point enyurer.

yurer : mais baillez - nous d'autres choses que des paroles. Faites - nous voir les inconueniens qui en arriuent , prouuez que ces choses que nous appellons voluptez , ne sont que supplices, quand on ne leur donne point le reglement & la mesure qui leur appartient. Car si vous me voulez persuader que le Sage se pourra gorger de vin tout à son aise, sans se troubler, ny rien faire des desordres que font ordinairement ceux qui sont yures , i'aymerois autant vous ouyr dire, qu'il pourroit prendre du poison sans mourir , du ius de pauot, sans dormir, & de l'ellébore, sans rejeter tout ce qu'il auroit dans le corps. Si les pieds luy chancellent , si la langue luy begaye , quel besoin est-il de soutenir qu'il soit yure en partie , & en partie ne le soit point ?



EPISTRE LXXXIV.

A R G U M E N T.

1. *Comme il faut profiter de la lecture.*
3. *Fuyr, la Cour, & les biens de Fortune.*

IE me fais ordinairement promener en vne chaire; & par cette agitation prens plaisir d'exciter aucunement ma paresse; Je trouue que ma santé en est meilleure, & que mes estudes n'en empirent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez. L'affection des lettres est venu à me negliger, & me laisser appesantir, tellement que pour m'exercer, j'ay besoin du ministere d'autrui. Quant à mes estudes, ie vous diray comme elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse point de lire : or
i'e

i'estime que ie n'ay rien de plus
necessaire que la lecture. Premie-
rement pour ne me confier trop
de ma suffisance. Secondement
pour apres auoir veu les inuen-
tions des autres, en faire mon iu-
gement, & inuenter aussi quelque
chose de mon costé, cela donne de
la nourriture à l'esprit, & non sans
estude, le rafraichit de cette las-
situde que l'estude luy peut ap-
porter, Nous nous gasterions, si
nous voulions ou tousiours es-
crire, ou tousiours lire, L'un
nous importunerait, & nous
épuiserait de matiere: l'autre
nous affoiblirait l'esprit, & le
dissoudrait. La meilleure est de
les échanger par les vicissitudes,
temperer l'un par l'autre, en sorte
que l'escriture fasse vn corps de
cette diuersité, que la lecture aura
recueillie. Ils disent que nous de-
uons faire comme les mouches à
miel qui volent de costé & d'autre
pour choisir les fleurs qui leur sont
propres,

propres, & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté.

Elles serrent le miel

Et rangent en leur caue vn doux

Nectar du Ciel

Toutèsfois on ne demeure pas bié d'accord, si elles tirent des fleurs vn certain suc, qui est le miel aussi-tost qu'il en est séparé, ou si par leur composition, & par la propriété de leur haleine, elles conuertissent ce qu'elles ont recueilli en cette saueur. Car il y en a quelques-vns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais seulement de le cueillir; & qu'ainsi ne soit, ils disent qu'en Inde il se trouue du miel aux fueilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il prouienne d'vne humeur douce & onctueuse que les cannes mêmes produisent, & que nous auons des herbes qui ont la même vertu: mais non si apparente, & seulement côme de ces petites bestes que la nature à depu-

tées à faire ce mestier. Les autres ont opinion qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des fueilles , & par leur disposition luy faire prendre cette qualité, non sans quelque espee de leuain , qui leur aide à confondre & incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser emporter hors de mon propos , il nous faut faire comme les mouches à miel, & quand nous aurons leu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part , afin de les mieux conseruer par cette distinction ; & cela fait avec le soin que nous y apporterons , confondre tellement toutes ces faueurs en vne seule , qu'encore qu'on s'apperçoie que la matière soit d'un autre , on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est vn artifice que la Nature fait en nos corps , sans que nous y contribuions rien du nostre. Tandis que
nous

nous auons la viande entiere dans l'estomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'est autre chose qu'un fardeau que nous portons. Mais c'est nostre sang & nostre force, aussi - tost qu'elle a cessé d'estre ce qu'elle estoit. Il en faut faire de'mesme en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa premiere forme, il sera tousiours à ceux chez qui nous l'aurons puisé : mais digerons-le, & baillons-le à nostre entendement, plustost qu'à nostre memoire, pour nous le représenter quand nous en aurons besoin approuons-le à bon esciét : rendons-le nostre, & faisons que plusieurs choses n'en soiét qu'une; cōme beaucoup de petites sommes assemblées n'en font qu'une grande. Cachons l'ayde que nous en auons eue, tellement qu'on ne l'apperceioie point, & ne faisons paroistre que ce qui sera du nostre. Que si par la continuation d'imiter quel

quelqu'un que nous aduoüons particulièrement, nous en auons tiré quelque conformité, qui se manifeste en nos ouurages, faisons que ce soit vne ressemblance de fils, & non de pourtrait. Vn pourtrait est vne chose morte; Et quoy donc on ne sçaura pas de qui i'imiteray le langage ny de qui ie prendray les sentences & la façon d'argumenter? Je tiens mesme qu'il y a si bien moyen de déguiser les choses, qu'on ne sçaura pas si c'est d'un grand homme que ie le prends, ou de quelqu'autre de moindre merite. Car comme il préd quelque chose des vns ou des autres, il ne leur imprime pas sa marque, afin de les faire rapporter à cette vnité. Ne voyez-vous pas de combien de voix on compose vne Musique: Et toutesfois elles n'ont toutes ensemble qu'un son. L'une est haute, l'autre basse, l'autre moyenne: les femmes y entrent comme les hommes: on y mesle mesmes

mesmes des flustes : Et cependant de toutes ces voix qui paroissent ensemble , il n'y en a pas vne qui se puisse remarquer à part. Quand ie parle de'la Musique , i'entends de celle qui fut connuë des anciës Philosophes. Il ne se fait auourd'huy combat de Gladiateurs , ou il n'y ait plus de chantres à sonner la charge, qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins, que les trôpettes ont enuironné le bas du theatre, & qu'ë haut, la gallerie est pleine de ioüeurs de flustes & de toutes sortes d'instrumens, de toutes ces discordances il se fait vn seul accord: le veux qu'il en soit de mesme de nostre esprit: qu'il amasse beaucoup de sciences, beaucoup de preceptes, beaucoup d'exemples de tous les siecles passez : mais que tout cela se rapporte à vne seule fin.

I I. Demandez-vous conime il se pourra faire ? Si nous demeurons

rons continuellement opposez, & resolus à ne rien faire que par le conseil de la Raison. Elle vous dira, si vous la voulez croire : laissez ces vanitez, qui font courir le monde apres elles : laissez ces richesses, qui tiennent leurs possesseurs en apprehension perpetuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité : laissez ces voluptez du corps & de l'esprit qui ne font qu'affoiblir & l'un & l'autre ; laissez l'Ambition, comme vne chose bouffie, vaine, venteuse, sans bornes, & aussi perplexe d'estre suiuite que precedée, & par ce moyen genée de deux enuies qui la pressent, l'une derriere & l'autre deuant. Vous pouuez iuger comme vn homme est miserable, qui est enuieux & enuié. Vous voyez ces maisons des Grands où la presse de ceux qui vont à leur leuer est si grande, qu'il se faut quereler à la porte ; vous n'y en-

trez

trez point qu'avec beaucoup d'affronts. Mais ce n'est rien au prix de ceux que vous recevez , quand vous estes dedans. Laissez - moy tous ces escaliers , & ces penons si magnifiquement suspendus. Vous courez risque de vous y rompre le col:prenez plustost vostre chemin, vers la Sagesse : C'est là que vous aurez des biens qui veritablement seront grands , & dont la possession ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si releuées , n'ont du tout point de hauteur , qu'en les regardant aupres de celles qui sont les plus viles & les plus abjectes; Et toutesfois on n'y monte que par des auenuës bien roides , & bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'épines : mais si vous voulez monter à ce sommet , d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre , & de la Fortune même au dessous de vous, vous n'avez à passer qu'une cam-

pagne rase , & le chemin le plus aisé que vous sçauriez desirer.



EPISTRE LXXXV.

ARGUMENT.

1. *Le Sage est exempt de passion.*
2. *Les vices & les passions n'ont point de temperement,*
3. *Il n'y a point de felicité imparfaite.*
4. *La qualité , & non la grandeur, rend la vie heureuse.*
5. *Le Sage ne craint point les dangers , mais les euite.*
6. *Qu'est-ce que Mal?*
7. *Les aduersitez ne troublent point le Sage.*

AV discours que ie vous faisois dernièrement, Qu'il suffisoit de la Vertu , pour rendre vne felicité parfaite , i'auois eu
 peur

peur de vous donner trop de peine ; & m'estois contenté de vous faire voir quelque échantillon de ce que les Stoïques en disent. Mais j'auois passé par dessus ce qu'il y a de plus difficile ; A cette heurecy , comme vous desirez , ie voudrois ramasser toutes leurs raisons, & tout ce qu'on a depuis inuenté sur leur tradition. Il faut que ie vo^{us} fasse vn liure plutôt qu'une lettre. Je vous proteste, comme j'ay déjà fait plusieurs fois , que ie ne me plais point en cette façon d'argumenter. Je rougis de disputer la cause des Dieux & des hommes, avec vne alesne à la main. Qui est prudent est temperant: qui est tempérant, est constant: qui est constant est imperturbable: qui est imperturbable, est sans tristesse: qui est sans tristesse, est heureux: Il s'ensuit donc que qui est prudent est heureux, & que la Prudence est suffisante à l'acquisition de la Beatitude de la vie.

I. La responce que font à cela

quelques Peripatetiques, c'est que quand on dit qu'un homme est imperturbable, qu'il est constant, qu'il est sans tristesse, il ne s'entend pas que celui qu'on appelle imperturbable, n'ait iamais de perturbations, mais qu'il en a peu, & que celles qu'il a, s'ôt modérées. Tout de même, quand on dit qu'un homme est sans tristesse, ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquesfois attrister: mais il n'y est ny frequent ny excessif. Ils tiennent que de dire qu'un homme puisse estre exépt de tristesse, c'est nier qu'il ait la nature d'un homme: & que certainement le Sage ne souffre pas que les ennuis le surmontent: mais qu'il ne sçauroit empescher qu'ils ne le touchent. Ils amainent tout plein d'autres telles raisons, qui respondent à la doctrine de leur Secte, & n'ostent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là dessus, ie leur voudrois bien demander; quelle gloire ils donnent

nient à l'homme sage , de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lâches ; plus content que les plus tristes , plus temperant que les plus dissolus , & plus haut que ceux qui sont les plus rauuallez. Quelle occasion auroit Ladas de magnifier ses bones jambes, si seulement il estoit plus viste que les boiteux & les estropiez?

*Elle pourroit courir , quand la
moisson est preste,*

*Sur le haut des espics , sans leur
rompre la creste ,*

*Et ses pieds sur les flots ne se
mouilleroient pas ,*

*Si leger & si viste elle coule ses
pas.*

Vne telle vistesse est recommandable d'elle mesme , & pour paroistre , n'a que faire d'estre comparée avec ceux qui ne peuuent marcher. Pour peu qu'un homme soit en fièvre, côme le pouuez-vous appeller sain, Ce n'est pas se bien porter que d'estre mediocrement

malade. Ils disent que le Sage est appelé imperturbable, comme on appelle des fruits sans noyau, non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit : cela est faux. Car ie n'attribuë point à l'homme de bien vne legere diminution de vices, mais vne entiere exemption. Il ne faut point qu'il n'en ait gueres, il faut qu'il n'en ait point. S'il en auoit : ils croistroient, & en croissant, luy donneroient de la peine. Vne taye deuant les yeux, n'oste point la veüe qu'elle ne soit endurcie: mais en se formant, elle commence desia de la troubler. Si vous laissez les passions au Sage, la Raison se trouuera la plus foible, & leur cedera comme à la violence d'un torrent, attendu mesme que vous ne luy en baillez pas vne seule en teste : mais generally voulez qu'elle ait à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus fort homme qui soit au monde, ne l'est pas tant qu'un nombre

nombre

nombre d'autres qui ne feront que mediocres ne le mette bas. Il est auare , mais sans excez , il a de l'ambition , mais il n'en brûle pas, il se met en colere , mais il en sort tout aussi-tost : il a quelque legereté, mais il n'est pas des plus variables : il aime les femmes , mais il ne les prend pas à force. Ce seroit bien le meilleur pour luy d'auoir vn vice tout entier , & n'en auoir qu'un , que de n'en auoir qu'un peu de chacun , & les auoir tous. Et puis l'importancen'est pas en la grandeur de la passion: car elle ne sçauroit estre si petite, qu'elle ne soit incapable de receuoir ny commandement ny conseil. Comme toutes bestes generalement sôt insusceptibles de la Raison, autant celles qui viuent domestiques avec nous, comme celles qui demeurent sauuages dans les bois, parce que ny les vnes ny les autres ne sont point capables d'oïr des remonstrances ; ainsi vous ne sçauriez auoir

si foible & si legere passion , qui
vueille ny se ranger aux choses
raisonnables , ny seulement auoir
la patience de les escouter. Les
Tigres & les Lyons ne despoüil-
lent iamais la cruauté, qui leur est
naturelle : il est bien quelquesfois
qu'ils la resserrent ; mais comme
vous n'y pensez plus , c'est alors
qu'ils sortent de cette humeur qui
sembloit adoucie , & deuiennent
plus enragez qu'ils n'estoient au-
parauant. Iamais les vices ne s'ap-
priuoisent de bonne foy , quelque
mine qu'ils fassent , ils se tournent
tousiours vers leurs inclinatio. Et
puis si la Raison a quelque force,
elles les fera cesser deuant qu'il
commencent. Que s'il commen-
cent en despit d'elle; en despit d'el-
le tout de mesme ils perseuerer-
ont. Car il est bien plus aisé de
les empescher de naistre , que de
leur resister, quand ils sont nais.
Toute cette mediocrité preten-
due n'est qu'une Chimere, & fu-
mée

mée. Je trouuerois aussi bon qu'on me dit qu'il faut estre mediocrement furieux? & mediocrement malade.

II. C'est à la Vertu seule que le temperament appartient : les vices ne sçauēt que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de regle. On aura bien plustost fait de les arracher entierement. Pensez-vous qu'en ces ordures inueterées que nous appellons maladies de l'ame , comme sont l'Auarice, l'Impieté, la Cruauté, le transport de Colere , il y ait quelque moderation? il y en a donc moins aux passions : car de celles - cy on passe aux autres ; Et puis , si nous donnons quelque pouuoir à la Tristesse , à la Crainte , aux Desirs , & autres semblables desordres, il ne faut plus parler de les retenir. L'occasion est , que ce qui les irrite est hors de nous , & que selon la grâdeur des objets qui les prouocquent, il deuiēent, ou plus

grands , ou plus petits. La Crainte sera plus lasche , quand l'occasion de craindre sera plus apparente , ou plus prochaine : la Cupidité plus violente, quand l'Espérance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouuons empêcher la naissance des passions, nous ne pouuons non plus empêcher leur accroissement. Il se faut résoudre de ne leur permettre point de commencer , ou faire estau quelles se conformeront à leurs causes, & croistront selon l'impressiō qu'on leur en dōnera. D'ailleurs , quand il n'y auroit autre choses, elles ne sçauroient estre si petites , qu'avec le temps elles ne fassent bien du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sont pernicieuses , de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelques fois incurables , & il faut moins que rien à ceux qui sont mal disposez , pour les accabler. Mais ie vous prie quelle apparence :

parence y auroit-il, que quand il me plairoit, ie puisse finir vne chose, de qui le commencement ne seroit pas en mon pouuoir? Comme aurois ie la force de faire cesser ce que ie n'aurois sçeu faire qui ne fust, veu qu'il est plus aisé de ne receuoir point ce qui peut nuire, que de le faire sortir apres qu'on l'a receu? Quelques - vns y font ceste distinction, Que celuy qui est prudent & temperant, est en repos au ragard de l'habitude de son ame, mais non touchant l'evenement. Car quant à l'habitude de l'ame, il ne se trouble point, il ne s'attriste point, & n'a point d'apprehension: mais il est sujet à souffrir beaucoup de choses exterieures, par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle qu'il n'est pas Colere: mais qu'il se courrouce quelquefois: qu'il n'est pas timide, mais que quelquefois il a peur: c'est à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur, & que seule-

ment

ment il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la Peur ou la Colere entrent vne fois chez vous, au lieu de passions fortuites au commencement, elles en deuiennent à la fin imperfections ordinaires; Et puis, si nous nous arrêtons aux causes exterieures, & que nous ayons peur de quelque chose, quand pour le salut de nostre pays, l'honneur des loix, ou la conseruation de la Liberté, nous serons conuiez de nous exposer à ce peril, nostre corps y viendra, parce que nous l'y porterons; mais l'esprit fera ce qu'il pourra, pour ne s'y trouuer point, qui est vne contrariété de volonté, où le Sage ne tombe iamais. Dauantage, il faut, prendre garde de ne confondre pas deux preuues qui se doiuent faire separément. L'vne, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est Honeste: l'autre, qu'en la Vertu seule consiste la Felicité. Si nous demeurons d'accord, qu'il n'y a point

point d'autre bien que ce qui est Honeste, la consequence est necessaire, Que pour viure heureusement, il suffit de la Vertu. Mais encore que pour viure heureusement la Vertu suffise, il ne s'ensuit pas que ce qui est Honeste, soit le seul bien. Xenocrates & Speusippus tiennent que par la Vertu seule vn homme se peut rendre heureux. Mais ils n'accordent pas pourtant, qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui est Honeste. Epicure mesme dit, Qu'il est heureux, quand il a la Vertu: mais il ne tient pas que pour estre heureux il ne faille autre chose que la Vertu; parce que nous ne sommes heureux que par la volupté, qui procede bien de la Vertu, mais n'est pas de la Vertu mesme. Je ne trouue pas ceste distinction bien iudicieuse, veu qu'il auouë luy-mesme, que iamais la Vertu n'est sans volupté. Si donc elles sont si coniointes, qu'on ne les peut imaginer l'une sans l'autre;

il

il suffit d'auoir la Vertu; parce que
touſiours la Volupté l'accompa-
gne, & touſiours eſt avec elle, meſ-
me quand elle eſt ſeule.

III. Or c'eſt vne abſurdité, de
dire que par la Vertu ſeule vn
homme ſe puiſſe beatifier, mais
non parfaitement. Car ie ne puis
comprendre comme cela ſe peut
faire, parce qu'il eſt impoſſible,
qu'une vie ſoit heureuſe, que ſon
bien ne ſoit parfait, & en tel eſtat
que rien ne ſ'y puiſſe adiouſter: ce
qui ne peut eſtre, qu'elle ne ſoit
heureuſe parfaitement. S'il eſt vray
qu'il ny ait rien ny plus grand ny
meilleur que la vie des Dieux, &
que la vie heureuſe ſoit diuine, il
ſ'enſuit que la vie heureuſe eſt vn
point au delà duquel elle n'a plus
moyen de ſ'auancer. D'auantage,
ſi la vie heureuſe n'a faute de cho-
ſe quelconque, toute vie heureu-
ſe eſt parfaite, tellement que
l'heureuſe & la tres-heureuſe ne
ſont

sont qu'un. Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit le souverain Bien? Si elle est le souverain Bien, la Beatitude ne peut estre que souveraine. Car comme ce qui est souverain, ne reçoit plus d'accroissement, la vie heureuse, qui toujours a le souverain Bien avec elle, n'en peut aussi recevoir. Que si vous faites un homme plus heureux que l'autre, il faut nécessairement que vous fassiez un nombre infini de souverains Biens différens l'un de l'autre : Et cependant, ie ne trouue point qu'il soit de souverain Bien que celuy qui n'a rien au dessus de luy. S'il est quelqu'un moins heureux que l'autre, il s'en suit que ce moins heureux desire la condition de celuy qui l'est plus. Or il n'est point de condition que celuy qui est heureux prefere à la sienne. Prenez de ces deux lequel vous voudrez : l'un est aussi peu-croyable que l'autre : ou qu'il reste quelque chose

chose que le Sage ayme mieux estre que ce qu'il est ; ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus vn homme a de iugement, tant plus il desire de s'approcher de la perfection du bien, & s'oppose pour y paruenir. Or comme est il possible que celuy là soit heureux, qui non seulement peut encore desirer quelque chose, & qui faut quand il ne desire point ?

IV. Je vous diray d'où vient ceste erreur. Ils ne sçauent pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, & que c'est sa qualité, non sa grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, comme courte, estendue, que resserrée, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, comme ramassée en vn. Si vous l'estimez par le nombre, par la mesure & par les parties, vous la priuez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que
sa

sa plenitude ? La fin de manger & de boire est la satieté. Si l'un à mangé plus que l'autre , qu'importe , puis qu'ils sont tous deux rassasiez ? Cestuy - cy a plus beu, cestuy-là moins , qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de soif ? La vie de l'un n'a pas esté si longue que celle de l'autre, qu'importe , puis qu'en peu d'années celuy qui a vescu le moins, s'est fait aussi heureux que celuy qui a vescu beaucoup ? Celuy que vous appelez le moins heureux , ne l'est du tout point. On ne retranche point la Beatitude. Qui est resolu ne craind point: Qui ne craind point , n'a point de tristesse : Qui n'a point de tristesse , est heureux. C'est l'argument que font nos Stoïques, la responce qu'ils s'efforcent d'y faire , c'est, Que ceste proposition, que qui est resolu ne craind point , est fausse , & pour le moins disputable. Et cependant nous la mettons pour confessée.

Qu'il

que vous luy sçaurez mettre en avant, ce ne sont que frayeurs lymphatiques. C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

V I. Estimez-vous que ce soit mal, qu'une chose où quelque iour il faut que nous allions de nous-mêmes, quand personne nous y pousseroit ? Voulez-vous que ie die ce qui est Mal ? Ceder à ces choses qu'on appelle Mal, & asservir aux choses fortuites nostre liberté, qui meriteroit biẽ que nous perdissions tout pour la conseruer. Or indubitablement elle est perduë, si nous ne méprisons ce qui nous peut assuiettir ; ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils sçauoient que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point vne Temerité sans Prudence, ny vn amour des dangers, ny vn desir des choses formidables. Il y a de la science à connoistre ce qui
est

est mal , & ce qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à sa conseruation : mais elle est tres - patiente aux choses, quibien qu'on leur donne le nom de mal , n'en ont toutesfois que l'apparence. Et quoy donc ; si on met l'espée à la gorge d'un homme de bien : on luy donne des coups tantost en vn endroit , & tantost en l'autre: s'il a ses boyaux hors du ventre & qu'il les luy faille ramasser en vn coin de son marteau : si pour le rendre plus sensible , on le tourmente par interualles : si d'une heure à l'autre on luy fait resseigner ses playes : direz-vous qu'il ne craind point, & qu'il ne sent point de douleur ? Le vous auoüe qu'il a de la douleur, parce qu'il n'y a point de vertu qui priue l'homme de sentiment : mais il n'a point de peur , & son courage inuincible se mocque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçauoir comme alors son

ame

qu'il survient des choses qui la trauerfent. Quand vn Pilote peut dire, Neptune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira, mais tu ne l'y mettras iamais que droite : on ne peut nier qu'il ne soit habile homme. La tempeste n'incommode point son industrie, mais elle en rompt le succez. Et quoy donc ? Ce qui l'empesche de gagner le port , qui rend tous ses efforts inutiles, qui le remene d'où il est party : qui le retarde , & luy met tout son équipage en pieces, ne luy est-il pas dommageable ? Si est entant qu'il fait voyage : mais non entant qu'il est Pilote : parce que tant s'en faut qu'il empêche sa science , qu'au contraire , il luy donne occasion de la monstrier : Car en beau temps (comme on dit communément) tout le monde est Pilote. C'est une incommoditez de la nauigation , & non de celuy qui la conduit, entant qu'il est conducteur. Vn Pilote a deux
qua

qualitez : l'une de passager , qui luy est commune avec tous les autres de son vaisseau : & l'autre de Pilote , qui luy est particuliere: Et puis l'Art du Pilote est le bien de ceux qu'il porte , comme l'Art du Medecin est le bien de ceux qu'il guerit. La Sagesse est le bien du Sage , & de ceux qui vivent avec luy : de façon qu'il se peut faire qu'un Pilote soit incommodé de la tempeste , parce qu'elle l'empesche de pouvoir rendre à ses passagers le service qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur , ny la Pauvreté , ny toutes ces autres choses qui sont les tempestes de la vie , n'incommodent le Sage , parce que toutes ses actions ne sont pas empêchées , mais seulement celles de qui les autres pourroient recevoir quelque fruit. Car pour son regard , encoré que toujours il soit en peine , toutesfois il n'y est iamaïs tant , que quand il a la fortune en teste , parce que

c'est proprement alors qu'il travaille en choses de son mestier. Dauantage, il n'est iamais si necessiteux, qu'il n'ait tousiours quelque moyen de profiter. Pour estre pauvre, il n'est pas moins capable de monstrier, comme les affaires d'un estat se doiuent manier; Et s'il ne nous donne autre instruction, pour le moins il enseigne comme il faut supporter la Pauvreté. Le travail luy dure autant que la vie. Il n'y a ny Fortune ny maniere quelconque, qui ne luy puisse passer par les mains. Quand il n'a point d'autre sujet, ce qui les luy oste, luy en sert: Il s'accommode à tous ces succez il conduit les bons, & surmonte les mauuais. Ses prosperitez donnent de l'exercice à sa vertu, comme ses aduersitez. Il ne tourne les yeux que sur elle. Pour sa maniere elle luy est indifferente. De là vient qu'il n'est empêché ny de Pauvreté, ny de Douleur, ny de pas vne
de

de toutes ces choses , qui menent ordinairement les ignorans en des precipices , & les font égarer du droit chemin. Pensez - vous que les maux l'incommodent ? Il les met en œuvre Phidias ne sçauoit pas moins faire des images de bronze que d'ynoire. Et si vous luy eussiez baillé du marbre , ou quelque autre chose de moindre prix , il vous en eut fait vne telle, que pour la matiere il n'eut pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme, soit riche ou pauvre dans son pays , ou banny, Capitaine ou soldat , sain ou malade , fera tousiours paroistre sa vertu : En quelque fortune qu'il s'occupe , il en fera quelque chose de signalé. Il y a de certains hommes si adroits à dompter les bestes que vous ne leur en sçauriez donner de si farouches, ny de si effroyables , qu'ils ne s'en rendent maistres , & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle :

mais qu'ils ne les amènent iufqu'à la familiarité ? Vous voyez des Lyons receuoir la main de leurs Gouverneurs iufqu'au fonds de la gorge , & des Tigres fe laiffer baifer à ceux qui les gardent. Il n'y a basteleur more , pour qui vn Elephant ne fe mette à genoux , & ne marche fur la corde , quand il luy commandera. Le Sage a cette même industrie d'appriuoiser les incommoditez. La Douleur , la Pauvreté , l'Ignominie , la Prifon , l'Exil , & toutes ces autres chofes de qui la feule imagination nous fait horreur , fe domestiquent auffi - toft qu'elles font arriuées entre fes-mains.



EPISTRE LXXXVI.

ARGUMENT.

*Qu'il faut plus cherir nostre
Honneur propre, que l'Obeys-
sance*

sance que nous deuons aux Loix.

2. *Contre les Somptuositez des
estunes & les dissolutions.*

3. *De la vie rustique & de la fa-
çon de planter les Oliniers.*

I. **I**E vous escry, cette lettre de
la maison qui fut à Scipion
l'Afriquain. Ce n'est pas sans auoir
adoré son ombre, & vn Autel, sous
lequel ie me doute que ce grand
personnage soit enterré. Pour son
ame ie croy certainement, que
comme celeste, elle s'en soit re-
tournée au Ciel; non pour auoir
mené de grandes armées: car
Cambyse qui fut vn Furieux, & de
qui la fureur ne manqua point de
sucez, auoit fait le mesme: mais
pour sa moderation, & pieté me-
morable que plus glorieusement il
témoigna quand il quitta sa patrie
que quand il la deffendit. Comme
il vit le peuple en cette opinion.
Qu'il falloit que Scipion, ou la
Liberté sortissent de Rome, &

qu'il estoit impossible de retenir l'un sans perdre l'autre; le ne veux point, dit-il, qu'en ma cōsideration l'autorité des loix soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous, soit obserué de tous. Vsez sans moy, ma Patrie, du bien que vous auez par moy. l'ay esté la cause de vostre liberté: ie suis content d'en estre le tesmoignage. Je m'en vay, puis que ma Fortune est suspecte à la vostre, & que mon accroissement vous fait craindre vostre diminution. Comme seroit-il possible que i'entrasse en la consideration d'un courage si genereux, & n'en fusse point estonné? Il n'attendit point qu'on l'enuoyast en exil: il y alla volontairement pour décharger sa ville d'un faix qu'elle pensoit auoir sur les bras. Les choses en estoient venuës en ces termes, Qu'il falloit que la liberté fut offensée de Scipion, ou Scipion offensé de la liberté. Ny l'un ny l'autre n'estoit raisonnable:

ble : De façon que voulant laisser regner les loix, il se vint retirer à Litterne, afin d'employer au compte de ses services, son bannissement aussi bien que celui d'Annibal. Cette maison est vn bastimēt de pierre quarrée, avec deux tours aux deux bouts, qui en deffendent l'entrée, assis au milieu d'un bois. Il y a vne cisterne, où se rendent les égouts de la maison & des iardins: si grande, qu'elle fourniroit toute vne armée. Il y a des estuues, mais fort petites & fort peu percées, comme on les faisoit au temps passé. Nos peres ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

II. C'est pourquoy ie prens vn plaisir extreme, à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'auourd'huy. Ce grand homme, qui fut l'effroy de Carthage & à qui Rome est obligée, de n'auoir esté prise qu'une fois. Apres

qu'il estoit bien las des occupations de son meſnage , & d'auoir, comme c'estoit la mode en son temps, tenu le manche de la Char-ruë, ſe venoit lauer en ce petit coin. Il a eſté ſous'ce pauvre toict; ce pau- ué de ſi peu de prix l'a ſouſtenu ; Et cependant, qui eſt à ceſte heure le miſerable qui vouluſt auoir des Eſtuues de ceſte façon , & qui ne ſe penſaſt mal accommodé , ſi les parois des ſiennes n'eſtoient diuer- ſifiées de crouſtes de marbre d'E- gypte & d'Afrique coupées en rôd, & en leur ſeparatiõ artiſcieuſemēt enduites en façõ de peintures? Si la voûte n'en eſtoit lambriffée de ver- re, ſi les piſcines où l'on ſe iette, apres auoir ſué, n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre Thaſienne, qui ne ſe voyoit an- ciennement que dans quelque Tē- ple; & ſi l'eau n'y romboit par des gargouilles d'argent, encōre ie ne parle que de celles du menu peu- ple. Mais que ſera-ce, ſi ie me mets

à

à depeindre celles des Affranchis ?
Combié y verrons nous de statuës ?
combien de Colomnes, qui ne por-
tent rien , mais seulement sont
pour la parade & pour l'ostenta-
tion de la despése ? Combien d'eaux
que par dessous on fait tomber d'un
bassin à l'autre , afin que le bruit
en soit plus grand ? Nous en som-
mes venus à ceste delicatesse , que
nous voudrions bien ne marcher
que sur des pierreries. En ces estu-
ues de Scipion les fenestres sont de
petits trous, qui môstrét que pour
n'affoiblir la muraille on n'en a
voulu percer que ce qu'il en fal-
loit pour auoir du iour. Mais à ce-
ste heure si de toutes parts il n'y a
de grâdes ouuertures par où le So-
leil entre , depuis le matin iusques
au soir: si on ne se hâle en se leuant:
si de la cuue on ne void bien auât
en la mer , & en la campagne, on
dit: Ce sont des Gachots , & non
pas des Estuues : Ainsi les choses
que du téps qu'elles furent faites,

tout le monde venoit voir par mer-
ueille, se trouuent à la fin mises au
nombre des vieilles pieces, & re-
iettées par le luxe, qui d'un siecle
à l'autre cherche quelque nouvelle
invention de se surmonter. Les
Estuues en ce temps-là n'auoient
garde d'estre frequentées, comme
elles sont, & ne les faisoit-on pas
si magnifiques. Car aussi, quelle
apparence y auoit-il de parer vne
chose d'un liard, inuentée pour le
seruice, & non pour la volupté ?
L'eau n'y estoit pas versée comme
elle est, & n'y couloit pas chaude,
comme elle fait. Il leur sembloit
que puis que c'estoit pour receuoir
des ordures, c'estoit tout un
qu'elle fut claire ou espaisse. Mais
à vostre aduis, combien auoit-on
de plaisir d'entrer en ces estuues
toutes obscures, & plastrées com-
me elles estoient, quand on pen-
soit, que Caton, Fabius Maxi-
mus, ou quelqu'un des Corne-
lius auoit pris la peine de les faire
accom-

accommoder, & quelquesfois mesmes d'y mettre la main; Car alors les Ediles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne dédaignoient point d'entrer en ces lieux destinez à la commodité du peuple, pour faire qu'on y fut nettement seruy, & qu'il n'y eust de la chaleur que bien à propos; non comme aujourdhuy, qu'on les chauffe d'une façon qu'un esclave qui auroit fait quelque infigne meschanceté sembleroit assez puny d'y estre ietté tout vif. Pour moy ie dirois qu'on les veut plustost brusler que chauffer. Je m'assure que la plus-part de ceux d'aujourdhuy tiennent, que Scipion n'estoit qu'un lourdaud, de n'avoir pas fait de belles grandes vitres à ses estuves, afin de voir clair à se rostir, & n'en partir point iusqu'à la fin de sa digestion. O le pauvre homme! il ne sçauoit pas que c'est de viure? Il ne prenoit pas seulement garde

que

que l'eau où il se lauoit, fut reposée ; Il s'y mettoit bien souuent qu'elle estoit toute trouble, de maniere que s'il pleuuoit vn peu fort, il y auoit plus de bourbe que d'eau. Mais aussi n'auoit-il que faire d'estre si curieux, puis qu'il ne se lauoit que pour se decrasser, & non comme on fait à cette heure pour se deparfumer. Combien pensez-vous qu'il y a auourd'huy de mignons, qui vous diront, qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion, & que vraiment il se pouuoit dire banni, puis qu'il estoit reduit à se lauer si chetifvement. Encore, afin que vous le sçachiez, il ne se lauoit pas tous les iours. Car (comme disent ceux qui en ont escrit) la coustume du vieil temps estoit de se lauer tous les iours les bras & les jambes, pour la poudre que d'vne heure à l'autre on pouuoit amasser en trauaillant. Mais pour le reste, ils se contentoient de se lauer vne fois la
se

semaine. Quelqu'un dira, qu'ils estoient donc bien sales. Que pensez-vous qu'ils sentoient? Les armes, la sueur, l'homme. Les hommes ne furent jamais si sales, que depuis que les estuues ont esté si nettes. Quand Horace veut décrire un homme infame, & signalé par la superfluité de ses delices, que dit-il?

Rufus sent le musc.

Si le Rufillus de son temps vivoit du nostre & qu'il ne fût point mieux parfumé qu'il estoit, on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gorgonius, qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien aujourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouvelle deux ou trois fois le iour, de peur que l'air ne le fasse cuanoüir. Mais que direz-vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement? Si vous trouvez que ces discours soient trop melancholiques, pensez que c'est la
maison

maison où ie suis qui les produit.
Ægialus à qui elle est aujourdhuy
& qui est vn grand homme en ma-
tiere de ménage, m'a appris, qu'il
n'y a si vieil arbre qui ne se puisse
transplanter. C'est vne chose ne-
cessaire à sçauoir pour nous autres
vieillards, qui plantons ordinai-
rement des oliuiers, à qui nous ne
verrons iamais porter de fruiçts.
Pour moy, ie vous puis dire sans
mentir, que i'ay ven transplanter
tout vn iardin de trois ou quatre
ans, parce que les fruits ne se trou-
uoient pas d'un goust bien agrea-
ble. Vous trouuerez encore à vous
couurir sous vn arbre.

*Qui reserve tardif son ombrage
aux neveux,*

comme dit Virgile, qui ne prend
pas quelquesfois tant garde à la
verité qu'à la bien-scance, & sem-
ble qu'il vueille qu'on le lise plu-
tost pour plaisir, que pour appren-
dre à labourer. I'en laisseray assez
d'autres exemples, pour vous en di-

re vn qu'aujourd'huy i'ay esté forcé de condamner.

Quand la tiede saison mer les plantes en sene

On sème le sain-foin, & le mil, & la sene.

Voulez-vous voir si ce qu'il dit, est veritable, & si tout cela se doit semer en mesme saison? Nous sommes à la fin du mois de Iuin ; Et cependant aujourd'huy i'ay veu cueillir des feues , & semer du mil.

I I. Je reuïens aux oliuiers ; de quoy i'ay veu faire en deux façons. Quand ils veulent transplanter ces arbres desia grands , apres qu'ils les ont ébranchés à vn pied pres du tronc , ils les déplacent , & leur ébarbent les racines , en sorte qu'il n'y demeure gueres que la principale souche : laquelle ils enduisent de fumier , & la mettent dans sa fosse. Cela fait , ils iettent de la terre dessus , & marchent par tout à l'entour ,
pour

pour garder(à ce qu'ils disent) que le vent, ny le froid ne leur fasse mal. Et de fait il y a bien de l'apparence que l'arbre ne s'en ébranle pas si tost, & que par ce moyen les racines, qui sont encores tendres, & qui ne tiennent que par emprunt, ont loisir de reprendre, & de se loger à leur gré. Mais avant que de courir la souche, ils en raclent quelque peu; parce qu'ils tiennent que les racines nouvelles sortent mieux de ces endroits qui ont esté découuers. Au reste il ne faut pas que le tronc sorte plus de trois ou quatre pieds de terre: Car de cette façon ils ietteront incontinent des le pied, & ne seront ny fletris, ny hâlez, comme ils sont ordinairement, deuant que d'estre renouvellez. Ils en plantent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des scions d'oliuier, des plus forts & des plus longs, mais qui ont l'écorce encore tendre, comme est celle des ieunes arbres, & en font, comme nous auons

auons dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas si tost: mais quand ils sont repris vne fois, ils iettent du plus beau bout qui est possible. Je leur ay veu aussi transplanter vne vigne vieille. Quand on la deplanter, il faut, s'il est possible cueillir aussi tout ce qu'elle a de cheueux en sa racine; puis la coucher tout bellement & bien de son long, afin que le corps mesme iette des racines. I'en ay veu de plantées de cette façon, non seulement en Feurier, mais deuant la fin de Mars, qui commencent desia de se lier. Or Agialus me dit, que tous ces arbres de qui la racine est grande, se veulent arroser d'eau de cisternne. Si cela est, nous sommes bien: car nous auons les pluyes à commender. Je ne vous en veux pas apprendre dauantage, de peur que ie ne fusse aussi empêché de répondre à vos demandes, comme est Agialus aux miennes.



EPISTRE LXXXVII.

ARGUMENT.

1. *Nous nous passons sans incommodité des choses superflues.*
2. *Les biens de la Fortune ne nous enrichissent point.*
3. *Contre les excessives dépenses.*
4. *La Vertu seule nous rend heureux.*
5. *Une mauvaise chose n'en produit jamais une bonne.*
6. *Si les richesses se peuvent appeller Biens.*

IAy fait naufrage devant que d'estre embarqué. Je vous diray comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des paradoxes des Stoïques ? encore que, veuillez - vous, ou non, j'espère quelque iour vous faire voir qu'en ce qu'ils disent, il n'y a rien de faux,

faux, ny mesme de si estrange, comme il semble à ceux qui ne les considerent que par dessus.

I. Cependant ie vous diray que ce voyage m'a fait connoistre combien nous auons de choses qui ne nous seruent de rien , & de combië de superfluitez nous pouuons nous passer par iugemët, puis que nous ne nous en trouuons point incommodez quand il nous en faut passer par necessité. Il y a deux iours que Maximus & moy sommes icy, sans autres seruiteurs que ce que nous en auôs, pour faire monter avec nous dans le coche, & sans autre équipage que les habits que nous auons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de receuoir tout le contentemët que nous sçaurions desirer. Le matelas est contre terre, & moy sur le matelas. De deux mantes i'en fais seruir vne dessous , & l'autre dessus. Quand à nostre repas , il n'est pas possible d'y rien retrancher : il ne faut

faut point beaucoup de temps pour l'apprester. Mais quoy qu'il y ait, ie ne mange iamais que ie n'aye des figues seiches, & des tablettes; si i'ay du pain, les figues me seruent de viande; si ie n'en ay point, i'en fais comme de pain. Elles me font tous les iours recommencer l'année, laquelle ie tasche de me rendre heureuse par meditations vertueuses, & par vne ame qui dédaigne tout ce qui n'est point sien. Ie me procure la paix par ne rien craindre, & les richesses par ne rien desirer. Le coche par lequel ie suis venu, est assez grossier: & sent plustost le village qu'autrement. Les mules qui le trainent, font assez iuger qu'elles mangent en marchant. Le muletier est pieds nuds, & si ce n'est point qu'il ait trop de chaud. A grãde peine me puis-ie resoudre d'auoüer que ce coche soit à moy. La Vertu me fait encore honte. Autant de fois que i'en rencontre
quel

quelques - vns bien equippez , il n'est pas possible que ie me garde de rougir. C'est vn tesmoignage que ie branle encore au manche. Je ne suis pas si ferme en effet, comme en discours. Quiconque est honteux de se voir en vn mauuais coche , il seroit glorieux s'il se voyoit en vn bon. Je ne suis encore gueres bien , puis que ie n'ose ouuertement renoncer aux vanitez, & que ie suis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray sur le chemin. Si ie estois ce que ie dois estre , ie parlerois de cette façon à tout le genre humain : Pauures gens vous estes fols ? Vous-vous abusez : vous admirez des choses qui ne seruent de rien ; vous estimez vn homme pour des choses qui ne sont point à luy. Quant il est question du reuenue , vous faites merueille de compter exactement ; si quelqu'un vous prie de luy prester de l'argent, ou de luy faire vn plaisir (car nous

nous en sommes venus là , que la courtoisie se couche en dépense aussi bien que le reste) voicy comme vous supputez. Il a beaucoup : mais il doit beaucoup. Aussi, il a une belle maison , mais il fait l'intérêt de l'argent qu'il en a baillé : il a son train & son équipage aussi leste qu'il est possible , mais il ne paye pas : s'il auoit payé ses debtes il ne luy demeureroit rien.

II. Vous deussiez apporter cette mesme diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prester, & regarder ce que chacun a qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche, parce qu'il est seruy en vaisselle d'or, & qu'il la fait porter partout où il va : parce qu'il a du bien en fonds, & en rente de tous costez : parce que tout auprez de la ville, il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux plus éloignez deserts de la Poüille pour estre enuié. Quand vous auez tout dit, il est pauvre. Pourquoi ? parce

ce qu'il doit. Combien ? tout : si peut-estre vous ne pensez qu'il y ait difference de deuoir à vn homme , ou à la Fortune. Que luy seruent ces mules si grasses , & toutes d'un poil ? que seruent ces choses si magnifiques ?

*Les cheuaux sont couuerts des
beaux caparassons ,*

*De riche pourpre, peints de diuer-
ses façons.*

*Les colliers tombent bas sur leur
grasse poitrine ,*

*Et le frein d'or massif entre les
dents se mine.*

Pour tout cela , ny le maistre , ny les mules n'en valent pas vn liard dauantage.

III. M. Caton le Censeur , de qui la naissance ne fut pas moins utile au peuple Romain que celle de Scipion ; parce que comme l'un fit la guerre aux ennemis , l'autre la fit aux vices , ne mōstroit iamais qu'un meschant quiledin , avec vn bissac à l'arçon de la selle ,
où

où estoient les chemises & les hardes de nuit. O que ie voudrois biẽ luy auoir veu rencontrer quelqu'un de nos piaffeurs d'auourd'huy , qui ne sçauent marcher s'ils n'ont vne compagnie de cheuaux legers deuant eux pour leur esmouuoir de la poussiere ? Il n'y a point de doute qu'il ne semblast plus braue & mieux accompagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avec tout son pompeux appareil , il est si ruiné qu'il ne sçait ce qu'il doit deuenir, & à quel mestier il se doit reduire. Quel ornement & quelle gloire du siecle estimez - vous que c'estoit qu'un General d'armée, un qui auoit eu l'honneur du Triomphe , & de la Censure, & (qui est plus que tout le reste) Caton , se passer avec un cheual & encore le partager entre son bagage & luy ? Vous sçaueroit-on bailler courtaut , traquenart, ny haquenée à qui vous ne preferez ce cheual , bouchonné de
la

la main propre de Caton : Je vois bien que ie suis en vne matiere qui n'auroit iamais de fin , si ie ne la luy mettois moy-mesme.

IV. Je la vay donc laisser pour vous dire encore quelques - vns des argumens que nous mettons en auant, à prouuer que pour estre parfaitement heureux , il ne faut autre chose que la Vertu : Ce qui est bon, fait les hommes bós: comme ce qui est bon en la musique, fait le Musicien. Les choses casuelles ne font personne bon : Elles ne peuuent donc estre bonnes. La responce des Periparetiques est, premierement que nostre proposition est fausse, parcequ'il ne s'ensuit pas , que ce qui est bon , fasse les hommes bons. En la Musique, il y a quelque chose qui est bonne comme vne fluste , vne corde , vn archet , ou quelqu'autre instrument , & toutesfois rien de tout cela ne fait le Musicien. A cela nous repliquons , qu'ils n'en-

*III.P.**E**ten*

tendent pas comme nous prenons ce que nous disons estre bon au Musicié: Car nous parlós de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne en l'Art de la Musique, il n'y a point de doute qu'elle ne fasse le Musicien, Je m'en vais le vous esclaircir encore mieux. Ce qui est bon en l'Art de la Musique, à deux significations: en l'une s'entend ce qui ayde l'Art de Musicien; & en l'autre ce qui sert en l'Action. Les flustes, les orgues, les cordes, & autres instruments appartiennent à l'action, & non à l'Art. Car pour ne les auoir point, vn Musicien ne laisse pas d'auoir la science. Mais peut-estre il ne la peut monstrier s'il ne les a. Cette duplicité n'est pas en l'homme: car ce qui est le bien de sa vie est aussi le sien. Ce que le plus vilain & le plus abjet homme du monde peut auoir ne se peut estimer bien. Or vn maquereau, vn bourreau & tout autre homme de
mesme

mesme estoſſe peut auoir des richesses, les richesses ne sont donc point biens, Ils respondent derechef, que nostre proposition est faulſſe, parce qu'en l'Art de Grammaire, de Medecine : & de Pilotage, nous voyons arriuer du bien à ceux qui sont les plus contemptibles ; il est vray ; mais ce ne sont pas science qui fassent profession d'auoir le courage grand, de se rehausser, & de dedaigner ce qui est fortuit. C'est la Vertu qui releue les hommes : c'est elle qui les porte au dessus de tout ce que le vulgaire estime, & qui leur oste le desir & la peur de ce que communement on appelle Bien, & Mal. Chelidon, qui fut vn des mignons de Cleopatre, fut extremement riche ; Et de nostre temps, Natalis, de qui l'impureté fut si detestable, qu'il faisoit purger les femmes en sa bouche, fut heritier de beaucoup de personnes, & beaucoup aussi furent les siens, quand il

mourut. Que dirons - nous donc ?
ou que son argent le fit infame, ou
qu'il fit infame son argent. Il y a
des hommes, à qui les biens tombent
entre les mains comme vn
denier au fonds d'vn retrait. La
Vertu tient vn autre rang ; Elle
vole de ses ailes ; & pour se faire
estimer , ne produit que ce qui est
proprement sien. De quelque fa-
çon que les richesses se rencon-
trent en sa possession , elle ne leur
fait pas cét honneur , de croire
que ce soient biens. Mais pour
estre ou medecin , ou Pilote , on
n'est point obligé de les mespriser.
Ce ne sont point professions qui
deffendent d'en faire cas. Vn hom-
me, pour ne rien valoir, ne laissera
pas d'estre Medecin. d'estre Gram-
mairien , d'estre Pilote, non plus
que d'estre Cuisinier. Il n'est pas
raisonnable de mettre au nom-
bre des autres , celuy qui a vne
qualité que les autres n'ont point.
Nous sommes tels que ce que
nous

nous auons nous fait estre. Quant on fait le prix d'un panier de quelque chose, on ne compte point le panier, il ne se parle que de la marchandise : au contraire on le baille ordinairement par dessus. Quand on etiquette un sac d'argent, on n'y met point le prix du sac : il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux cy qui sont si riches; ils ne font que les accessoires & les dependances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage est grand, c'est la grandeur de son ame & par consequent il demeure vray, que ce qui se peut trouuer en la possession d'un homme contemptible, ne se doit point appeller Bien; Aussi ie ne scaurois aduoüer que ce soit Bien que l'indolence; vne cigalle, & vne pulce l'ont. Je ne diray pas non plus que ce soit bien qu'estre en repos, & n'auoir rien qui nous fâche. Car qu'y a-t'il au monde de si en repos qu'un ver? Vulez-vous

ſçauoir ce qui fait vn homme Sage? Cela meſme qui le fait Dieu. Vous pouuez iuger par là s'il faut que ce ſoit vne cauſe diuine, celeſte & magnifique. Ce qui veritablement eſt Bien, n'eſt pas choſe qui ſe communique indifferemment à toutes perſonnes, tout le monde n'eſt pas capable de le poſſeder. Voyez.

*Ce que porte vn pays ce qu'il ne
porte point*

*Icy vient le raiſin, là le bled mieux
à point*

*Le fruit des arbres franes, & l'her-
be par là prés*

*En quelques regions d'eux meſmes
ſe procréé.*

*Vois tu pas le ſaffran avec ſa forte
ardeur*

*Croïſtre dans le Timoti & que
l'Inde a cét heur*

*De nous donner l'yuoire, & l'en-
cens la Sabée*

Les Chalybes le fer?

Ceſte diſtribution de toutes cho-
ſes

les par contrées, s'est faite, afin que par le besoin que reciproquement nous aurions les vns des autres, le commerce nous fut necessaire. Le souverain Bien, comme les autres choses, a sa place, qui luy est particulièrement destinée: ce n'est ny parmy l'ynuoire, ny parmy le fer. Voulez - vous sçauoir où c'est? En l'esprit, qui, s'il n'est pur & saint, n'est point capable de loger vn Dieu.

V. Vne chose mauuaise n'en produit point vne bonne, l'Auariance produit les richesses: les richesses ne sont donc point Biens. Ils nient cette propositiō, qu'un bien ne peut venir d'un mal: car du Larcin & du Sacrilege il vient de l'argent. Et cependant le Larcin & le Sacrilege sont maux, entant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car si on y gaigne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxietez, & de trauaux de corps & d'esprit, que la peine en est plus

grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage , ne s'apperçoivent pas , qu'en disant que le Sacrilege, le Larcin & l'Adultere s'ont mauvais , parce qu'ils sont causes de beaucoup de mal : ils disent aussi , qu'ils sont aucunement bons , parce qu'ils sont cause de quelque bien , qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes , & que toutesfois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez - vous qui ne celent point leurs voleries ? Combien qui publiét leurs adulteres ? Car pour les petits-Sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche : mais les grands acquierent des triumphes à ceux qui les font. Dauantage : s'il demeure vray que le Sacrilege soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action louable & vertueuse , qui est vne absurdité si éloignée de toute apparence , qu'il n'est point d'homme

me assez perdu , pour la vouloir
seulement imaginer. Il est donc
impossible que de ce qui est mau-
vais , il puisse rien sortir qui soit
bon. Car , si comme ils disent , le
Sacrilege n'est mauvais qu'entant
qu'il apporte beaucoup de mal , en
promettant à celui qui le fait qu'il
n'en sera point en peine , & l'as-
surance de toutes risques: il ne luy
manquera rien qui ne soit entière-
ment bon ; Et neantmoins les
meschans n'ont point de supplice
plus rigoureux que la meschance-
té mesme. Vous vous abusez , si
vous pensez qu'ils ne soient punis
que quand vous les voyez en pri-
son ou sur l'eschafaut. Ils le font
aussi-tost qu'ils ont fait la faute ;
& le plus souvent mesme en la fai-
sant. Disons donc que le bien ,
ne vient non plus du mal , qu'une
figue d'un Olivier , l'herbe res-
pond à la graine : ce qui est bon ,
ne peut degenerer. Comme ce qui
est honneste ne vien point de ce

qui est vilain ; aussi ne fait ce qui est bon de ce qui est mauuais. Car le bon & l'Honneste sont vne mesme chose. Il y a quelques Stoïques qui y font cette responce. Prenons le cas que l'argent soit bon , de quelque part qu'il vienne ; il ne s'ensuit pas que l'argent soit du Sacrilege , encore qu'il soit pris du Sacrilege. Vous le comprendrez mieux par ce que ie vous vay dire. Il y a vn tresor & vne vipere en vn mesme pot, Si vous en ostez le tresor , encore qu'il y ait vne vipere avec le tresor, ce n'est pas à dire que le pot me donne le tresor , a cause qu'il a vne vipere : mais ayant vn thresor & vne vipere , il me donne le thresor.. Ainsi le gain du Sacrilege ne vient pas du crime qui s'y commet , mais du profit qui y est. Comme en ce pot la vipere est le mal , & non pas le thresor qui est avec la vipere ; ainsi ce qui est de mauuais au Sacrilege , c'est

c'est le crime & non pas le profit. On replique à cela, que ce ne sont pas choses semblables. Car quand ie fouille dás le pot, ie puis bié prendre le thresor, & laisser la vipere : mais ie ne puis separer le profit du Sacrilege, & si ie veux auoir l'un, il faut que ie fasse l'autre, parce que le profit est dans le Sacrilege, & non pas aupres. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'auec beaucoup de mal, n'est point bonne : or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour répondre à cet argument ; Que la proposition que nous faisons, a deux significations ; l'une, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal : Ce qui se peut aussi bien dire de la Vertu, Car il arriuera quelquesfois qu'un qui se sera mis sur la mer, pour aller estudier en quelque part, ou fera naufrage, ou sera pris par les Corsaires.

V. I. L'autre signification est, qu'une chose de qui l'acquisition nous couste beaucoup de mal ne se peut appeller bonne, d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez ny les richesses soient causes du mal, ou si par les richesses il nous arrive du mal, il ne suffit pas de dire, qu'elles ne soient point bonnes : il faut dire ouvertement qu'elles sont mauvaises. Or ceux qui les des-estiment le plus, se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes : mais au reste ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles, & les mettent mesme au nombre des choses qui aaccommodent nostre vie : Ce qui ne seroit pas s'il estoit vray que pour les avoir, il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-vns font encore cette replique, Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous avons du mal, il vient, ou de nostre

stre

estre imprudence , ou de la malice
d'autrui. Vn couteau ne tuë per-
sonne : il n'est que l'instrument
du tuëur. Il se peut bien faire
qu'on vous fera du mal pour vos
richesses , mais ce n'est pas à dire
que vos richesses vous fassent
mal. Pour moy ie trouue que Pos-
idonius approche plus du but que
nul autre , quand il dit , que les
richesses sont cause du mal , non
pas qu'elles nous en fassent , mais
parce qu'elles donnent occasion
de nous en faire. Car il y a vne
cause efficiente qui tout aussi-tost
nous fait dommage , & vne autre
precedente. Les richesses ont cer-
te cause precedente : Elles nous
bouffissent le cœur , engendrent
l'Arrogance , attirent l'enuie , &
nous aueuglent de telle façon ,
qu'encore que le bruit d'auoir de
l'argent nous porte quelquesfois
du preiudice ; neantmoins nous
sommes bien aises de l'auoir. Or
en ce que veritablement nous ap-
pel

pellons Bien , il n'y a que redire, il est pur : il ne corrompt ny ne trouble point l'esprit » Et s'il l'élargit & le releue , c'est sans le remplir de vent. Les biens nous donnent de l'assurance , les richesses de l'audace: Les biens nous donnent de la generosité, les richesses de l'insolence, qui n'est qu'une generosité contre-faite : vous direz qu'à ce compte non-seulement les richesses ne sont point bonnes, mais elles sont mauuaises. Elles le seroient sans mentir , si de foy - mesmes elles nous faisoient mal, & qu'elles eussent la cause efficiente que j'ay dit. Mais elles ont la precedente, qui ne prouoque pas-seulement les esprits, mais les appelle par vne apparence de Bié si coloré, qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laissent emporter. La Vertu par mesme raison se pourra dire auoir la cause precedente de l'Enuie. Car il y en a beaucoup qui sont enuiez pour leur sagesse,

ou pour leur iustice: Mais la Vertu n'a pas cette cause de foy-méme, & à bien considerer cette splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter enuie, il y auroit du sujet de se raiuir de son mérite & de se passionner de son amour. Possidonius dit qu'il seroit d'aduis d'argumenter de cette façon. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, cōfidence, ny seurreté, ne sēt point biens: or la santé, les richesses, & autres telles choses ne font rien de tout cela, ce ne peuuent donc estre biens. Il fait ce mesme argument encore plus tendu. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confidence, ny seurreté: mais au contraire y font naistre l'insolence, l'orgueil, & la presumption, sont mauuaises: les choses fortuites le sont, elles sont donc mauuaises. Je sçay bien que quelqu'un dira, que de cette même raisō il s'ensuiuroit que les richesses ne se pourroient pas seulement

appeller commoditez. Mais la condition des commoditez & des biens est differente. Il suffit qu'une chose, pour estre commode, fasse plus de profit que de dommage. Pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'avoir rien en soy qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas bien, mais ce qui profite & ne nuit point. Et pour ce les commoditez peuvent indifferemment conseruer toutes sortes de gens, quelque peu de iugement qu'ils ayent, & les bestes mesmes, tellement que combien que nommant le tout, seló la partie qu'il a la plus grande, nous appellions vne chose commode, il ne laisse pas pourtant d'y auoir de l'incommodité meslée parmy. Ce qui est bien, ne peut estre possédé que du Sage. Et pour ce il ne faut point qu'il y ait rien qui luy puisse dementir ce nom. Ayons bon courage : nous n'auons plus à detacher qu'une
noude

nerud : il est vray qu'il est vn peu mal-aisé. Des choses mauuaises, il ne s'en fait pas des bonnes. De plusieurs pauuretez, il s'en fait des richesses ; les richesses ne sont donc point bonnes. Cét argument n'est pas auoüé des Stoïques : il est de la forge des Peripatetiques, qui le proposent & y font eux-mesmes la responce. Possidonius dit, Qu'il n'y a eschole de Dialectique, où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voicy comme Antipater le refute. La Paureté ne se dit point par position, mais par priuation que les Grecs appellent *σενον*, c'est à dire, non pour auoir, mais pour n'auoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui sont au monde, il n'y a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses, & non pas beaucoup de pauuretez. Vous prenez la paureté d'vn autre biais qu'il ne faut. La paureté ne consiste

pas.

pas au peu de chose que nous auons , mais au grand nombre de celles que nous n'auons point. Vn homme n'est point pauvre, au regard de ce qu'il a; mais au regard de ce qui luy defaut. Je m'exprimerois mieux , si i'auois vn mot qui signifiait. *εὐπορίαν*. C'est le nom qu'Antipater dōne à la pauureté. De moy ie ne pense point qu'on la puisse definir plus proprement que possession de peu de chose. Cette dispute de la substance des richesses, & de la Pauureté, fera pour quelque iour que nous aurons plus de loisir : & par même moyé nous considererons si ce ne seroit point mieux fait d'adoucir ce que la pauureté sēble auoir d'amertume , & couper les ailes à l'outrecuidance des richesses, que de disputer des paroles comme si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appelez à quelque assemblée , & qu'il soit question de faire passer

vne

une loy touchant l'abolition des richesses: Mettons-nous en avant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre aduis? Sera-ce avec ces plaisantes subtilitez seulement que nous persuaderons au peuple Romain, Qu'il approuue la Pauvreté; qu'il la recherche comme le premier fondement & la cause principale de son Empire, Qu'il se deffie de ses richesses & se ressouviene qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincus; que c'est par cette sorte que les brigues, les concussions, & les tumultes sont entrez en la ville du monde la plus Religieuse & la plus cōtinue. Que si vn peuple ne les a peu oster à tous les peuples de la terre, il fera biē plus aisē a tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul! C'est avec ces raisons qu'il faut cōbattre les passions; & sās leur prescrire des bornes, tâcher de les exterminer entieremēt. Ayons des paroles plus fortes,

si nous n'en pouuons auoir de plus courageuses.



EPISTRE LXXXVIII.

ARGUMENT.

1. *La Philosophie merite le titre de Science liberale, parce qu'elle fait l'homme libre.*
2. *La Philosophie nous fortifie contre le Vice, & contre les traits de la Fortune.*
3. *Quatre sortes de sciences liberales:*
4. *La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.*
5. *Toutes choses sont disputables.*

VOUS voulez que ie vous die ce qui me semble des sciences liberales. Il n'y en a pas vne seule de qui ie fasse cas. Je ne scaurois appeller Bien yne chose de
qui

qui le but est de gagner. Ce sont mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit, s'il passe par dessus, & le gastent s'il y croupit. Aussi ne l'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous sçavez bien qu'on les a nommées Liberales, comme dignes d'un homme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce tiltre doit appartenir. C'est l'estude de la Sagesse, qui merite l'honneur: comme seule releuée, genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que jouïets à petits enfans. Pouuez-vous bien vous persuader qu'une chose soit bõne, qui est enseignée par les hommes du monde les plus infames, & les plus méchans? Ce ne sont point sciences que nous deuions apprendre: mais si nous les auions apprises, il n'y auroit point de mal. Quelques - vns ont fait cette question, Si les Arts liberaux pouuoient faire

faire vn homme de bien ? Et tant s'en faut que cela soit , ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de monstret. Tout le soin du Grāmairien est l'agencement des paroles. Il s'eslargit biē quelquesfois iusqu'à l'Histoire: mais quād il va iusques aux vers , c'est le bout de sa carriere: il ne passe iamais plus auant. Je vous laisse à penser en quoy l'assemblément des syllabes, le chois des paroles , la memoire des fables, & la mesure des vers, peuuent ayder vn homme qui se veut acheminer à la Vertu ? ny quelle assurance contre la mort, quelle moderation aux conuoitises, & quelle temperance aux voluptez il en peut tirer? Venōs aux Professeurs de Geometrie , & de Musique, vous trouuerez aussi peu ces leçons chez eux, que chez les Grāmairiens; Et cependāt ce sont choses que qui ignore, ne gaigne rien de sçauoir tout le demeurāt.

Il faut voir s'ils enseignent la Vertu, ou non: s'ils ne l'enseignent, il est impossible de l'apprendre d'eux: s'ils l'enseignent, ils sont Philosophes. Voulez-vous sçavoir que ce n'est pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire; Regardez comme leurs professions sont différentes. Or il est certain qu'elles seroiēt séblables, s'ils enseignoient vne même leçon. Je sçay biē qu'ils veulent faire accroire qu'Homere estoit Philosophe, mais c'est lourdement, qu'ils se refutent eux-mêmes par les raisons qu'ils amènēt pour le verifier. Car ils le font tantost Stoïque, n'approuuant rien que ce qui est honneste: dedaignāt les voluptez, & ne pouuant par les promesses de l'immortalité mesme, estre distrait de l'amour de la Vertu. Tantost ils le font Epicurien, loüant l'estat d'une ville paisible, où les habitans n'ont riē qui les occupe que les dances, les chansons, & les festins. Tantost ils le
font

font Peripatetique, induisant trois fortes de biens? Et tantost Academicque, tenant les opinions suspenduës, & se gardant de rien affirmer. Par cette incompatibilité d'estre de tant de Sectes ensemble, ils monstrent bien qu'il n'estoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait esté Philosophe; & puis que cela se remarque en ses vers, il faut bien dire qu'il s'estoit fait sage deuant qu'il en fist. Apprenons donc cette science qui l'a fait sage. Il nous met en peine aussi peu de sçauoir qui estoit le premier d'Homere ou d'Hesiode, comme si Hecube estoit plus ieune qu'Helene; & ce qui fut cause que sa beauté luy dura si peu: Quand ie sçauois exactement l'âge de Patrocle, & d'Achille, de combien pensez - vous qu'il m'en fust mieux? Ne serions nous pas plus Sages de voir mettre quelque fin à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Vlysse; le n'ay pas de loisir assez, pour oüyr disputer

ter s'il courut tant de risques entre l'Italie & la Sicile , ou en quelques mers qui nous sont inconnuës , parce qu'en si peu d'espace il estoit mal-aisé qu'il fut si long-temps sans trouver quelque port.

II. Les tempestes de l'esprit nous donnent tous les iours de la peine : nostre méchanceté nous fait courir tous hazards. Nous n'avons point faute de beaux yeux qui sollicitent les nostres ; & en cela seulement nous avons des ennemis assez. C'est de là que se presentent ces monstres effroyables qui ne demandent que l'effusion du sang humain : c'est de là que viennent ces insidieux appas qui nous attirent par l'oreille ; c'est de là que viennent tant de naufrages , & tant de maux de toutes façons. Enseignez - moy d'aymer ma patrie , ma femme, mon pere , & faites qu'il n'y ait point de peril assez grand pour

III.P.

F

m'em

m'empescher de leur en rendre témoignage : Et qu'en des actions si loüables , ie sois si resolu qu'apres ma barque rompuë , ie m'affourche encore sur les esclats : Que vous sert de vous enquerir si Penelope a passé son temps avec ceux qui la recherchoient ? Si par discretion elle s'est parée de scandale & si deuant que reconnoistre Vlyse, elle se doutoit bien que c'estoit luy ? Faites que ie sçache que veut dire Pudicité : quelle Vertu c'est & si c'est vn bien du corps ou de l'esprit. Ie viens à cette heure aux Musiciens. Vous m'apprenez à concerter des voix gressies avec des grosses , & à faire vn accord de tous discordans : Faites plustost que ie sçache accorder mon ame, & donner à mes volonteiz vne perpetuelle conformité. Vous me monstrez qui sont les tons des plaintes : monstrez-moy plustost comme aux aduersitez ie ne me plaindray point. Le Geometre m'enseigne à mesurer
des

des campagnes : i'aymerois bien mieux qu'il m'enseignast à quelles bornes le contentement de l'homme se doit arrester. L'arithmeticien m'apprend à compter & faire servir mes doigts à l'Auarice : Je serois bien plus aise qu'il me fit voir que tous ces comptes-là ne me servent de rien. Qu'un homme n'est point plus heureux, parce que son reuenulasse ceux qui en font la recepte. Qu'au contraire, presque tout ce qu'il possède, sont choses superflües, & que s'il luy falloit auoir la peine de compter son bien luy-mesme, il n'y a point de pauvre homme qui ne fut plus heureux & plus content que luy. Que me sert que ie sçache exactement partager vn champ, & que mon frere & moy s'il faut que nous separions vn arpent de terre, soyons sur le point de nous couper la gorge ? Que me sert d'estre vn suffisant homme à prendre les pieds d'un arpent, & sçauoir que c'est que quart,

que doigt, & que poulce: si le voisinage d'un Grand, qui usurpe quelque chose sur moy, me rend melancholique; Vous m'enseigniez comme ie ne perdray pas vn pied de terre, & ie veux apprédre comme ie pourray tout perdre, sans me fascher. Vous dites que l'heritage qu'on vous veut oster, est en vostre maison dès le temps de vostre grand - pere : Et quoy ? Deuant qu'il fut à vostre grand - pere, à qui estoit - il ? Monstreriez vous bien, ie ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit ? Vous y estes venu comme Fermier, & non comme Seigneur. Demandez - vous de qui vous estes Fermier ? De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conserver. Les Iuriscosultes tiennent que les choses publiques ne sont point sujettes à Usurpation ; Ce que vous tenez, est public : il est à tout le genre humain en general.

O la belle science ! vous sçavez mesurer vn cercle , & reduire en quarré quelque forme qu'on vous baille. Vous sçavez combien il y a d'une estoille à l'autre. Il n'y a rien qui échappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre , mesurez - moy l'esprit de l'homme, dites-moy comme il est grand ou petit. Vous connoissez bien vne ligne droite : mais à quoy est bon cela? Si vous ne sçavez comme en vos actions il se faut conduire droictement ? Je viens à cette heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis.

Où de Saturne froid l'estoile se termine .

Par quel cercle des Cieux Mercure s'achemine

Dequoy me servira cette Science, que de me faire chagriner, quand Saturne & Mars seront opposez, & quand Mercure fera son couchant à la veüe de Saturne , l'ayme

bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient, ils sont propices, & ne peuvent changer de naturel ? Que la course inévitable des Destins, les meine d'un ordre qui n'est jamais interrompu ? Que leurs revolutions sont réglées, & produisent, ou marquent les evenemens de tout ce qui se fait icy-bas. Mais soit qu'elles soient les causes de cette diuersité d'effets que nous voyons au monde : soit que seulement elles en soient les Messageres, que nous servira d'avoir preveu des choses que nous ne pourrons éviter ? Sçachons-les, ou ne les sçachons pas, il faut qu'elles aduient.

*Si tu veux regarder le Soleil, &
la suite*

*Des Estoilles qui vont par ordre
apres sa fuite,*

*Jamais tu ne seras trompé du l'en-
demain,*

*Ny du temps de la nuit que tu
verras serain.*

Pensez

Pensez que me voila bien asseuré de toutes surprises ; & si ie vy iusqu'à demain au matin , ne seray - ie pas trompé ? Il est certain qu'oüy. Car nous sommes trópez, quand il nous arriue quelque chose que nous ne sçauions pas qui nous deust arriuer. Pour moy ie ne sçay pas ce qui sera : mais ie sçay bien tout ce qui peut estre. La Fortune ne peut rien produire contre mon esperance. I'attends tout : Si elle m'en quitte quelque chose , à la bonne heure. Quand il se passe vne heure sans que i'aye quelque assaut , ie suis trompé. Toutesfois encore ne le suis- ie pas. Car comme ie sçay que tout me peut arriuer, ie sçay bien aussi que ce ne doit pas estre tout aussi-tôt. Quoy qu'il en soit, i'espere touiours du bien: mais s'il arriue du mal, ie suis prest à le receuoir. Il faut que vous me supportiez si i'ay des opiniós particulieres. Car il n'est pas possible que ie mette

ny les Peintres, ny les Sculpteurs,
ny les Tailleurs de marbres, ny
tous ces autres Ministres de nos
dissolutions au rang des Sciences
liberales. Je n'y reçois non plus
les Lucteurs, ny toute science qui
veut de l'huyle ou de la Poudre;
Ou bien i'y voudrois aussi rece-
voir les Parfumeurs, les Cuifiniers,
& toute cette race de gens, de qui
les esprits ne travaillent que pour
le service de nos voluptez. Car ie
vous prie, que trouvez-vous de
liberal en ces vomisseurs du ma-
tin, qui ont le corps aussi gras &
potelé, comme l'esprit tabide &
lethargyque? Pensez comme nos
beaux exercices d'aujourd'huy se
rappoient à ceux que nos Ance-
stres faisoient faire à leurs enfans
de lancer le iavelot, jeter la bar-
re, monter à cheval, tirer des ar-
mes: & quoy qu'ils fissent, de te-
nir toujours le corps droit. Car
ils ne vouloient point qu'il ap-
prissent rien qu'il fallust faire de
couché?

couché? Mais ny les vns ny les autres ne sont point choses qui nous rendent capables de la Vertu. Car que me sert que ie me sçache bien ayder d'un cheual, & qu'à point nommé ie le pare, si ie me laisse emporter à mes passions? Que me sert qu'à la lutte & à coups de main, ie demeure maître de tous mes Antagonistes, si ie me laisse vaincre à la Colere? Et quoy donc; les Sciences liberales ne nous sont bonnes à rien? Si sont bien à quelque chose, mais nō pas à l'acquisition de la Vertu. Car les Arts mechaniques mesmes, avec qui la Vertu n'a point de commerce, ne laissent pas d'avoir beaucoup de commoditez pour l'usage de la vie. Pourquoi donc faisons-nous apprendre les sciences liberales à nos enfans? Ce n'est pas qu'elles les puissent faire Vertueux: mais afin qu'elles leur preparent les atmes & les rendent susceptibles de la Vertu. Comme

ces premières leçons qu'on leur fait de connoître leurs lettres , & de les assembler, ne leur enseignent pas les Sciences liberales , mais les disposent à les apprendre quelque iour ? Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la Vertu , mais nous en rendent capables d'en recevoir l'instruction.

III. Possidonius fait de quatre sortes de sciences, les vulgaires, & sordides ; les plaisantes, les pueriles , & les liberales : les vulgaires sont celles que les Artisans font avec la main, & de qui l'occupation est de pourvoir aux necessitez de nostre vie. Celles-cy n'ont apparence quelconque d'honneur ny de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le but est de nous réjouir , ou les yeux, ou les oreilles: Nous pouvons bien mettre en ce rang les Ingenieurs , qui par des ressorts font mouvoir des choses si artificiellement , qu'il semble qu'elles

qu'elles marchent d'elles-mesmes, comme leuer tout bellement vn eschaffaut, reculer des choses qui sont proches, ou approcher d'autres qui sont reculées, descendre petit à petit celles qui sôt hautes; & vne infinité de telles nouveautez, qui estonnent les ignorans, parce qu'ils ne comprennent pas comme elles se font. Les pueriles sont appellées des Grecs *ἐκχυκλίαις*, & de nous Liberales, à cause qu'elles en ont quelque ressemblance. Mais quant à celles qui vrayemēt sont liberales, ou pour mieux dire libres, il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'employent qu'à l'instruction de l'esprit pour recognoistre ce qui est vtile à la Vertu. Je sçay bien que quelqu'un pourra dire que comme il y a vne partie de la Philosophie naturelle, l'autre Morale, & l'autre Rationnelle; tout de mesme toutes ces Sciences liberales peuuent trouver place en la Philosophie?

Que

Que s'il se presente quelque question naturelle , on la decide par la Geometrie ? Et que par consequent ce n'est point chose hors d'apparence de dire , puis qu'elle luy aide, qu'elle est vn de ses membres. Beaucoup de choses ne sont pas parties de nous, qui ne laissent pas de nous aider , & que , si cela estoit, ne nous ayderoient pas. La viande ayde bien au corps : & toutesfois n'est pas vne de ses parties. Le ministere de la Geometrie nous fait bien quelque seruice, & se peut dire que la Philosophie a besoin de la Geometrie, comme la Geometrie à besoin d'un Charpentier. Mais comme le Charpentier n'est pas portion de la Geometrie, aussi n'est la Geometrie portion de la Philosophie. Et puis chacune a ses limites à part : car le Philosophe recherche les secrets des choses naturelles , & les connoit , & le Geometre examine & suppute les nombres & les mesures.

res. La Philosophie sçait comme les corps celestes sont composez, ce qu'ils peuuent, & qu'elle est leur nature. Le Mathematicien observe comme ils s'éloignent de nous & se rapprochent, comme ils se leuent & se couchent, & d'où vient que quelquefois il semblent s'arrester, combien qu'en verité les choses celestes ne s'arrestent iamais. Le Philosophe sçait la cause de la representation des images qui se fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel espace il faut qu'il y ait entre le corps & l'Image, & quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter. Le Philosophe vous prouera que le Soleil est grand : Le Mathematicien qui procede par vne certaine pratique, vous limitera sa grandeur exactement : mais il vous demandera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne science ne se peut dire à foy, qui n'a son fonde

de

dement que sur la permission d'autrui. La Philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouvrage. La Mathématique est superficielle. Le fonds où elle bastit, n'est pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne scauroit auoir fait vn pas. Si d'elle-mesme elle pouuoit comprendre la Nature de l'Vniuers & paruenir à la Verité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses celestes, donner moyen à nostre esprit de s'estendre, & passer d'une recherche à l'autre. Mais il n'y a que la science du Bien & du Mal qui nous puisse mener à la perfection; & cette Science ne se trouue ailleurs qu'en la Philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauuais. Prenez moy toutes les Vertus l'une apres l'autre. La Magnanimité, qui méprise ce qui est formidable, dédaigne ces épouuantemens qui rendent no-

stre

estre Liberté captiue, les appelle en
duel & les abbat par terre, prend-
elle quelque chose des Sciences li-
berales pour se fortifier? La Foy
est le Bien le plus religieux qui
puisse loger en l'ame de l'homme
Il n'y a promesse ny menace qui la
puisse induire à tromper. Elle dit
quand on la presse brûle, coupe,
tuë, tu ne me sçauois faire parler.
La Douleur a beau faire tous ses
efforts, elle ne trouuera iamais
mes secrets. Et cependant est-ce
des sciences liberales qu'elle em-
prunte cette genereuse obstination?
La Temperance regne sur les vo-
luptez. Elle en haït les vnes qu'elle
chasse du tout, Elle dispense les
autres, & les regle sous vne me-
diocrité conuenable? Et iamais ne
s'en approche que pour quelque
autre consideration. Elle sçait
que la plus iuste mesure des
choses desirées c'est d'en prendre.
iusqu'à la Raison, & non iusqu'à
la facieté. L'Humanité deffend
la

la presumption & l'Auarice : ses paroles sont douces , ses actions courtoises , & ses volontez officieuses : elle ne void sentir mal à personne , qu'elle ne le sente elle mesme ; & ne pense rien mieux posseder que ce qu'elle contribuë aux necessitez d'autrui. Sont - ce les sciences liberales qui leur impriment toutes ces belles qualitez ? Est - ce d'elles que viennent la Simplicité, la Discretion, la Frugalité, l'Espargne, & la Clemence, qui est auare du sang d'autrui, comme du sien propre , & sçait que l'homme ne doit point user de l'homme prodigement ? Mais comme est-il possible qu'un homme ne puisse estre vertueux sans les sciences liberales comme nous memes le confessons, & que neantmoins les sciences liberales , ne seruent de rien à la Vertu ? Il est comme de la viande. Sans la viande il est impossible d'estre vertueux. Et cependant, qui ne sçait point

point que la viande & la Vertu n'ont rien de commun; Le bois ne fait point de service au nauire , & toutesfois il n'est point de nauire qui ne soit fait de bois. Encore que sans vne chose ie n'en puisse faire vne autre , il ne s'ensuit pas qu'elle m'aide à la faire: & au partir de là , ce n'est pas vne proposition indubitable , que sans les sciences liberales on ne puisse paruenir à la Vertu. Car encore qu'elle s'apprenne , ce n'est pas par elles qu'on l'apprend. Et veu que la Sagesse ne consiste point aux lettres , qui ne me gardera de croire qu'un homme peut estre sage sans estre sçauant ? La Sagesse baille des choses , & non des paroles : Et peut-estre que nostre memoire est plus certaine , quand elle ne s'asleure que de foy. La Sagesse est ample & spacieuse : il ne luy faut point bailler vne place occupée: sa leçon est des choses diuines & des humaines , des passées & des futures,

futures, des eternelles & des possibles, & du temps, duquel quand il n'y auroit autre chose, vous sçavez combien de questions il fait ordinairement, Premièrement si de soy le Temps est quelque chose : si quelque chose a precedé le temps, si le temps a commencé à mesme instant que le monde, & si parce que deuant le monde il y auoit quelque chose, le Temps aussi l'a precedé. Outre ces questions, celles qu'on fait de l'Âme, sont innombrables : D'où elle est, quelle elle est, quand elle commence d'estre, de combien est sa durée, si elle passe d'un lieu à l'autre, & change de logis; si elle reuient plusieurs fois au monde sous diuerses formes: ou si elle n'entre iamais qu'en vn corps, pour, apres qu'elle en est sortie, se promener en liberté: si c'est vn corps ou non : ce qu'elle fera, quand par nostre ministère, elle ne fera plus rien : comme elle vsera de sa liberté, quand elle sera
hors

hors de cet âge ; S'il ne luy sou-
viendra plus de la vie du monde, si
seulement elle commencera de se
cognoistre , quand échappée du
corps elle aura fait sa retraite
dans le Ciel ? Prenez telle partie
qu'il vous plaira des choses hu-
maines & diuines , vous ne serez
iamais las d'apprendre , & iamaïs
ne cesserez de demander: tellement
qu'afin que tant de belles & gran-
des meditations ayent chez nous
leurs coudées franches , il faut ne-
cessairement en faire sortir celles
qui ne seruent de rien. La Vertu
ne se contente pas de si peu de pla-
ce : son train est plus grand : il
luy faut beaucoup de logis : il
faut que tout vuide , & qu'elle de-
meure seule. Il est vray que parce
qu'il y a des sciences qui luy don-
nent du plaisir , nous en retien-
drons quelques - vnes , mais non
plus que ce qu'il luy en fera be-
soin , pour le servir. Car si
nous nous mocquons de ceux
qui

qui remplissent leur maison d'une infinité de meubles précieux, plustost pour la monstre que pour l'usage, que dirons-nous de ceux qui font en leur esprit vn ramas inutile de sciences qui ne leur seruent de rien ? C'est vne espee d'intemperance, de vouloir sçavoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que sont ordinairement tous ces Professeurs de sciences liberales que des fascheux, des importuns, & des glorieux ? qui n'apprennent point ce qu'il seroit bon qu'ils sceussent, parce qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne sçavoir point. Didimus le Grāmairien a fait quatre mille traitez : c'estoit assez pour lasser vn homme de lire. Je vous laisse iuger que deuoit estre celuy qui les auoit escrits. En l'un il dispute de quel pays estoit Homere : en l'autre qui estoit veritablement la mere d'Enée : en l'autre, Si Anacron estoit plus paillard qu'yurongne, ou plus

plus yurongne que paillard : si Saphon estoit vne couteuse , & tout plein de telles autres choses si friuoles , que si ie les auois apprises , ie ferois ce qui me seroit possible pour les oublier. Et puis dittes que nostre vie est courte. Nos Stoïques mesmes sont quelquesfois plus longs qu'il ne seroit besoin. Je vous y montrerois beaucoup de choses, où le coup de la serpe seroit necessaire. Il faut bien auoir perdu des heures , & bien importuné des oreilles , deuant que d'ouyr cette louange. O le sçauant homme ! contentons-nous de ce titre qui n'a pas tant d'éclat. O l'homme de bien ! Me conseilleriez - vous de feuilleter autant d'Annales , qu'il y a de peuples sur la terre? de rechercher qui est le premier qui a fait des vers? de compter par mes doigts à faute de Fastes, combien Orphée a esté d'armées deuant Homere? Repasser mon iugement sur les

Cen

Censures d'Aristarque , & vser toute ma vie apres des syllabes ! m'embarasseray - ie tellement en la poudre de Geometrie que ie ne m'en tire iamais ? pratiqueray- ie si mal ce pretexte salutaire , qui commande d'épargner le Temps ? l'approuue toute autre chose , & ne me soucie point de sçauoir ce que ie suis. Le Grammairien Ap- pius, qui du temps de C. Cesar fit le Charlatan par toute la Grece, & se faisoit appeller Homere di- soit qu'apres qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odyssée , il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entrée de só Ouurage; & pour le prouuer , il alleguoit, que tout exprés il commençoit son premier vers par deux lettres où le nombre de ses liures estoit conte- nu. Il est mal - aisé qu'un homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de telles. Pensez à cette heure combien il s'en va de temps en maladies, combien aux affaires publiques , combien aux priuées,

combien à se leuer, coucher, boire, manger & dormir. Mesurez vostre âge : vous n'en auez pas pour donner rang à tant d'occupations; ie ne parle que des Sciences liberales. Et combien pensez-vous que les Philosophes mesmes ont de choses superflües, & qui ne se pratiquent point ; Ils s'impliquent aussi bien que les autres aux distinctions des syllabes, & aux proprieté des conionctions & des propositions. Ils ont eu enuie sur les Grammairiens, & sur les Geometres , & ont pris toutes les superfluité de leurs sciences , pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement , & ne vivent pas de mesme. Reconnoissez en ce que ie vous vay dire, combien fait de mal vne subtilité trop aigre, & combien elle est contraire à la recherche de la Verité.

V. Protagoras disoit, Qu'il n'y a rié qui ne se puisse disputer affirmatiuement & negatiuemét, avec
autant

autant de probabilité d'une part que d'autre; & que cette proposition mesme, Que tout est disputable, se peut contredire. Nausiphanes dit, Que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non estre. Paemenides, que generalement tout ce qui se void n'est point. Zenon Eleate nie tout sans exceptions. Ce sont presque mesmes opinions que celles des Pirrhoneiens, Megariques, Eretriques & Academiques, qui ont introduit une nouvelle science de ne rien sçavoir. Si vous me croyez, vous mettrez ces Curieux & les Professeurs des sciences liberales tous en un rang. Ceux-là nous baillent une science qui ne nous servira de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouvoir iamaïs rien sçavoir. Pour moy, j'aymeroïs mieux sçavoir des choses qui me fussent inutiles, que de ne sçavoir rien du tout. Les uns ne nous éclairent point, les autres nous creuent

creuent les yeux , Si ie crois Pythagoras, il n'y a rien qui ne soit douteux : si Nausiphanes , toute la certitude que i'en remporte, c'est que tout est incertain. Si Parmenides , il n'y a rien au monde qu'une chose: Si Zenon, Il n'est du tout rien. Que sera-ce de nous donc ? Que deviendra tout ce qui est à l'entour de nous qui nous nourrit & qui nous soustient? Tout ce qui est au monde ne sera qu'une ombre & une fumée. Je ne trouve pas grand goust n'y à ceux qui disent que nous ne sçavons rien, ny aux autres qui mesme ne nous veulent pas accorder nostre ignorance; Et s'il me falloit dire ausquels ie veux le plus de mal , ie confesse que ie serois bien empesché.



EPISTRE LXXXIX.

ARGUMENT.

- I. *En quoy different la Sagesse & la*
III. P. G la

*la Philosophie. Definition de la
Philosophie. Sa diuision.*

2. *De la Morale.*
3. *De la Naturelle.*
4. *Il blasme les Auares, les Pail-
lards, & les Gourmands.*

VOUS me priez de vous diui-
ser la Philosophie, & que ie
fasse des quartiers de ce grãd corps.
C'est à la verité le moyen de la
comprendre bien-tost, & presque
il ne s'y peut rien faire qu'en la
démembrant de cette façon. Vne
chose qui nous est obscure, en la
prenant toute ensemble, se trou-
ue claire, quand on l'examine
par les parties. Pleust à Dieu que
la Philosophie se pût représenter
à nous, comme la face de ce grand
Vniuers. Il n'y a rien de si sembla-
ble comme ce Spectacle seroit à
l'autre : Et ne faut point douter
que pour l'admirer à nostre aise,
elle ne nous fit laisser toutes ces
choses qui nous semblent grandes,
par

par faute que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre, il nous la faut considerer de la mesme façon que nous considerons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous, qui auons des nuages & des brouillards à trauerser, & de qui la veuë s'arreste au premier logis; nous auons besoin qu'on nous môstre les choses l'une apres l'autre, parce que nous ne sommes pas encore capables de les regarder en gros. Je feray donc ce que vous me demandez, & mettray la Philosophie en parties, & non en morceaux: car il y a du profit à la diuiser, mais qui la dechireroit, il la rendroit inutile. Ce qui est trop gråd, est aussi difficile à comprendre comme ce qui est trop petit. On distingue vn peuple en lignées, & vne armée en compagnies. Depuis qu'une cho-

se a quelque grandeur notable on la connoist mieux : quand on la considere par ses parties, pourueu, comme i'ay dit , qu'on ne les fasse point si petites , que le nombre en soit infiny. Autant vaudroit les laisser en leur entier, que d'en faire tant de parts , que ce ne fut iamais fait de les éplucher. Ce n'est que confusion que de les couper si menu.

I. Premièrement donc , si vous le trouuez bon , ie vous diray la difference d'entre la Sagesse & la Philosophie. La Sagesse est la Felicité parfaite de l'esprit de l'homme : la Philosophie est l'amour & l'affection de l'acquérir : c'est elle qui móstre le chemin d'aller à l'autre, & ne luy faut point d'autre témoignage. Le nom qu'elle porte, est vne marque qui la fait assez connoistre. Il y en a qui l'ont definie , vne sciéce des choses humaines & diuines. Quelques vns y adioustét, *Et de leurs causes*: mais ie ne treuve pas que cette addition y serue beaucoup

notable.
quand on
parties, pour
qu'on ne les fa
s, que le nombre
tant vaudroit les la
entier, que d'en faire
que ce ne fut iamais
plucher. Ce n'est que
que de les couper si men
Premierement donc, si re
trouvez bon, ie vous diray
difference d'entre la Sageſſe &
Philosophie. La Sageſſe est la Fe
citée parfaite de l'esprit de l'ho
me: la Philosophie est l'amour
l'affection de l'acquiescer: c'est e
qui montre le chemin d'aller à l'
tre, & ne luy faut point d'autre
moignage. Le nom qu'elle po
est vne marque qui la fait asse
noistre. Il y en a qui l'ont desir
vne sciéce des choses humaines
hiuines. Quelques vns y adion
de leurs causes: mais ie ne ten
vne addition y seruebe

de Senèque. 147
que les causes sont par
vies des choses. Il y en a d'autres
qui l'ont appelée, vne estude de
vertu, d'autres vne estude de la cor
reption de l'ame, & d'autres encore
vne affection de trouuer ce qui iu
stement est raisonnable. Pour la dif
ference d'entre la Philosophie &
la Sageſſe, ellen'a presque iamais
esté contredite de personne. Aussi
ne se peut-il faire que le desir & ce
qui est desiré soient vne mesme
chose: la mesme difference qui est
entre l'Auariance & l'argent, est en
tre la Philosophie & la Sageſſe. La
Sageſſe est l'effet, & la reconpense
de la Philosophie: la Philosophie
marche vers la Sageſſe attend de
pied ferme qu'on vienne à elle. La
Sageſſe est ce que les Grecs appel
lent *Sophie*. Nous nous sommes au
tresfois seruis de ce mot, comme
nous faisons de celuy de Philoso
phie. Encor à cette heure, nos vieil
les Comedies vous le témoigne
ront: L'inscription du mouuement
G 3 de

de Possennius , *Passant demeure & ly la Sophie de Possennius.* Il s'est pourtant trouué quelques Stoïques, qui (bien que la Philosophie soit vne estude de Vertu , & que l'une recherche, & l'autre soit recherchée ,) ont tenu cependant qu'il est impossible de les separer, & qu'il ne peut iamais estre de Vertu sans Philosophie, ny de Philosophie sans Vertu. Si la Philosophie est vne estude de Vertu , c'est par le moyen de la Vertu mesme : qui est vertueux , ne peut n'estudier point la Vertu, & qui estude à la Vertu , ne peut n'estre point Vertueux. Car il n'en est pas comme de ceux qui de loin visent à frapper quelque chose, où le tireur est en vn endroict , & le blanc en l'autre. Ny comme des chemins qui nous meinent aux villes, & en sont dehors. On arriue à la Vertu par la Vertu même; & par ainsi, la Philosophie & la Vertu sont attachées l'une à l'autre. Il y a eu plusieurs

ſieurs grands perſonnages, qui ont diuiſé la Philoſophie en trois parties, Morale, Naturelle, & Rationnelle. La premiere a pour ſujet le reglement de l'ame, la ſeconde recherche la Nature des choſes : la troiſieſme examine la propriété des paroles, leur agencement & les arguments, afin qu'on ne nous ſurprenne par la ſuppoſition du menſonge en la place de la Verité. Il ſ'en eſt trouué qui ne l'ôr pas diuiſée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuiſée en dauantage. Quelques-vns des Peripatetiques y ont mis la Ciuille pour vne quatrième, parce qu'il ſéble qu'elle ait ſon exercice & ſon occupation à part. Quelques autres y ont encore adiouſté l'Oeconomique, qui eſt la ſcience de bien gouverner vne maiſon: toutesfois il n'y a rien en ces deux dernieres qui ne ſe puiſſe comprendre ſous la Morale. Les Epicuriens n'ont fait que deux parties de la Philoſophie ; la

Naturelle, & la Morale : ils n'ont point voulu recevoir la Rationnelle. Mais enfin comme ils ont veu qui leur falloit quelque piece pour distinguer les ambiguitez, & conuaincre les faussetez masquées d'apparences veritables, ils ont esté cōtrains d'introduire vn lieu qu'ils appellent le Iugement & la Regle qui est la mesme chose que la Rationnelle, sous vn autre nom : Mais ils ne l'estiment qu'un accessoire de la partie naturelle. Les Cynerayques se sont cōtentez de la Morale & n'ont point voulu des deux autres. Mais ils font comme les Epicuriens: Et ce qu'ils chassent d'une façon, ils le rappellent de l'autre. Car ils font cinq parties de la Morale. L'une des choses desirables, & reiettables L'autre des Passions, La troisième des actions. La quatrième des causes, & la cinquième des Arguments, Les causes des choses appartiennent à la Naturelle: les Arguments à la Rationnelle, & les actions

actions à la Morale: Ariston de l'Isle de Chio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationnelle: mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la Philosophie, qu'elles luy estoient contraires, & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de cette patrie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est vn exercice de Regent plustost que de Philosophe, comme si le Philosophe estoit autre qu'un Regent vniuersel du genre humain.

II. Demeurons donc d'accord que la Philosophie a trois parties, & mettons la Morale la premiere sur le bureau. Je la subdiuise en trois autres parties, dont l'une est la consideration, qui baille à chacun ce qu'il doit auoir, & taxe le merite de toutes choses. L'utilité de cette partie est grande. Car de quoy auons nous plus de besoin que de sçauoir iustement que chaque chose se doit apprecier? La seconde est de l'affec-

ction; & la troisieme des actions. Car il faut premierement sçauoir ce que la chose vaut. Secondemēt temperer l'affection, & la regler; & tiercemēt faire qu'entre l'affectiō & l'action il y ait telle correspondance, qu'en tout & par tout vous soyez conforme à vous mesme. Duquel que vous manquiez de ces trois: il est impossible que vous ne tombiez en confusiō. Car que vous sert qu'en vous mesme. vous ayez examiné la valeur des choses, si vostre affection vous fait aller plus auāt que vous ne deuez? Et que vous sert, de vous en rendre maistre, si quand il faut mettre la main à l'œuure vous laissez perdre les occasions, & ne sçauiez quand, en quel endroit & de quelle façon il y faut proceder? Car l'estimation du merite des choses, l'observation des opportunitiez & la discretion de se commander: sont trois considerations differentes. Quand l'action accompagne l'affection, tout va
comme

comme il doit aller. L'affection, se conçoit ardente ou froide, selon le cas que nous faisons de la chose qui nous est proposée.

III. La Philosophie Naturelle se diuise en choses corporelles & incorporelles, qui puis après ont d'autres degrez. La premiere diuision des corporelles, c'est que les vnes engendrēt & les autres sont engendrées. Or les Elemens sont engendrez. Les vns tiennent que le Principe est simple: les autres le diuisēt en la Cause mouuante, & aux Elemēts. Ils ne nous reste plus à diuiser que la Philosophie Rationnelle. Toute oraison est continuē, ou couppee par interrogations & responses: l'une s'appelle Dialectique, & l'autre Rhetorique. L'occupatiō de cettę-cy sōt les paroles, leur sēs, & leur dispositiō. La Dialectique de rechef est diuisee en conceptiōs & en paroles qui les expriment. Les subdivisions qui se peuuent faire de l'un & de l'autre, sont in-

finies.

finies: C'est pourquoy ie ne passeray point plus outre.

*Je suiuray seulement les points plus
principaux*

Aussi bié si ie voulois rediviser les parties en autres parties, ils en feroit vn liure entier. Ce n'est pas, Lucilius, que ie vo⁹ vueille dégouter de cette lecture: mais quoy que vous lisiez, faites que l'amendement de v^{re} vie soit tou⁹jours le but où tout soit rapporté. Voyez de regler vos mœurs: excitez ce que vo⁹ avez de lâguide: restraingnez ce que vous sentez qui se fasche: domptez ce qui se rebelle, faites vne guerre irreconciliable aux cupiditez, & non aux vostres seulement: mais à celles des hommes en general; Et quand quelques-vns vous demanderont, si vous n'aurez iamais qu'une chafon? respondz-leur: tant que vous commettrez tant de vices ie suis obligé de vous aduertir. Vous voulez que les remedes cessent deuant la maladie: Mais vous avez beau faire,

faire, tant plus vous bouchez les oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'est bon signe, quand vn malade qui est stupide, commence de sentir son mal : en dépit que vous en ayez: ie vous cōfeilleray vōstre profit. Vous ouïrez à la fin quelque autre chose que des flateries, & puis que vous ne voulez pas receuoir vōstre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne cesserez vous iamais d'acquiescer? Les champs de tout vn peuple sont à vous seul; & vous n'en auez pas encore assez? Iusques où vous pensez vous estendre? Vous labourez des Prouinces entieres. Les riuieres les plus celebres, & qui suffisent pour estre les bornes de deux Nations, depuis leur source iusqu'à leur fin, ne passent que dans vosterres! Et cependant si les mers ne sōt bridées de vos possessions? Si vōstre fermier ne regne au delà de l'Adriatique, de l'Ionique & de l'Ægée?

gée ? Si les Isles qui furent les maisons de tant de grands Capitaines , ne vous sont chetiues cabanes , vous ne pensez pas estre bien accomodé. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira;Faites que ce qu'on appelloit vn Empire,soit vne de vos pieces de terre:ne laissez rien de ce que vous aurez moyen d'amasser. Quand vous aurez tout fait,vous en laisserez tousiours plus que vous n'en prendrez.Ie viens à cette heure ,à vous autres, qui ne donnez pas moins d'estéduë à vôtres luxe,que ceux-là font à leur auarice.Ditez-moy , ie vous prie:avez-vous resolu qu'il ne se trouue lac en toute la terre,où vous n'ayez vne maison dessus?Qu'il n'y ait riuere grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais? Par tout où il se trouuera quelque sorte d'eau chaude vostre luxe s'y voudra tout aussi tost imaginer vne retraite. En quelque lieu que la mer aura
quelque

quelque petite sinuosité comme si la terre estoit trop petite, ou que des fondemens n'eussent point de grace, s'ils n'estoient faits avec la main vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastiment? Je veux que vous ne puissiez aller en part, où vous ne voyez tousiours luire l'ardoise de quelque pavillon qui soit à vous? Les vns aux coupeaux des montagnes, qui décourent à perte de veüe sur la mer & sur la terre. Les autres en campagne raze aussi releuez que les montagnes mesmes. Quand le nombre de vos bastimens donnera de la peine à les compter: quand la hauteur en ira iusques au Ciel, si n'avez-vous au partir de là qu'un corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant de châbres, puisque vous ne pouuez coucher qu'en vne? Celles où vous n'estes point, ne sont pas vostres. Je viens finalement à vous, de qui la Gourmâdise insatiable ne laisse creux en la mer,

ny coin en la terre qui ne soit recherché les vns remplissent les eaux de lignes & de filets, les autres bordent les bois de pieges & de toiles: & ne laissent en paix aucune beste du monde, que celles de qui la satieté les a degoustez. Que vous seruent tant de viandes aprestées par tant de mains, tant de sortes de venaisons prises avec tât de peril? tât de poissôs recherchez de l'autre bout du monde: si vostre bouche lasse de friandises & vostre estomach affoibly de cruditez, ne vous en laissent bien à peine gouter quelque morceau. Pauures gés que vo' estes? Vous ne cónoissez pas que vous auez plus de faim que de ventre. Dittes cela aux autres, Lucilius, afin de l'oüyr vous-mesme en le disant. Escribez-le, afin de le lire apres l'auoir escrit. Ne faites rié que vous ne rapportiez à vostre instructiô, & au reglemét du desordre de vos passions. Estudiez, nō pour sçauoir plus de choses que les autres, mais pour en sçauoir de meilleures.



EPISTRE XC.

ARGUMENT.

- 1^{re} La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.
- 2 Du siecle d'or.
- 3 Le Vice & le mauuais gouuernement des Roys, ont rendu les Loix necessaires.
- 4 Les hommes n'ont point appris de la Philosophie, les voluptez, ny les delices des villes.
- 5 De la Frugalité du premier Siecle.
- 6 La Philosophie enseigne à connoistre Dieu, & que les choses fortuites arriuent par son commandement.
- 7 Que l'innocence honoroit le Siecle d'or, mais que la Sageſſe y manquoit.

Qui

I. **Q** Vi peut nier, Lucilius, que le viure ne soit vn present des Dieux, & le bien viure vn present de la Philosophie ? S'ensuiuroit - il donc qu'autant que le bien viure est chose plus precieuse que le viure, nous soyôs plus obligez à la Philosophie que nous ne sommes aux Dieux ? Il ne faut point douter que cela ne fut, si la Philosophie mesme n'estoit vne gratification, qui vient de leur main. Nous ne naissons pas Philosophes : mais nous naissons capables de Philosopher. Et certainement si ç'eust esté chose si commune; la Sagesse eut perdu le plus grand auantage qu'elle ait, qui est de n'estre point au nombre des choses fortuites. Tout ce qui la met en reputation, c'est, Que ceux qui l'ont, la tiennent d'eux-mesmes, & ne la mandient point de leurs voisins. Autrement, si c'estoit chose qui passast d'une main à l'autre, que trouueriez-vous en elle

elle qui fut digne d'admiration? Tout ce qui l'occupe, c'est le soin de trouver la verité des choses diuines & humaines. La Iustice, la Pieté, la Religion, & generalement toutes les Vertus accrochées l'une à l'autre ne l'abandonnent jamais. C'est d'elle que nous tenons la reueréce enuers les Dieux, & la dilection enuers les hommes: d'elle que nous sçauons que les Dieux sont maistres, & que les hommes estoient nez en égalité de condition, si l'Auarice croissant d'un siecle à l'autre, ne les en eut peu à peu distraits, & rendu pauvres ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous cessâmes de rien auoir quand nous voulûmes tout auoir en propriété.

II. Les premiers hommes & ceux de quelques races apres eux, non encore souillez des corruptions qui se sont introduites depuis, se conformoient entierement à la Nature, la prenoient pour guide, se

ran

rangeoient à les loix, & s'ils connoissoient quelqu'un qui fut plus homme de bien que les autres, ils se laissoient conduire à luy : car cette soumission du pire au meilleur est chose naturelle. Les bestes mesmes, s'il y en a quelqu'une, qui de grandeur de corps ou de force, ait de l'aduantage sur les autres, se laissent commander par elle. Vous ne verrez iamais un taureau lasche & de peu de cœur, marcher à la teste du troupeau. S'il y en a quelqu'un qui soit plus grand, & de plus grosses pieces que les autres, ce sera luy qui aura cette prerogative. Entre les Elephans le plus haut est le Capitaine. Entre les hommes c'est estre le plus haut qu'estre le meilleur. C'est pourquoy s'ils voyoient quelqu'un qui eust l'esprit bienfait, ils les faisoient presider sur eux, & de cette façon rendoient leur condition tres-heureuse, ne souffrans d'estre surpassez en puissance,

fance , que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouuoir tout ce qu'on veut : c'est, de ne penser pouuoir autre chose que ce qu'on doit. Possidonius, donc estime qu'en ce siecle qu'ils appelloient d'or , ils n'auoient point d'autres Rois que les Sages; sous l'autorité desquels les violences estoient retenuës en bride, & les foibles garentis de l'oppression de plus forts. Ils leur conseilloyent le bien , & déconseilloient le mal. Par leur Prudence, ils pouruoyent aux necessitez de ceux qui estoient sous leur charge, par leur valeur ils les preseruoient , si quelque inconuenient les menaçoit , & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit vn office que commander, & non pas vne qualité : leur force ne s'éprouuoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux-mesmes ils n'auoient point la volonté dis-

posée

posée à mal faire , on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien , & on leur obeyssoit de mesme. La plus grande menace qu'un Roy fist à ses sujets , quand ils ne se comportoient pas comme ils deuoient, c'estoit qu'il se demettroit de sa charge.

II. Mais enfin l'introduction des vices , & le changement des Royautez en Tyrannies, rendirent les Loix necessaires , & les Sages mesmes en furent les premiers auteurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces sept , de qui la prudence fut de son temps en si grande reputation. Si Lycurgus eust esté du mesme siecle, il auroit esté le huitième. Zeleucus , & Charondas, qui n'auoient iamais veu ny Barreaux, ny escolles , & ne sçauoient que ce que le saint & silencieux reduit de Pythagore leur auoir appris, polisserent de leurs belles ordonnances

donnances non seulement la Sicile alors fleurissante , mais toutes les villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie. Avec tout cela ie m'accorde bien avec Possidonius : mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mechaniques , que d'en attribuer l'inuention à la Philosophie.

III. Il dit que du commencement comme les hommes estoient egarez, qui d'un costé, qui de l'autre, sans autre couuert que du creux d'un rocher ou d'un arbre , ou pour le mieux, de quelque chetive cabane ; ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. Pour moy ie ne croy non plus que tous ces bastimens à tant d'estages, les uns sur les autres , & si spacieux, que les villes leur sont trop estroites , soient de son inuention : comme ces reservoirs où les poissons sont enclos par troupes , & chacun selon leurs especes,

especes , ont leur quartier à part, afin que la Friandise , quelque mauuais temps qu'il fasse sur la mer , ne soit iamais depourueuë, & sans danger puisse pescher quand il luy plaira. Penseriez-vous bien que la Philosophie eut inuenté les clefs, & les serrures? Ne seroit-ce pas, comme qu'il l'accuseroit d'auoir mis l'auarice au monde? Penseriez-vous que pour demeurer en vne apprehension perpetuelle sous des bastiments suspendus, elle eust dédaigné tant d'agreables retraites, que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit? Croyez-moy, ces premiers siecles où la vie estoit si heureuse, n'auoient point d'Architectes: & tous les artifices d'équarrer les poutres, & de conduire la sie dans vne ligne, sans varier ny d'un costé ny d'autre, sont venus au monde à mesme temps que le luxe.

*Car le bois au vieux temps de coir
estoit fendu.*

Ces

Ces sales à festin , qu'on fait au-
jourd'huy si grandes , que toute
vne ville y mangeroit , estoient
alors inconnuës. On ne voyoit
point vn nombre infiny de charet-
tes chargées de pins & de sapins,
pour faire des lambrissures dorées,
se suiure queüe à queüe dans les
ruës, & les faire trembler sous leur
pesantëur. Deux pieux fourchus
soustenoient les deux costez de
leurs loges. Les couuertures en
estoit de ramée , qu'ils entrelas-
soient l'une dans l'autre, & faisoient
descendre en talu si promptement,
qu'il ne pouuoit faire de pluye si
longue, ny si violente , qu'il n'eust
moyen de s'égouter.

IV. Là dedans ils se tenoient
assez forts , pour ne rien craindre.
La liberté les accompagnoit sous
le chaume. C'est dans les murail-
les de marbre, & sous les planchers
dorez qu'habite la seruitude. Je ne
suis pas aussi de son aduis , en ce
qu'il croit que les sages soient

inventeurs de tous ces outils, dont se seruent les Artisans. Car, à son compte, il faudroit dire que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser.

Alors on inuenta les filets & cordages

Pour prendre adroitement toutes bestes sauvages,

Et de ceindre les bois de chiens & de limiers.

Qui sont toutes inuétions de l'industrie & finesse des hommes, & non pas de leur Sagesse. Je luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la superficie de la terre, par l'embrasement de quelque forest, ont iugé que recherchant plus auant, il s'en trouueroit dauantage; & ont decouuert les mines de cette façon. Il s'abuse; ce sont choses qui n'ont point eu d'autres inventeurs que ceux-mesmes qui les mettent en

en œuvre. Je ne trouue pas non plus cette question si subtile comme il la fait; Qui a esté le premier en l'usage des tenailles, ou du marteau? L'un & l'autre comme generalement toutes choses qu'il faut chercher avec les reins courbez, & les yeux tournez vers la terre, sont de l'inuention de quelque homme qui auoit l'esprit vif & remüant, mais non pas qui fust ny grand ny releué. Le Sage s'est tousiours contenté de peu de chose, & encore au siecle où nous sommes, il n'est iamais plus à son aise, que quand il ne se trouue pas beaucoup chargé. Dittes-moy, ie vous prie, qui trouuez-vous auoir esté le plus sage, ou de Pedalus, qui fut inuëteur de la sie, ou de ce Diogene qui se mettoit en double pour coucher en vn tonneau; & qui pour auoir veu boire vn ieune garçon au fond de sa main, rompit aussi - tost vn gobelet qu'il auoit en sa besace, comme

courroucé contre soy-mesme d'auoir porté iusques alors vne chose dont il auoit eu le moyen de se passer? Et aujourd'huy mesme, qui pensez-vous estre le plus Sage, de celuy qui a trouué cette façon de conduire par des tuyaux qu'on ne void point, des senteurs, en vne hauteur immense: faire sourdre & tarir des fontaines en vn instant, & lambriser les sales d'vne contexture si artificielle, qu'autant de fois qu'on change de seruices, autant de fois elles changent de planchers; Ou celuy qui fait cette leçon aux autres, & la prend pour soy-mesme, Que nous ne sommes obligez en cette vie à chose qui soit ny dure ny difficile, Que nous ne demeurons pas sans maison pour n'auoir point de tailleurs de marbre, ny sans habits, pour estre priuez du commerce des regions d'où viennent les ioyes; que sur la terre, nous auons tout ce qui nous est necessaire, & que

fi

si nous nous contentons de ce qui est raisonnable , nous auons aussi peu affaire d'un Cuisinier que d'un Soldat ? Ceux - là certainement estoient , ou sages , ou pour le moins semblables aux Sages , qui avec si peu de frais & de sollicitude sçauoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos necessitez ne nous coustent que peu de chose. C'est aux delices que nous sommes empeschez. Suiuons la Nature , il ne nous faut point d'artisans : elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle nous a contrains à quelque chose, elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. Nous ne pouuons sans estre vestus , supporter le froid, mais quoy? n'auons nous pas des peaux de bestes sauuages & domestiques , assez chaudes pour nous en garentir ? ne voyons nous pas des peuples , qui se couurent d'escorces d'arbres , & d'autres qui se font des robes

de plumes d'oiseaux? Et encore aujourd'huy la pluspart des Tartares n'est-elle pas vestuë de fourrures de renards , & de martes , aussi delicates à l'attouchement , comme impenetrables à la froideur ? Oüy , mais ce n'est pas tout que de separer de l'Hyuer : Les chaleurs de l'Esté ne nous sont pas moins incommodes , si nous n'auions des ombrages bien espais pour les repousser. Il est vray : mais n'auons nous pas vne infinité de lieux secrets , que l'iniure , du temps , ou quelque autre accident semble auoir expressement cauez, pour estre le remede de cette incommodité ? Ne pouuons nous pas , comme nos peres , faire des clayes d'osier , enduites de terre , & nous mettre vn peu de chaume & de fueillages sur la teste , en sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puisse faire mal ? N'y a-t'il pas des peuples en la coste d'Afrique , qui se reti-

rent.

rent dans des fosses , & ne trouvent autre couuerture assez espaisse pour se garentir de l'excessive ardeur du Soleil, que la terre mesme toute rostie & desseichée? La Nature ne nous a pas voulu tant de mal , qu'ayant rendu la vie si aisée à tous les autres animaux , elle ait voulu que pour auoir la nostre, il nous faille estre sçauans en vne infinité de mestiers : elle ne nous a pas obligez d'en apprendre vn seul. Nous auons sans exercice tout ce qu'il nous faut pour viure. Nous trouuons tout prest, quand nous venons au monde ; & rien ne nous est difficile que pour le degoust que nous auons de la facilité. Les maisons , les habits , les remedes , les viandes , & toutes ces choses où nous apportons au iourd'huy tant de façon , se rencontroient au temps de nos Peres, sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse : & sans beau-

coup d'industrie , ce qu'ils desiroient , estoit incontinent accommodé. Aussi n'estimoient ils les choses qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettons le prix & l'admiration, par les difficultez que nous y faisons naistre. La Nature nous fournit elle-mesme tout ce qu'elle nous demande. Nous ne sommes trauallez que par nostre luxe : qui se reuolte contre le deuoir , s'irrite soy-mesme, & d'un siecle à l'autre, trouue tousiours quelque folie nouvelle, pour faire emporter aux debordemens de son siecle , le prix sur les vices des siecles passez. Nous auons commencé nôtre débauche par le desir des choses superflües nous sommes venus aux pernicieuses : Et finalement nous auons rendu le corps maistre de l'ame , & au lieu qu'on auoit accoustumé de le traiter comme esclau, nous le faisons aujourd'huy seruir comme Seigneur. C'est pour
lux

luy que nous oyons par les ruës & dans les boutiques tout ce bruit qui nous eueille deuant qu'il soit iour : C'est pour luy que trauail-
lent les Passementiers, les Orphe-
vres, & les Parfumeurs. C'est pour
luy que se tiennent les escholes de
bal & des Musiques effeminées.
La necessité n'est plus nostre me-
sure : nous sommes mesquins &
miserables , si nous ne voulons
plus rien , quand nous auons ce
qui nous suffit. Vous ne sçauriez
croire, Lucilius, combien les belles
paroles ont de puissance; & com-
me les plus Iudicieux se laissent per-
suader à leur douceur. Possido-
nius qui à mon aduis , est vn de
ceux à qui la Philosophie a le plus
d'obligation , quand premieremēt
il veut descrire comme le fil se re-
tord, cōme il se retire de la canet-
te, & comme la toile par le moyē
des contrepoids suspendus tient
l'estame droict : il dit que les Sa-
ges ont inuenté le mestier de tis-

ferant , & ne se souuient pas que l'inuention moderne que nous enuauons est bien plus subtile. Le vous prie s'il eust veu les gazes & les crespes d'aujourd'huy, qui ne defendent le corps, ny du froid , ny de la honte , qu'auroit-il dit ? Des Tisserans il passe aux Laboureurs, & avec la mesme eloquence decrit les trois façons qu'on dōne à la terre, afin que le grain la trouuant plus emiée , s'enracine plus facilement. Puis il dit comme on fait les semences, & comme on sarde les mauuaises herbes , de peur qu'elles ne suffoquent les bleds : & attribué aux Sages cette inuention, aussi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers, il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature , ils ont trouué le moyen de faire du pain , & qu'ayant pris garde comme les dérs par leur rencontre brisent

fent ce qu'on met en la bouche, & que ce qui s'en écarte, y est ramené par la langue, puis destrempé de salive, pour descendre plus aisément en l'estomach, où il se digere, & s'incorpore avec nous; cette consideration leur fist à la semblance des dents, mettre deux pierres ensemble, vne dessous, qui est immobile, & l'autre dessus, qui tourne & retourne continuellement, iusques à ce que le grain deuienne farine, laquelle ils meslent avec de l'eau : puis à force de la manier, en font de la paste, & luy donnent force de pain : qu'ils cuisirent au commencement dans les cendres chaudes, puis sur des tuilles ardentes : & petit à petit dans des fours, & autres engins qu'ils trouuerent moyé de chauffer à leur plaisir. Il ne s'en est gueres fallu qu'il n'ait fait les sages sauetiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne soit à la Raison que

que nous deuons tous ces artifices, mais non pas à cette Raison vertueuse, qui doit seruir de regle à nostre vie. Vn homme, & non point vn Sage, a fait toutes ces inuentions : vn homme a fait ces barques, qui nous portent sur les mers, & sur les riuieres : vn homme leur a donné des voiles, pour y receuoir le vent, & pour leur conduite, les a garnies d'un gouuernail au derriere, dont il prit le patron sur les poissons, qui de leur queuë tournent leur course du costé que bon leur semble. Je sçay bien que Possidonius en fait le Sage, aussi bien autheur comme du reste, & qu'il dit, Qu'apres auoir fait ces inuentions, ne les iugeant pas dignes de son occupation, il les remit à des personnes mechaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne sçaurois penser qu'autres les ayent inuentées, que ceux mesmes qui en fōt encore auourd'huy profession : Et qu'il ne soit
vray,

vray, n'auons-nous pas veu sortir beaucoup de choses nouvelles en l'âge où nous sommes? comme les vitres aux fenestres, les cuues branlantes, & les tuyaux enchassez dans les murailles, pour échauffer les falles autant par haut comme par bas. Le ne parle ny des marbres, qui luisent & dans nos Temples, & chez les particuliers, ny de ces arcades, sous qui nous faisons des porches assez spacieuses pour mettre le peuple de toute vne ville à couuert, ny de ses notes par lesquelles on a trouué moyen de recueillir vne harâgue au mesme téps qu'on l'a prononcée, & d'atteindre la vitesse de la langue par la diligence de la main. Tout cela sont inuentions des plus contemptibles esclaves que nous ayons. La Sageste vole bien d'une autre aile. Les mains ne sont point ses escholiers, c'est aux esprits qu'elle communique ce qu'elle sçait.

V. Vou

V. Voulez-vous sçauoir quelles sont les occupations, & quelles choses elle produit au iour? Elle ne s'amuse point à nous faire beaux danceurs, ny bons ioüeurs, ou de flustes, ou de trompettes. Ses leçons ne sont point de tirer bien des armes, de flanquer bien vne muraille, ny diuiser promptement vne armée en bataillons. Tout ce qu'elle entreprend, est profitable. Elle dispose les ames à la paix, & generally conuie tout le monde à s'entretenir en amitié. Ce n'est point elle qui forge les outils de nos Artisans. On luy fait tort de croire qu'elle s'employe à des choses de si peu de prix. La vie est son sujet & son exercice, & par ce moyen tous les mestiers qui seruent à la vie, luy sont assujettis. Au demeurant son but est de nous mettre en vne condition bien-heureuse. Elle nous y meine, & nous en monstre le chemin. Elle nous éclaircit de ce qui

est

est mal en effect, & qui ne l'est que par opinion. Elle oste la vanité des ames, & les remplit d'une grâdeur solide ; applatit leurs bouffissures, qui n'ont que du vent, & de la mine ; leur fait iuger quelle difference il y a d'estre veritablement de belle taille, ou d'auoir du liege sous les pieds : leur donne la cónoissance de la nature de toutes choses, & de la sienne. Leur apprend qui sônt les Dieux, quels ils sont, que sont les Enfers, les Lares & les Genies ; Quel est l'estat des ames immortelles, qui tiennent le second rang en la Deité, où elles sejourment, à quoy elles s'occupent : ce qu'elles peuuent, quelles sont leurs affectations. Avec ces entrées, elles nous fait l'ouuerture, non de quelque mystere commun, mais du monde, Temple general de tous les Dieux ; decouure ses vrayes simulacres & ses visages au naturel aux yeux de l'ame : parce que ceux du corps sont trop foibles pour les regarder. Cela fait, elle

s'en reuiët aux principes: confidere cette raison eternelle qui infuse à l'vniuers , donne vie & figure à toutes choses , & recherche la nature de l'ame , d'où elle est venuë, où est son siege : pour combien de temps & en combien de membres elle est esparse. Puis des choses qui ont substance , passant à celles qui n'en ont point, elle vient par argumens à la recherche de la verité, & aux resolutions des doutes, de viure ou de mourir : parce qu'en l'un & en l'autre, y ayant du faux meslé parmy le vray , on est bien souuent en peine comme on s'y doit comporter. le conclus donc que les mestiers ne sont point inuentions de la Philosophie ; & qu'elle ne s'en est point retirée , comme dit Possidonius ; mais que iamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eust estimé digne de son inuention , ce qu'elle estimoit indigne de son vsage.

Elle

Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuenta la rouë de potier , où se fait la vaisselle de terre : Et parce que dans Homere , qui estoit l'ong-temps deuant Anacharsis , il est parlé d'une rouë de potier, il ayne mieux dementir le vërs , que son conte. Quant à moy , ie ne tiens point que cela soit , & s'il est , i'a- nouë bien qu'un Sage en a fait l'inuention , mais ie dy qu'il ne la pas inuentée comme Sage , parce que les Sages peuuent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes , & non en qualité de Sages. Prenez le cas qu'un sage soit grand Coureur : il passera les autres entant qu'il a bonnes iambes , mais non entant qu'il est Sage. Je voudrois bien faire voir à Possidonius un verrier, qui de son haleine seule donne à un verre des formes qu'il feroit mal-aisé de luy donner avec la main ; Et cependant cette inuention s'est trouuée depuis qu'il

qu'il ne se trouue plus de Sages.
Il dit aussi que Democritus inuenta la maniere de bastir en arche, & de lier deux pierres vn peu courbées par vne qui porte sur l'vne & sur l'autre. Pour moy ie ne crois point que cela soit, parce que deuant que Democritus fust, il estoit des puits & des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublie à dire que Democritus inuenta la polissure de l'hyuoire & de conuertir des caillous de riuieres en esmeraudes, qui est vne certaine façon de les cuire, par laquelle encore au iourd'huy nous donnés a nos briques telle couleur que nous voulons. Je ne dy pas qu'un Sage ne puisse auoir fait toutes ces inuentions: mais il ne les a pas faites, en tant qu'il estoit Sage: Car il fait beaucoup de choses qu'un malhabile homme feroit aussi bien, & possible mieux que luy, parce qu'il y seroit plus expérimenté. Voulez-vous

vous sçauoir dequoy les Sages
font les autheurs , & ce qu'ils ont
mis en lumiere? Premièrement ne
s'estant pas contentés de regarder,
comme les autres animaux , avec
les yeux, qui ne voyét goutte aux
choses diuines , il nous en ont fait
auoir la connoissance. Seconde-
ment , ils ont donné des loix à la
vie , qu'ils ont estenduës à toutes
choses, & enseigné non seulement
qu'il est des Dieux, mais qu'il leur
faut obeyr, & reccuoir tout ce qui
arriue, comme autât de choses qui
se font par leur commandement.
Ils nous ont deffendu de nous
ranger aux fausses opinions: nous
ont taxé toutes choses selon leur
vraye valeur : condamné les vo-
luptez que le repentir accompa-
gne : donné reputation à celles
de qui l'vsage ne desplaist iamais,
& verifié par raisons inexpu-
gnables qu'il n'y a point de feli-
cité plus grande que de n'en desi-
rer point: ny de puissance plus glo-
rieuse

rieuse que celle que nous auons sur nous-mesmes. Je ne parle pas de cette Philosophie qui s'imagine les Dieux hors du monde, comme les bourgeois hors de leur ville, & qui fait la vertu seruant de la volupté : mais de celle qui ne confesse point d'autre Bien que ce qui est honneste : qui se moque des presens des hommes & de la Fortune mesme , & qui precieuse en toutes choses, l'est principalement en ce qu'il n'y a rien qui soit assez precieux pour la gagner. Je ne scaurois penser , ny que cette Philosophie fust en cet âge grossier , que les mestiers estoient encore inconnus, & qu'on n'approuuoit l'vtilité des choses, que par leur vsage , ny qu'en ce siecle bien - heureux où l'Auarice & le luxe n'auoient point encore introduit les brigandages, ny donné à chaque chose vn maistre particulier , les hommes fussent Sages, bien qu'ils vescuissent comme
doi

doiuent viure ceux qui le sont. Il n'est pas possible de souhaitter au genre humain vne conditió meilleure que celle qu'il auoit alors; Et quand Dieu nous permettroit de former le monde à nostre fantaisie, & donner à ceux qui l'habiteroient, des mœurs les plus saintes & les plus religieuses que nous sçaurions imaginer, il faudroit necessairement mener celle de cét âge, où

*Le ioug au ieune bœuf n'auoit
pressé les cornes,*

Il n'estoit point de contre, il n'estoit point de bornes,

*Et la terre pucelle, en commun
espandoit*

*Au peuple nonchalant plus qu'il
ne demandoit.*

V I. Comme seroit-il possible de viure plus heureusement? Toutes choses leur estoient communes. La Nature comme mere, tenoit tout en sa protection: & le moyen de ne rien garder en crainte,

te , estoit de ne rien posseder en propriété. Pourquoy n'auoüerons nous , que c'estoit vn siecle tres-riche, & vrayement vn siecle d'or, puis qu'il ne s'y pouuoit trouuer vn qui fust pauvre? l'Auarice n'a pû souffrir ce bel establissement, & se pensant approprier quelque chose , a donné sujet aux autres de prendre leur part , & luy faire la sienne ; de maniere que de tout, reduire à peu de chose, & se trouuant les mains vuides , pour les auoir voulu remplir , elle a donné commencement à la Pauvreté, qui n'estoit point commune auparauant. Nous faisons à cette heure tout ce que nous pouuons pour reparer nostre perte : nous adioustons vn champ à l'autre : chassons nos voisins , les vns par argent, les autres par fraude & par oppression, en sorte que d'un bout à l'autre de nos possessions , il y a du chemin pour beaucoup de iournées , & que c'est plustost

vne

une Prouince qu'un heritage :
Mais quoy que nous fassions , il
nous est impossible de reprendre ce
qui nous est échappé , nous au-
rons beaucoup au lieu que nous
auions tout. La terre mesme estoit
plus fertile sans estre labourée: cō-
me si elle eust voulu gratifier les
hommes de ce qu'ils ne la tour-
mentoient point. Si la nature auoit
produit quelque commodité , ce-
luy qui la trouuoit, n'estoit point
content, qu'il n'en eust communi-
qué aux autres. On n'en voyoit ia-
mais vn qui eust trop, & l'autre
peu, tout se partageoit amiablemēt.
Le plus fort n'auoit point encore
pris au colet le plus foible, ny l'a-
uaricieux mis en thresor, ce qui ne
luy seruoit qu'à laisser le necessi-
teux incommodé. Du bien du pro-
chain on en faisoit ses interests
propres : les armes n'auoient où
s'employer : le sang humain ne
se respendoit point : ils ne sça-
uoient haïr que les bestes sauua-
ges.

ges. Quand ils auoient peu rencontrer quelque lieu bien couuert du Soleil, ou quelque fueillage bien espais, où le mauuais temps ne leur peust faire mal, c'estoit-là qu'ils passoient la nuit à leur aise sans soupirer: leur matelas estoit la terre mesme. Et cependant ils y dormoient si mollement, qu'ils auoient de la peine à se reueiller, au lieu que dans nos lits de soye, nous sommes comme dans des espines. Ils n'auoient point de lambris ciselez sur les faistes de leur lit: ils voyoient marcher les Astres, monter & descendre le Ciel: & cette diuersité de remuemens se faisoit sans point de bruit. La veüe d'une si belle maison leur estoit libre la nuit comme le iour. Tantost ils regardoient vne Estaille qui s'en alloit sortir de l'Horison, & tantost vne autre qui ne faisoit qu'y arriuer. Combien pensez - vous qu'ils fussent plus aises en la contemplation de cer-

te

te infinité de merueilles, que nous ne sommes aujourd'huy dans nos Palais, où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons, ou d'un ais, de qui la structure se lasche, ou de quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché. Leurs maisons n'estoient pas spacieuses, comme des villes, mais en recompense, ils y auoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux qui nous emprisonnent dans des courtes artificielles, s'egayoient librement dans le canal que l'assiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir: & au milieu de toutes ces commoditez estoit plantée leur petite cabane, que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logez comme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne

craignoient ny leur maison ny pour leur maison , comme nous qui n'auõs point de sujet qui nous donne plus d'alarme que la magnificence de nos Bastimens. Toutes-fois quelque excellence qu'il y eût en leur vie , & quelque probité qui parût en leurs actions, ils n'estoient pas sages pourrant.

VII. Ce n'est pas vn nom qu'il y ait si peu de peine à meriter. Je ne veux pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées , comme estans alors vn ouurage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux; Et croy bien aussi , que le monde deuant qu'il fust lassé de tant d'accouchemens, pouuoit produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoiét la disposition plus forte & plus gaillarde , ils ne pouuoient pas auoir les esprits consommez comme ils sont aujourd'huy. La Vertu n'est point vn present de Nature. Il y a de la science à deuenir
hom

homme de bien. Il est vray qu'ils n'auoient ny or ny argent ; qu'ils ne cherchoient point la terre iusqu'à ces abysses , pour y trouuer des pierreries: Et que tât s'en faut, que sans peur & sans cholere, mais pour le seul plaisir ils fissent mourir vn homme , que mesme il pardonnoit aux animaux. Ils ne portoient point d'habits en broderie: ils ne filoient point l'or , & ne le tiroient pas seulement de la maniere. Mais de tout cela que peut. on conclurre à leur louange , sinon qu'ils estoient innocents, pour ne sçauoir pas faire mal? Or il y a bié de la difference de ne vouloir pas pecher, ou de ne sçauoir comme le peché se fait. Ils ne se pouuoient dire ny iustes, ny prudents, ny temperants , ny magnanimes , encore que leur vie grossiere eût bié quelque chose qui ressembloit à ces qualitez. La vertu ne se loge que dans vn esprit bié appris, & façonné par vne exercice continuel. Nous nais-

sons pour elle, mais sans elle; & la meilleure nature du monde est bien susceptible de Vertu, mais non pas vertueuse, que premierement elle n'en ait receu l'Instruction.



EPISTRE XCI.

ARGUMENT.

1. *Il parle de la tristesse de son amy Liberalis, causée par le brulement de la ville de Lyon.*
2. *Les Ouvrages des hommes ont leur destin, & sont suiets à mourir.*

Liberalis vostre bon amy, & le mien, est fort affligé des nouvelles qu'il a eues du brulement de la ville de Lyon. C'est vn accident assez estrange pour émouvoir toute personne. Je vous laisse à penser ce que ce peut estre d'un homme

homme affectionné comme il est, à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par vne meditation continuelle, préparé à souffrir tout ce qu'il pensoit auoir occasion de craindre: mais il ne s'estoit point mortifié contre cét inconuenient: comme defait il n'y auoit point d'apparence qu'une chose qui n'auoit point d'exemple, nous fist auoir de l'apprehension. Car assez souvent on a veu des villes gastées par le feu, mais iamais sans qu'il en soit demeuré quelques marques: Et quand vn ennemy victorieux propose d'en brusler quelqu'une, à grande peine le peut il faire si exactement, qu'il ne demeure du trauail pour le fer. Les tremblemens mesme de la terre, quelques violentes secousses qu'ils donnent, ne font gueres de ruines où ils ne laissent quelque muraille de bastiment en son entier. Et bref, vn premier embrasement laisse tousiours quelque chose pour le se-

cond. Mais c'est grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes se sont euanoüis en vne nuit, & que cette pauvre ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre ce qui luy est arriué parmy les delices de la paix. Qui croira que les armes estans mises bas par toute la terre, & ne se parlant de trouble ny remuëment en lieu du monde, Lyon qu'on auoit coutume de monstrer en la France, y soit au-iourd'huy cherché? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait precedé le souffrir. Il ne tombe point de choses grandes que ce ne soit avec quelque loisir. Mais en celle-cy le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'espace que du soir iusqu'au matin. Que voulez-vous que ie vous die dauantage? Elle a moins esté à se perdre que ie ne suis à vous conter qu'elle est perduë. Toutes ces considerations iettent

Liberalis hors de la selle, bien que d'ailleurs il ayt la tenuë assez bonne. Mais certainement ie ne m'en ébahy point. Il est mal aisé qu'on ne s'émeue de ce qu'on n'a point attendu. La nouueauté donne de la pesanteur aux infortunes; & des inconueniens : ceux qui nous apportent de l'admiration, nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous deuons tout preuoir, & faire imaginer à nostre esprit, non ce qui arriue d'ordinaire; mais generalement tout ce qui sçauroit iamais arriuer. Car à quelles prosperitez est-ce que la Fortune ne s'attaque? N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande, avec plus de resolution de les effacer? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles? Quelles seurerez, inexpugnables? Nous l'attendons par vne auenuë: elle vient par l'autre. Nous luy fermons la porte, elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruine,

elle se sert de nos propres mains ,
& tantost assez forte d'elle mesme,
elle nous precipite en des perils
qui n'ont point d'Autheur. Toutes
saisons luy sont bonnes : & de
nostre Volupté mesme elle fait
bien souuent naistre nostre douleur.
Pensons nous estre en paix ?
Voicy la guerre qui nous vient sur
les bras : Et bien souuent ce que
nous auons recherché pour nostre
deffense , est la principale cause de
nostre frayeur. L'amy se fait ennemy ;
le compagnon, aduersaire :
Aux plus beaux iours de Iuin &
de Iuillet , il s'éleue des tempestes
à qui Decembre & Ianuier n'en
ont point de pareilles. Nous re-
ceuons des coups sans que per-
sonne nous frappe ; & à faute de
toute autre chose qui nous ruine, som-
mes tousiours en peur par l'ex-
cès de nostre felicité. Il n'est point
de si sobres qui ne deuiennent ma-
lades : point de gras qui ne tom-
bent en chartre : point d'inno-
cent,

cent qu'on ne fasse criminel , & point de si solitaires , qui s'il se fait vne sedition , ne s'y puissent trouver embarrassez. Quand le mal-heur veut venir à nous , il trouue tousiours quelque nouuelle procedure. Qu'on ait fait quelque ouurage d'une infinité d'années , accompagné mesmes de la faueur du Ciel : il ne faut qu'une journée seule pour le perdre & le dissiper. C'est faire marcher les inconueniēts trop lentement, de dire, qu'il ne faut qu'un iour pour la destruction du plus fleurissant Empire qui soit au monde : il suffit d'une heure & d'un moment. Ce seroit quelque consolation à nostre imbecillité, si les reparatiōs se faisoient aussi-tost que les demolissements. Mais celles là vont le pas , & ceux-cy la poste. Il n'y a rien de public ny de particulier qui soit durable. Les villes ont vne fin limitée , aussi bien que les hommes. au milieu de la seureté naissent les

occasions d'auoir peur ; & sans menace nous nous trouuons pris par où nous pensions estre les plus asséurez. Les Royaumes , à qui ny les guerres estrangeres, ny les seditions domestiques n'auroient rien sçeu faire, se renuerserót d'eux mêmes, quand persónne ne les touchera. Combien de grandes villes me nommerez vous , à qui leur prosperité n'ait fait courir fortune ? Quand nous penserons donc à nous fortifier contre les choses casuelles, il n'en est point de si nouvelle ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille représenter ; Exil, Supplice, Guerre, Maladie, Naufrage. Il se faut tout représenter. Le mal-heur nous peut prouer de nostre patrie , ou nostre patrie de nous. Il nous peut releguer en quelque desert , & aux lieux mesmes , où la foule est plus espaisse, nous faire trouuer la solitude. Mettons-nous deuant les yeux la condition des hommes , & figurons

nous,

nous, non des miseres communes, mais des plus inusitées, qui puissent naistre, afin que quoy qui arriue, nous ne soyons iamais pris au dépourueu. Considerons toute la Fortune en gros. Combien de villes en Asie & en Achaïe, combien en Syrie & en Macedoine, ont esté, les vnes abatuës, & les autres deuorées par les tremblements de terre? Combien de fois ont esté affligées les Isles de Paphos & de Chipre par cest inconuenient? Ce sont nouuelles qui nous sont bien souuent contées; & nous qui les entendons, quelle partie pensons nous estre de l'Vniuers? Assurons-nous donc contre les choses fortuites, & quoy qu'il arriue, estimons-en tousiours le bruit plus grand que la Verité. Vne ville riche, & qui estoit l'ornement de toute la Prouince, a esté brulée, encore n'estoit-elle pas si grande, qu'elle ne fust assise sur vne seule

le

le montagne, & qui n'estoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soient aujourd'huy, seront quelque iour si razées, qu'on aura de la peine d'en reconnoistre les traces. Ne voyons pas que des plus celebres qui fussent en la Grece les fondemens sont tellement confumez, & les marques si nettement effacées, qu'elles nous seroient inconnuës, si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom ? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps montre sa force. Les montagnes fondent : & des Regions entieres ne se trouuent plus. Il y a des terres conuertes sous les flots, qui autresfois en ont esté bien éloignées. Le feu a deuoré des cousteaux, de qui le bois l'auoit fait luyre. Nos Peres ont veu des coupeaux de rocher de qui la hauteur estoit la raddresse des mariniers, & la vedette

dette de toute vne contrée, qui sont aujourd'huy parmy le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes nous donc pas iniustes, si nous voulons que nos villes soient exemptes de ce que les ouurages mesmes de la Nature n'évitent point? Elles ne sont élevées que pour tomber, & soit que la terre venant à s'éclater par la sortie de quelques vents enclos en ses concavitez, les engloutisse: soit que le débordement d'une riviere les emporte: soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage: soit que le temps, à qui rien n'est invincible, les mine par le menu, soit que le mauvais air les fasse quitter aux peuples par faute d'estre habitées, & que le relan & la chanssilleure s'y mette, il n'y en a pas vne qui n'ait commencé pour finir. Je n'aurois jamais fait, si ie voulois compter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée.

Vne

Vne chose ſçay-ie bien , que les mortels ne ſçauroient rien faire d'immortel ; & que nous ne touchons , ny voyons rien qui ne periſſe quelque iour. Ce ſont les raiſons que j'allegue à Liberalis pour le conſoler de la perte de ſa patrie, de laquelle ſans mentir , ie le trouue eſtrangement paſſionné. Mais qui ſçait ſi peut-eſtre elle n'a point eſté conſommée , pour renaître plus belle & plus florifſante que iamais ? la Fortune a des procedures bizarres. Elle commence quelquesfois noſtre aggrandiſſement par vne iniure. Nous auons veu tomber aſſez de choſes, qui ſe ſont releuées, plus hautes & plus grandes qu' auparauant : Timagenes ennemy de la proſperité de Rome , diſoit , qu'il ſe faſchoit de la voir bruler, parce qu'il ſçauoit bien qu'elle ſe renouuelle- roit plus belle qu'elle ne ſe brû- loit. On en peut eſperer autant de Lyon. Ceux de qui les maiſons ont
eſté

esté perduës, en pourront faire d'autres plus spacieuses & plus assésurées contre les inconueniens. Dieu vueille que ce soit sous meilleurs auspices, & pour durer plus longtemps. Car il n'y a que cent ans que cette Colonie auoit esté menée qui n'est que l'âge d'un homme, & non encore trop decrepit. Mais la commodité du lieu luy-auoit donné cette reputation en si peu de temps. Prenons donc à cognoistre nostre condition, & formons nostre ame à la supporter. Resoluõs nous, qu'il n'est point de hardisse dont la Fortune ne soit capable. Elle a mesme autorité sur les Empires que sur les Empereurs; & peut sur les villes ce qu'elle peut sur les habitans. Il ne s'en faut point mettre en cholere : ce sont les loix du monde où nous sommes. Vous trouuez-vous bien ? Suiuez les : Vous y faschez vous ? vous auez une infinité de portes ouuertes :
Sortez

Sortez par celles qu'il vous plaira: si c'estoit quelque mauuaise volonté qu'on nous portast particulièrement , & qu'il n'y eust que vous traité de cette façon ; vous auriez de quoy vous plaindre. Mais puis que c'est vne necessité qui sans election oblige tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre ; & que les Grands n'y sont pas moins sujets que les petits , reconciliez vous avec le Destin , & ne vous offencez point qu'il vous fasse comme aux autres , puis qu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'est point à la richesse, ou pauvreté des monuments qu'il nous faut mesurer. La cendre des vns est comme celle des autres. Nous sommes inégaux , quand nous venons au monde , mais nous sommes égaux quand nous en partons. Ce que ie dy des hommes , ie le dy des villes. Rome a esté aussi bien prise comme Ardée. Le Legislateur Vniuersel n'a fait la distinction de la grandeur

deur des races & de la celebrité des noms, que pour ceste vie. Quād nous sommes arriuez où vont les choses mortelles , adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'une Loy pour tout ce qui est sous la terre. A souffrir, toutes qualitez sont pareilles: le fort & le foible sont aussi mal asseurez du lendemain l'un comme l'autre. Il prit un iour fantaisie au pauvre Alexandre de Macedoine d'estudier en Geometrie ; comme s'il eust voulu sçauoir combien c'estoit peu de chose que toute la terre , de laquelle il n'auoit occupé que la moindre portion. Je l'appelle pauvre , parce qu'il affectoit une science qui luy eust fait connoistre le peu d'apparence qu'il y auoit au surnom qu'il s'estoit laissé donner : Car qu'elle grandeur y peut il auoir en si peu d'espace ? Ce qu'on luy vouloit monstrier , estoit assez subtil , & digne d'une attention plus diligente que celle de cet Estourdy, qui du-

rant

rant ses leçons enuoyoit son esprit à la picorée au delà de l'Océan. Il dit à son maistre, qu'il luy enseignast des choses qui fussent aisées; à quoy sa réponse fust. Qu'il ne les pouuoit pas rendre moins difficiles pour luy que pour vne autre. Pensez que la Nature vous paye de la même raison. Ce de quoy vous murmurez, en toutes personnes est vne mesme chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous soit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'est par la patience, qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous sentiez de la douleur : que vous ayez faim & soif; & que vous vieillissiez. Que si vous estes long-téps au monde, ce ne peut estre, que vous ne soyez malade : que vous ne voyez perir beaucoup de choses qui vous seront cheres, & que vous-mêmes ne perissiez à la fin. Ne croyez pas neantmoins ceux qui vous viennent souffler aux oreilles:

oreilles : Il n'y a rien de mauuais en tout cela , ny rien d'estrange, tant s'en faut qu'il y ait quelque chose d'insupportable. Toute vostre apprehension ne vient que d'un contentement que vous donnez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir , comme vous craignez qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en quoy pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de iugement, qu'en se trauaillant pour des paroles ? Je trouue que Demetrius le Stoïque auoit bonne grace, quand il disoit; Qu'il s'offençoit aussi peu des propos qui sortoient de la bouche des ignorants , que des vents qui leur échappoiēt du derriere. Que m'importe , disoit-il , qu'ils esclattent par haut ou par bas ! Quelle raison ay - ie de me tourmenter , si ie suis diffamé par des infames ? Comme l'opinion du commun n'est point chose qu'on doie craindre , aussi n'est - ce que vous ne craignez
que

que pour vous ranger à l'opinion du commun. Pourquoy, si les bruits ne nous preiudicient en la conscience, en serons - nous incommoder en la mort? La mort a des enuieux, comme beaucoup d'autres choses, pas vn de tous ceux quil'accusent, n'a passé par ses mains. Il y a de la temerité, de condamner vne chose, & ne sçauoir que c'est. Mais au moins ne pouuons - nous ignorer, qu'une infinité d'hommes travaillent de tourmens, de necessitez, de plaintes, de supplices & de langueurs, n'en soient échappez par son moyen. Tant qu'elle est en nostre puissance, nous pouuons dire que nous ne sommes en la puissance de personne.



EPISTRE XCII.

ARGUMENT.

- I. *Il dispute contre ceux qui estiment*

ment que la vertu ne peut rendre l'homme heureux sans les biens de la fortune.

2. *Que les biens de la fortune ne sont ny des biens ny des maux, mais des choses indifferentes.*
3. *Des auantages & de l'excellence de l'ame.*

I. **I**E m'imagine que nous sommes tous deux d'une mesme opinion, Sans doute vous croyez comme moy, qu'on n'aquierit que pour le corps les choses externes; qu'on ne respecte le corps qu'en consideration de l'ame; qu'il y a dans l'ame des facultez qui luy seruent de seruantes; que c'est par elles que nous - nous remüons, & que nous prenons nourriture, & qu'elles nous ont esté données à cause de l'ame, qui est la maistresse & la principale partie de l'homme. Il y a dās cette principale partie quelque chose de raisonnable, & quelque chose d'irraisonnable.

Cette

Cette dernière dépend de l'autre qui est seule indépendante, & qui fait dépendre de soy toutes choses. La raison divine a vne empire souverain sur toutes les choses du monde, & n'est sujette à pas vne seule: Et celle dont nous iouyssons, luy est entièrement semblable, parce qu'elle en tire son origine, & qu'elle en est vn rayon. Si nous demeurons d'accord de cela, nous devons aussi demeurer d'accord que la vie heureuse consiste en vne raison parfaite & accomplie; que pour viure heureusement il faut estre parfaitement raisonnable. Et certes il n'y a que la raison qui ne perde iamais courage; elle demeure toujours ferme contre les attaques de la fortune; & si nous la pouuons garder, elle nous gardera nous-mesmes en toutes sortes d'occasions. Or il n'y a point de bien véritable, que celuy qui ne se peut iamais dissiper; Et c'est homme-
là

là est veritablement heureux que rich ne sçauroit abbaïsser , qui est au dessus de toutes choses , & qui n'a besoin que de soy pour son appuy. Car celuy qui est soustenu par des appuys estrangers , est tousiours dans le peril , & peut tomber à tout moment ; Et si nostre assurance se rencontre hors de nous - mesmes , alors ce qui n'est pas de nous commencera à auoir beaucoup de puissance sur nous. Mais qui voudroit s'appuyer sur l'inconstance de la fortune ? & où est le sage qui se voudroit glorifier , & entrer en admiration de soy-même, pour des biens qui ne luy appartiennent pas ? Qu'est-ce que la vie heureuse ! C'est vne seureté inébranlable, & vne tranquillité perpetuelle ; on ne la peut receuoir que de la grandeur del'ame, & de cette belle constance qui demeure touïjours ferme en ce qu'on a vne fois iugerai

raisonnable. Mais par quelle voye
 y pouuons nous arriuer ? Nous y
 arriuerons infailliblement si nous
 auons vne parfaite connoissance
 de la verité , & si en toutes l
 choses que nous voudrons fair
 nous apportons de l'ordre , de
 moderation, de la bien-seance, vne
 volonté innocète & desintereffée
 qui ne s'arreste qu'à la raison , qui
 ne s'en éloigne iamais , qui ne se
 porte qu'aux choses aimables est
 digne tout ensemble d'admira-
 tion. Enfin pour vous en donner
 vn modelle en peu de paroles, l'a-
 me du sage doit estre telle qu'elle
 puisse estre digne d'vn Dieu. Que
 peut donc desirer celuy qui a tou-
 tes les vertus ensemble ? Certes si
 les vices peuuent contribuër à la
 condition la plus parfaite , il faut
 que la vie heureuse consiste en des
 choses avec lesquelles elle ne scau-
 roit subsister. Mais que peut-on
 s'imaginer de plus brutal & de
 plus infame que d'attacher le bien
 de

de l'ame
 raisonnable
 us - vns estir
 au bien se
 auer. C
 et l'vn des
 leurs de c
 quele
 aux b
 ie vo
 et vous fe
 et content
 Soleil
 et chande
 apoy ser
 et de fig
 des pas
 ne seule
 ant, que v
 et sorte d
 veillent H
 Veritab
 quelque
 III. P.

de l'ame raisonnable à des choses irraisonnables? Toutesfois quelques - vns estiment que le souverain bien se peut augmenter, comme n'estant pas parfait & accompli, si la fortune s'y oppose, & qu'elle ne travaille elle - mesme à l'acheuer. C'est pourquoy Antipater l'un des plus considerables Autheurs de cette secte, dit qu'il attribüe quelque chose, mais fort peu, aux biens de la fortune. Voyez ie vous prie quel iugement vous feriez d'un homme qui ne se contenteroit pas de la lumiere du Soleil, s'il n'auoit encore vne chandelle pour l'éclairer? Dequoy seruiroit vne étincelle avec de si grandes clairtez? Si vous n'estes pas satisfait de la vertu toute seule, il faut necessairement, que vous y adioustiez ou certe sorte de repos que les Grecs appellent Hesychie, ou la volupté. Veritablement vous pouuez en quelque façon y admettre l'un

des deux ; car l'esprit est degagé d'inquietude & de tristesse, quand il a la liberté de considerer tout l'Vniuers , & que rien ne le destourne de la contemplation de la nature. Pour ce qui concerne l'autre , ie veux dire la volupré , c'est seulement le bié d'une beste. Voudrions nous donc faire vn mariage du raisonnable avec l'irraisonnable; de l'infamie avec l'honneur? Quoy les delices & le charoüillement du corps doiuent-ils faire
* estimer la vie? Pourquoi ne diriez - vous pas aussi que celuy-là est heureux qui n'a pas le goust depraué, & qui sçait bien gouter les saulces? Oseriez-vous mettre, ie ne dis pas entre les hommes vertueux , mais seulement entre les hommes du commun , ce miserable qui met son Souuerain bien dans la Peinture , dans la Musique & dans la bonne chere? Qu'on l'oste du nombre de ces nobles animaux qui tiennent le premier
rang.

rang apres les Dieux , & qu'on mette entre les brutes , cette beste qui ne veut rien faire que paistre. La partie irraisonnable de l'ame a deux autres parties ; l'une hardie , ambitieuse , violente & qui ne consiste qu'en passions ; L'autre basse , effeminée , lasche & entierement esclave des voluptez. Ces grands Philosophes n'ont point considéré la premiere qui est certes violente ; mais qui est en recompense la meilleure , la plus forte , & la plus digne de l'homme ; Et ont estimé que cette partie qui est lasche , qui est enervée , & qui est sans force , estoit necessaire à l'heureuse vie. Ils ont voulu que la raison obeïst à cette infame , & que le bien du plus noble des animaux fust le moindre & le plus honteux de tous. Ils ont voulu outre cela que ce fust un monstre composé de diuers membres d'animaux , & comme Virgile represente Scylle.

*Son visage est charment, & iusqu'à
la ceinture*

*C'est d'une belle fille une aymable
figure;*

*Le reste de son corps est d'un Mon.
stre marin,*

*A le ventre d'un Loup & finit
en Dauphin.*

Toutesfois cette Scylle est composée d'animaux sauvages, horribles, prompts & legers; mais de quels monstres nos Philosophes ont-ils composé leur sagesse? La premiere & la plus belle partie de l'homme est la vertu, cependant il la reuestent d'une chair inutile, perissable, & qui n'est capable comme dit Possidonius, que de recevoir des viandes. Ils acheuent par la volupté cette diuine vertu, & attachent à ses parties Superieures, qui sont venerables & celestes, un animal lasche & qui n'a ny force, ny courage. Veritablement cette espee de repos ne profite point à l'ame, mais aux moins il a la
force

force de la tirer des embarras , & de luy oster les empeschemens. Au contraire la volupté amollit les ames , & ruïne toutes les forces. Où pourra-on trouver vn assemblage de corps qui ayent moins de rapport ensemble? On attache à la plus courageuse de toutes les choses, la plus lasche de toutes; à la plus serieuse la plus ridicule , & à la plus Saincte , l'iniustice & l'intemperance mesme?

2. Quoy me dira quelqu'un si la santé , si le repos, si la priuation de la douleur, ne seruēt point d'obstacle à la vertu , ne les souhaiterez-vous pas? Je les souhaitteray non comme des biens; mais parce que ce sont des choses qui sont selon la nature , & que ie m'en sers avec raison? Quel bien y aura-t-il donc en cela? Celuy d'auoir fait vn choix raisonnable. Ainsi quand ie prends vn habit cōuenable à ma condition; quand ie me promene avec bien-scance , & que ie ne

mange pas plus que ie dois , ny le repas , ny la promenade , ny l'habit , ne sont pas des biens ; mais l'intention , que i'ay de ne rien faire en toutes ces choses , qui ne soit selon la raison. I'adiousteray à cela que l'homme doit souhaitter le iugement de choisir des habits propres & honnestes , car l'homme est de sa nature vn animal propre & poly. Ce n'est pas que l'habit propre & honneste soit vn bien de soy , mais le choix d'vn habit ; car le bien n'est pas en la chose , mais au choix que l'on en fait. Et c'est nostre façon d'agir qui doit estre estimée , honneste , & non pas les choses sur lesquelles nous agissons. Ce que ie vous ay dit de l'habit , imaginez - vous que ie vous l'ay dit aussi du corps : car la nature en a reuestu l'esprit comme d'vn habillement ; Et en effect le corps est la couuerture de l'esprit. Qui a donc iamais estimé vn
habit

habit à cause du coffre où il est enfermé? Le fourreau ne rend l'épée ny bonne ny mauuaise. Je vous diray la mesme chose touchant le corps. Si on me donnoit le choix ie prédrois la santé & les forces, mais le bien qui se trouueroit en cela, consisteroit en la raison & au iugement du choix, & nō pas dans les choses que i'aurois choisies. Veritablement me dit-on, le sage est heureux, & toutesfois il ne sçauoit paruenir à la iouyssance de ce souuerain bien sans les organes, & sans les biens de la nature. Ainsi quiconque possede la vertu, ne peut estre miserable; mais quiconque n'a pas les biens de la nature comme la santé & la vigueur entiere de ses membres, ne sçauoit estre parfaitement heureux. Vous demeurez d'accord de ce qui est le plus incroyable, que pour estre dans de longues & d'excessiues douleurs, on n'est pas miserable, & que mesme on est heu-

reuz ; Et vous niez ce qui est le moins difficile, qu'il soit parfaitement heureux. Car si la vertu a la force d'empescher qu'un homme ne soit miserable, elle pourra plus facilement le rendre tres-heureux : car il y a moins de chemin à faire de l'heureux aux tres-heureux, que du miserable à l'heureux. Quoy vne chose qui a assez de force pour tirer un homme de la misere, & le rendre heureux en même temps, ne pourroit pas faire le reste, c'est à dire qu'il soit parfaitement heureux ! Manquera - elle de force estant au bout de la carriere ? Il y a dans la vie des commoditez & des incommoditez ; mais l'un & l'autre est hors de nous. Si l'homme de bien n'est pas miserable encor qu'il soit pressé de toutes sortes d'incommoditez, pourquoy ne sera-il pas tres-heureux encor que quelques commoditez luy manquent ? Car comme le fardeau de l'incommodité n'est pas capable de l'opprimer iusqu'à le rendre miserable ;

Ainsi le defaut des commoditez ne ſçauroit pas l'empescher d'eſtre parfaitement heureux. Il eſt parfaitement heureux ſans les commoditez de la vie , comme il n'eſt point du tout miſerable avec les incommoditez qui l'accompa- gnent. Mais ne peut-on pas luy oſter ſon bien , ſi on peut le di- minuër ? Je diſois tantost qu'une chandelle ne pouuoit rien adiou- ſter à la clarté du Soleil , & qu'il eſtouffe par ſa ſplendeur toute au- tre ſorte de lumiere. Mais, dit-on, il ya des choſes qui font ombrage au Soleil , & qui offuſquent ſa clarté. Mais la force & la ſplen- deur du Soleil eſt touſiours entie- re, au milieu meſme de ſes obſta- cles ; Et bien qu'il y ait quelque choſe entre luy & nous qui nous empesche de le voir , il eſt neant- moins touſiours le meſme, il s'ac- quitte touſiours de ſa charge , & continuë touſiours de ſa courſe. Quand il luit parmy des nüages,

il n'est pas moins lumineux, ny moins diligent que dans les iours les plus serains; car il y a beaucoup de difference entre ce qui est au deuant, & ce qui empesche. Ainsi les choses qui sont au deuant de la vertu, n'ostent rien du tout à la vertu. Elle n'en est pas moindre en effet, mais elle luit moins en apparence. Peut-estre qu'elle ne nous paroist pas si esclatante, mais au moins elle est toujours la mesme à son regard; & comme le Soleil qu'un nuage empesche de voir, elle exerce en secret toute sa force & sa puissance. Enfin les calamitez, les pertes, les iniures n'ont pas plus de puissance sur la vertu qu'un nuage sur le Soleil. Quelques-uns soustiennent que le Sage qui ne iouyt pas de la sâté, n'est ny miserable ny heureux. Certes ils se trompent comme les autres puis qu'ils égalent les choses fortuites à la vertu, & qu'ils ne considerent pas dauantage ce qui est

est honneste , que ce qui ne l'est pas. Mais y a il rien de plus hon-
teux & de plus indigne , que de
côparer des choses venerables &
saintes avec celles que l'on mes-
prise? Car enfin la Foy , la Pieté,
la Iustice , la Force, la Prudence ,
sont des choses saintes & venera-
bles. Au contraire ce sont des cho-
ses viles , & qui arriuent souuent
aux plus vils , & aux personnes de
neant, que d'auoir le iarret ferme,
les bras forts, & de bonnes dents.
D'ailleurs si le Sage qui a le corps
infirmes , n'est ny miserable ny
heureux , & qu'on le laisse au mi-
lieu de ces deux extremittez, sa vie
ne fera ny à desirer ny à fuir. Mais
peut-on rien s'imaginer de plus
ridicule, que de dire que la vie du
Sage n'est pas desirable? ou se
peut-on rien figurer de plus incro-
vable, que de dire qu'il y a quelque
forte de vie, qui n'est ny à fuir ny à
desirer? D'auantage si les incom-
moditez du corps ne sont pas un
homme

homme miserable , elles peuvent bien luy permettre d'estre heureux: Car ce qui n'a pas la puissance de rendre nostre condition plus mauuaise , n'a ~~pas~~ aussi la force d'empescher qu'elle ne soit heureuse. Cependant , me peut on dire , comme il y a des choses froides, & qu'il y en a de chaudes, & que les tiedes tiennent vn milieu entre les deux; Ainsi il y a des hommes heureux , il y en a de miserables, & d'autres qui ne s'ont ny miserables ny heureux. Examinons vn peu cette comparaison que l'on apporte contre nous. Si ie mets dans de l'eau tiede vn peu plus d'eau froide , sans doute elle deuiendra froide ; & si i'y en mets plus de chaude , aussi - tost elle deuiendra chaude. Mais il n'en est pas de mesme de celuy que vous dites n'estre ny miserable ny heureux : car quelques maux qu'il adiousté à ses miseres , il ne fera pas miserable comme vous dites. Cette
com

comparaifon cloche donc de tous
coftez, & ne fait rien contrenous.
Mais fupposons vn homme qui ne
foit ny miferable ny heureux. S'il
deuiant aueugle, s'il deuiant per-
clus, & s'il tombe mefme dans de
longues & d'exceffiuës douleurs il
ne fera pas pourtant mal-heureux:
Et fi tant de maux ne peuuent
precipiter vn homme dans la mi-
fere, il ne peuuent auffi l'arracher
del'heureufe vie. Si le Sage, com-
me vous dites, ne peut tomber
d'un eftat heureux en vn eftat mi-
ferable, il ne fe peut faire qu'il
foit mal-heureux. Mais comment
celuy qui a commencé à cheoir,
& qui pour ainfi dire, eft defia en
l'air pour tomber dans le precipi-
ce, pourroit-il demeurer en quel-
que endroiët? La mefme chofe
qui l'empesche d'aller au fonds,
le foustient perpetuellement, &
le retient tousiours au haut.
Mais quoy ne peut-on pas inter-
rompre le cours de l'heureufe vie?

Il ne peut pas seulement estre affoibly ny recevoir la moindre interruption. Et partant il ne faut que la vertu pour composer l'heureuse vie. Mais me dira on, le Sage qui a vescu long-temps, & qui n'a ressenti aucunes douleurs, n'est-il pas plus heureux que celuy qui a souvent combattu contre la mauuaise fortune? Mais respõdez-moy, ie vous prie, en est-il meilleur & plus vertueux? Si cela n'est pas, il n'est pas aussi plus heureux. Car pour viure plus heureusement, il faut qu'il viue plus vertueusement, & s'il ne peut viure plus vertueusement, il ne peut viure plus heureusement. La vertu ne s'augmente point, ny par cõsequent l'heureuse vie qui est l'ouurage de la vertu. Et à la verité la vertu est vn bien si grand, qu'il n'est point du tout alteré par ces petites choses, la briefueté de la vie, la douleur, & les diuerfes incommoditez du corps. Quant à la volupté, elle
ne

ne merite pas seulement qu'on se destourne pour la regarder. Qu'est-ce qu'il y a de plus considerable en la vertu? c'est de n'auoir point besoin de l'auenir, de ne compter point ses iours & d'estre parfaite en quelque espace de temps que ce soit. Toutes ces choses nous paroissent incroyables, & au dessus de la nature humaine; parce que nous mesurons sa dignité par nostre foiblesse, & nous donnons à nos vices le nom de la vertu. Mais ne deuroit-on pas trouuer estrange & aussi incroyable qu'il se soit rencontré vn homme qui ait dit au milieu des tourmens qu'il estoit souuerainement heureux? Cependant cette parole a esté prononcée dans l'Escole, & pour ainsi dire dans la boutique de la volupté. Mesme ce dernier iour de ma vie m'est vn iour tres heureux; disoit Epicure dans les plus violētes douleurs d'une retention d'vrine, & d'une dissenterie incurable. Pour-
quoy

quoy donc ces mesmes sentimens
sembleroient-ils incroyables par-
my les adorateurs de la vertu puis
qu'ils se rencontrent dans les es-
claves de la volupté? Ces hommes
lasches, & qui ont l'ame si basse,
disent que le Sage ne fera ny mi-
serable, ny heureux au milieu des
douleurs & des calamitez extre-
mes; Cela sans doute est incroya-
ble, & plus incroyable que le reste.
Car ie ne sçauois m'imaginer cõ-
ment la vertu renuersée de son
thrône, ne tombera pas en mesme
temps iusques au fonds du preci-
pice. Il faut certes ou que la vertu
rende l'homme heureux, ou que
si elle n'a pas ce pouuoir, elle ne
puisse l'empescher d'estre misera-
ble. Tandis qu'elle subsiste & qu'elle
demeure vertu, il est impossible
de la vaincre, & apres tout il faut
nécessairement qu'elle soit vaincüe
ou victorieuse. Il n'y a, dit-on, que
les Dieux qui soient capables de
la vertu, & de l'heureuse vie; Quant

à nous, nous n'auons qu'une ombre,
& qu'une image de ses biens; Nous
en approchons seulement, mais ia-
mais nous n'y arriuons Pour ce
qui concerne la raison , elle est
commune aux Dieux, & aux hom-
mes; elle est parfaite & accomplie
dans les Dieux , & pourroit deue-
nir parfaite en nous ; mais nos
imperfections & nos infirmités
nous en ostent l'esperance. Car la
partie irraisonnable, comme vn de-
positaire peu capable de conseruer
de grands biens , & dont le iuge-
ment est touiours chancelant &
incertain , desire la satisfaction
des yeux & des oreilles. Elle sou-
haitte la santé , elle demande la
bonne mine, vne vigueur qui dure
tousiours , & vne plus longue vie
que l'ordinaire. Mais par le mo-
yen de l'autre partie qui iouit de
la raison , l'on peut faire des cho-
ses dont on ne se repentira point,
comme font les ignorans , & les
imparfaits. Car il y a en eux ie ne
sçay

ſçay quelle deprauation qui les fait pancher du coſté du vice. Veritablement les actions de l'autre ne ſe ſentent point de cette deprauation, & neantmoins elles ſont éloignées du bien. Il n'eſt pas encore bon, mais il ſe forme pour le deuenir. Car celuy-là eſt encore mauuais à qui il manque quelque choſe pour eſtre bon.

*Mais ſi quelqu'un a dans le cœur
Vne conſtance inébranlable,
Et qu'il n'emprunte ſa vigueur
Que d'une vertu veritable.*

III. Sans doute il égale les Dieux; & ſe ſouuenant de ſon origine il aspire ſeulement au Ciel: Et l'on ne peut eſtre blaſmé de vouloir remonter aux lieux d'où l'on eſtoit deſcendu. Mais qui vous empêcheroit de croire qu'il y a quelque choſe de diuin en celuy qui eſt vne partie de Dieu meſme? Ce grand tout où nous ſommes compris, eſt vn, c'eſt Dieu meſme,

me , dont nous sommes les compagnons & les membres. Il n'y a rien dont nostre esprit ne soit capable , il se peut porter iusqu'au plus haut degré de la perfection, pourueu qu'il ne se laisse point abatre par la pesanteur des vices. Comme naturellement nos corps sont droits, & qu'ils portent la teste élevée vers le Ciel , l'esprit est sans doute de mesme ; Il peut s'élever & s'estendre tout autant qu'il luy plaist, la nature l'a formé avec intention qu'il voudra les mesmes choses que les Dieux, qu'il se servira comme eux de ses forces , & qu'il prendra toute l'estendue qui luy est possible. Et certes s'il vouloit s'efforcer de monter eu haut par vn secours estranger, il auroit beaucoup de peine de monter iusques dans le Ciel où il retourne comme chez soy. Quand il en a trouué le chemin , il marche courageusement, il mesprise toutes choses, il estime l'or & l'argent digne

gne des mesmes tenebres que
enseuelissoient sous la terre , &
uant qu'on les en eust tirez ? Il
n'a garde de faire cas de cette
trompeuse lueur , qui ébloüit les
yeux du vulgaire , & les destour-
ne de la contemplation du Ciel ?
Il sçait que tous ces thresors sont
faits de la mesme terre d'où les ar-
rache nostre auarice. Il sçait dis-je
que les veritables richesses sont
autre-part que dans le monde , &
qu'il est plus auantageux de rem-
plir son ame que son coffre. On
luy peut raisonnablement attri-
buër la domination de toutes
choses , & le mettre en la posses-
sion de toute la nature , de sorte
qu'il n'ait point d'autres bornes
que l'Orient , & l'Occident , &
qu'il possède toutes choses com-
me les Dieux , & que du haut de-
gré où il sera , il mesprise les ri-
chesses & les riches de la terre ;
Entre lesquels il n'y en a point de
si contant de son propre bien qu'il
est

est enuieux de celuy d'un autre. Quand l'esprit se sera élevé si haut, il ne considerera plus son corps comme l'objet de ses tendresses; mais comme vn fardeau necessaire dont il doit auoir quelque soin, & ne s'assujettira pas à cette masse à laquelle il doit commander. Quiconque obeit à son corps, ne peut estre estimé libre. Car pour ne point parler des autres Maistres, dont le trop grand soin que nous auons de nostre corps, nous a desia rendus les esclaves, son empire est trop fascheux & trop effeminé. Quelquesfois l'ame s'en retire doucement, & quelquesfois par vn effort de son courage; & ne se met pas en peine de ce que deviendront ses despoüilles. Comme nous ne nous soucions plus du poil qu'on nous a coupé, ainsi quand l'ame qui est diuine, veut enfin sortir de l'homme, qu'on jette son corps au feu, que les bestes le deschirent, ou qu'on le met-

te

te dans la terre , elle n'estime pas s'en deuoir plus soucier que l'enfant qui vient de naistre , des peaux où il estoit enueloppé dans le ventre de sa mere. En effet soit qu'un corps soit impitoyablement abandonné aux Corbeaux ,

*Ou qu'on le donne en proye aux
Monstres de la Mer.*

Tout cela ne regarde point l'esprit. Si mesme quand il estoit parmi les hommes il n'a pas apprehendé leurs menaces, les redouteroit-il apres la mort? Non , non, dit-il , ie ne suis point épouuanté ny par l'appareil des bourreaux, ny par le dechirement du corps abandonné aux opprobres ; Toutes ces choses ne paroistront horribles qu'à ceux qui en seront les témoins. Je ne prie point mes amis de me rendre les derniers deuoirs, ie ne leur recommande point mon corps , la Nature a donné ordre, que personne ne demeurast sans sepulture. Le temps enterre les
hom

hommes que l'inhumanité des Tyrans a fait jeter dans les campagnes; Et Mecenas , disoit bien,

*Il n'importe pas à mon corps
Qu'on luy donne une sepulture;
La nature enterre les morts
Qu'on a laissez à l'avanture.*

Vous croyez sans doute , que celui qui a prononcé cette parole, estoit vn homme genereux? En effect il auoit l'esprit grand & digne d'un homme , s'il ne l'eust point enerué luy-mesme , & qu'il ne se fust point laissé corrompre par les flatteries de la fortune.



EPISTRE XCIII.

ARGUMENT.

1. *Qu'il faut mesurer la vie par les bonnes actions, & non pas par le temps qu'on a vescu.*

2. *Que*

2. *Que la vie a esté assez longue,
quand elle a esté vertueuse.*

I. **A** Pres auoir veu la Lettre par laquelle vous - vous plaignez de la mort du Philoſophe Metronacte, comme s'il euſt pû ou qu'il euſt-dû viure dauantage, i'y ay trouué à redire, voſtre moderation, & voſtre conſtance ordinaire. Cette belle qualité dont vous auez touſiours eu de reſte dans toutes ſortes d'affaires & de rencontres, enfin vous a manqué dans la meſme occaſion, où elle manque à tout le monde. I'en ay veu beaucoup qui ſont iuſtes & equitables enuers les hommes; mais ie n'en ay veu pas vn qui le fuſt enuers les Dieux. Nous diſons à tous momens des iniures à la Prouidence; Et comme ſi elle nous deuoit rendre compte, nous luy demandons en la blaſmant pourquoy cét homme eſt-il mort en la fleur de ſon âge? Pourquoy
ce

celuy-là ne meurt-il pas? Et pour-
quoy traine-il sa vie iusqu'à vne
vieillesse importune & à luy-mes-
me, & à tous les autres? Dites-
moy, ie vous prie, lequel vous iu-
gez le plus raisonnable, ou que
vous obeyssiez à la nature, ou que
la nature vous obeysse? Mais que
vous importe de sortir d'un lieu,
d'où vous devez enfin sortir? Il
ne faut pas nous soucier de viure
long-temps, mais de viure assez.
Car pour viure long-temps, nous
auons besoin d'une grace particu-
liere du destin; mais pour viure
assez, nous n'auons besoin que de
nostre courage. La vie est longue
quand elle est parfaite; Or elle est
parfaite, quand l'ame a bien sceu
se seruir de ses biens, & qu'elle
s'est donnée la dominatiõ & l'em-
pire de soy-mesme. Que sert à ce-
luy-là d'auoir vescu quatre-vingts
ans & de les auoir passez dans l'oi-
sieté? Certainement il n'a pas
vescu, il a seulement demeuré dans

le monde. Il n'est pas mort bien tard, mais il a esté long-temps à mourir. Il a vescu quatre-vingts ans; mais vous pouuez commencer par tous les iours^l de sa vie à compter celuy de sa mort. Veritablement celuy-cy est mort ieune, & en la fleur de son ége; mais il a fait tous les deuoirs d'un bon Citoyen, d'un bon amy, & d'un bon fi's. Il ne s'est épargné aucune occasion, il n'a iamais cessé de bien faire. Encore que son âge soit imparfait, toutesfois sa vie est parfaite. L'autre a vescu quatre-vingts ans, ou pour parler plus sainement il a esté quatre-vingts ans, sur terre, si ce n'est peut-estre que vous vouliez dire qu'il a vescu, comme on dit que vivent les arbres. Je vous prie Lucilius, que nous fassions en sorte que comme les choses precieuses, nostre vie soit considérée par son poids, & non pas par son estendue. Mesurons-la par nos actions & non pas par
le

le temps. Voulez-vous sçauoir la difference qu'il y a entre cét homme vigoureux , qui a mesprisé la fortune , & qui a eu sa part de tous les accidens de la vie humaine , & qui enfin est arriué au souverain bien ? Voulez-vous , disje, sçauoir quelle difference il y a entre cét homme , & celuy qui a passé beaucoup d'années. L'un vit encor apres la mort , & l'autre estoit desia mort , auant mesme que de mourir. Donnons donc des loüâges & tout ensemble vne place dans le nombre des bien-heureux à celuy qui a bien employé le peu de temps qui luy auoit esté dōné pour viure. Il a iouy de la véritable lumiere , il n'a pas esté du commun, il a vescu, il a triomphé. Il a eu quelquesfois de belles iournees, & quelquesfois, cōme il arriue dans le monde, il a veu tonner sur sa teste. Demandez-vous combien cét homme a vescu ? Il a vescu iusques à la posterité, il a passé mé-

me au delà, & s'est rendu immortel dans la memoire de tous les hommes. Ce n'est pas que ie voulusse refuser de viure long-temps; mais ie n'ay garde de dire qu'il a manqué quelque chose à vne vie heureuse, si l'on en a retranché le cours. Car ie ne me suis iamais attendu de partir seulement au iour, qu'une esperance insatiable m'auoit promis comme le dernier de la plus longue vie des hommes; mais il ne s'en est point passé que ie n'aye considéré comme le dernier de ma vie. Pourquoy me demandez-vous en quel temps ie nasquis, & si ie suis encore ieune? Ne vous en informez point, i'ay mon compte. Comme vn homme peut estre parfait, encore qu'il soit de petite taille; Ainsi la vie peut estre parfaite dans vn petit espace de temps.

II. L'âge doit estre mis entre les choses estrangeres; il ne dépend pas de moy de viure long-temps; mais

mais il dépend de moy de bien vi-
ure durant le temps que ie vi-
uray. Exigez cela de moy , afin
que ie ne passe point ma vie dans
les tenebres comme vne personne
inconnüe , & que ie ne viue pas
seulement, mais que ie viue com-
me ie dois Demandez - vous quel
est l'espace le plus considerable de
la vie? C'est de viure iusques à ce
qu'on ait acquis la sagesse. Celuy
qui est paruenü à ce point , a eu
sans doute la meilleure & la plus
belle part de la vie , s'il n'a pas eu
la plus longue. Il peut hardiment
se glorifier , il peut rendre aux
Dieux des actions de graces ; &
quand il sera deuant eux , il peut
s'attribuer la gloire de son estre
aussi bien qu'à la nature. Et certes
il se l'attribuëra avec raison , car
il est veritable qu'il a rendu sa vie
beaucoup meilleure qu'il ne l'auoit
receüe. Il a laissé le modelle d'un
homme de bien , il a monsté ce
qu'il estoit ; Et s'il eust peu ad-

iouster quelque chose à sa vie , ce qu'il y eust adiousté, eust esté semblable au passé. Mais combien de temps viuons - nous ? Cependant durant le peu de temps que nous viuons , nous voulons auoir la connoissance de toutes choses. Nous sçauons les commencemens d'où la nature s'eleue si hant, l'ordre qu'elle a estably dans le monde , par quelles reuolutions elle renouelle les années , comment elle fait finir toutes choses , & de quelle façon elle s'est faire soy-mesme la fin de soy-mesme. Nous sçauons que les astres roulent par vn mouuement qui leur est propre ; qu'il n'y a rien de stable que la terre , & que toutes les autres choses ont vne course , & vne rapidité continuelle. Nous sçauons pourquoy la Lune acheue plustost son cours que le Soleil ; pourquoy estant plus lente que luy , elle le laisse apres elle , luy qui est bien plus viste qu'elle : Comment elle

re

reçoit sa lumiere , & comment elle la perd , ce qui nous amene la nuit , & ce qui nous ramene le jour. Mais il faut aller aux lieux d'où vous verrez de plus pres toutes ces choses. Et comme dit vn Sage , ce n'est point l'esperance que i'ay d'aller retrouver mes Dieux qui me fait sortir du monde avec tant de resolution & de constance : l'ay merité d'estre receu en leur compagnie, i'ay desia conuersé avec eux, i'ay fait monter mon ame iusqu'à eux, & ils ont fait descendre leur ame iusqu'à moy. Supposons toutesfois que ie perisse entierement , & qu'il ne reste rien de l'homme apres la mort, ie n'en ay pas vn moindre courage ; bien qu'au partir de ce lieu ie ne doie aller nulle part. Mais il n'a pas vescu tout le temps qu'il pouuoit viure. Il se trouue de petits Liures qui sont neantmoins vtiles , & qui meritent qu'on les lise. Vous

avez oüy parler des Annales de
Tamufus. Vous ſçavez qu'elles
ne ſont pas fort belles , & com-
ment on les appelle. La vie de
quelques vns eſt longue de la mé-
me forte , & reſſemble à ces An-
nales. Eſtimez-vous plus heureux
le gladiateur qui eſt tué le ſoit
d'une feſte publique , que celui
qui eſt à midy ? Et croyez - vous
qu'il y en ait quelqu'un ſi folle-
ment amoureux de la vie , qu'il
aime mieux avoir la gorge cou-
pée dans l'endroit où l'on porte
les bleſſez que de mourir ſur l'a-
rene. Nous ne ſuiuons pas de plus
loing ceux qui ſont paſſez deuant
nous. La mort ſe jette indifferem-
ment ſur tout le monde , celui
qui meurt, ſuit vn autre qui vient
de mourir. Celui qui tue, ſuit de
près celui qu'il a tué. Enfin ce
temps dont nous nous mettons
en ſi grande peine, eſt fort peu de
choſe ; & apres tout dequoy nous
ſert d'éuiter pour quelques mo-
mens

mens ce qu'il nous est impossible
d'éviter ?



ÉPISTRE XCIV.

ARGUMENT.

1. *Dispute sur les enseignemens
& les préceptes de la Philosophie.*
2. *De leur usage.*

I. **Q**uelques-uns n'ont fait
estat que de cette partie
de la Philosophie qui donne à
chaque personne les enseignemens
qui luy sont propres, & qui ne s'a-
muse point à former l'homme en
general. Ils n'ont estimé que cette
partie de la Philosophie qui ensei-
gne à l'homme comment il doit
vivre avec sa femme ; au Père
comment il doit élever ses enfans,
au Maître comment il doit gou-

uernier les seruiteurs ; & ont rejet-
té toutes les autres , s'imaginans
qu'elles estoient inutiles & inca-
pables de nous profiter ; comme
si quelqu'un nous pouuoit don-
ner de bons Conseils , pour vne
partie de la vie , s'il n'auoit eu
auparauant vne connoissance en-
tiere de toute la vie. Au contrai-
re Ariston Philosophe Stoïcien
estime que cette partie de la Phi-
losophie n'est point du tout con-
siderable , & qu'elle ne va pas iuf-
qu'au cœur , Mais il dit que cel-
le qui ne s'occupe point à don-
ner des instructions particulieres,
apporte de grands aduantages ,
que les maximes generales de la
Philosophie établissent le sou-
uerain bien , & que quiconque
en a connoissance , se peut pres-
crire luy - mesme ce qu'il faut fai-
re en chaque chose. Comme ce-
luy qui apprend à tirer , tasche du
commencement de donner tou-
siours en vn certain lieu & forme
sa

sa main & son bras , pour y en-
uoyer tout droit son arc ou sa
flèche ; Mais lors que par le tra-
uail & par l'exercice il a enfin ac-
quis cette habitude , il s'en sert
par tout où il luy prend enuie de
tirer , car il a appris de frapper
non pas vne chose ou vne autre,
mais tout ce qui luy viendra
dans l'esprit. Ainsi celuy qui s'est
instruit pour toute sa vie , n'a
point besoin de preceptes par-
ticuliers , puisqu'il sçait gene-
ralement toutes choses. Il n'im-
porte qu'il ait appris comment
il faut viure avec sa femme ou
avec son fils , c'est assez qu'il ait
appris à bien viure ; Car cela
comprend de quelle façon il faut
viure avec sa femme & ses en-
fans. Veritablement Cleanthes
estime que cette partie est vtile
en quelque chose ; mais qu'elle
est foible d'elle-mesme , si elle ne
tient à tout le corps ; & qu'elle
n'ait la conuoissance des maxi-
mes

mes generales de la Philosophie ,
& des principales choses qu'elle
contient. On diuise donc ce
discours en deux questions. Pre-
mierement on demande si cette
partie de la Philosophie est vtile
ou inutile ? Et enfin si elle suffit
toute seule pour faire vn homme
de bien , c'est à dire si elle est su-
perflue ou si elle rend les autres
superflus ? Ceux à qui il semble
que cette partie est inutile & su-
perflue , se seruent de ces argu-
mens pour cōfirmer leur opinion.
S'il y a , disent-ils , quelque cho-
se deuant les yeux qui empesche
la veüe , il faut faire en sorte de
l'oster ; & si on ne l'oste pas , ce-
luy-là sans doute perd son temps
qui vous dit , vous marcherez
ainsi , vous porterez-là vostre
main. Tout de mesme si quelque
chose aueugle l'ame , & l'empes-
che de connoistre ce qui est de son
deuoir , celuy-là ne fait rien du
tout qui s'efforce de vous ensei-
gner

gner que vous viurez ainsi avec
vostre Pere , & ainsi avec vostre
femme. Car les preceptes particu-
liers ne serviront iamais de rien
tant que les tenebres de l'erreur
seront respandues dans vne ame ;
Mais quand on les aura dissipées,
alors vous connoistrez claire-
ment , ce que vous devez à cha-
cun. Autrement ce n'est pas gue-
rir vn homme, c'est seulement luy
enseigner ce qu'il doit faire quand
il sera guery. Vous monstrez à
vn pauvre à bien vser des richesses,
mais comment voulez-vous qu'il
se serue de vos instructions,
tandis qu'il sera dans la pauvre-
té ? Vous monstrez à vn miserable
qui meurt de faim , ce qu'il doit
faire quand il sera rassasié ; Otez
luy plustost la faim qui luy deuore
les entrailles. Je vous diray la
mesme chose des vices, il les faut
oster de l'ame , & non pas ensei-
gner ce qu'il est impossible de fai-
re tandis qu'ils demeureront dans
l'ame.

l'ame. Si nous ne nous depouillons des fausses opinions qui nous tourmentent, ny l'auare ne comprendra iamais comment il faut se seruir de l'argent, ny le timide comment on peut mépriser les dangers. Il faut faire en sorte de luy imprimer dans l'ame que les richesses ne sont ny des biens ny des maux; il faut luy faire voir que les plus riches sont les plus miserables; que tout ce que craint le vulgaire, la douleur mesme & la mort, ne sont pas tant à craindre que l'on se figure, que mesme en la mort qui est vne loy commune & vne necessité inéuitable, on trouue cette consolation, qu'on ne la souffre iamais deux fois; & que le remede de la douleur est de s'armer d'une constance d'esprit qui se rend plus supportable tout ce qu'il a enduré courageusement; Que la douleur a cela de favorable, que si elle est violente, elle ne peut estre

estre de durée, & que si elle est de durée, elle ne peut estre violente; Qu'il faut enfin supporter constamment tout ce que nous impose la necessité des choses du monde. Lors que par ces maximes vous luy aurez mis deuant les yeux l'estat de sa condition, lors qu'il aura reconnu que ce n'est pas la volupté, mais seulement la nature qui compose l'heureuse vie; lors qu'il aura descouvert que la vertu est l'vnique bien de l'homme, & que le vice est le seul mal qu'il se doit mettre en peine d'éviter; enfin lors qu'il aura compris que toutes les autres choses comme les richesses, les honneurs, la santé, les forces, les commandemens sont des choses indifferentes, & qu'on ne les doit compter ny entre les biens ny entre les maux, il n'aura que faire de personne qui luy enseigne, comment il faut qu'il marche, de quel-

le

le façon il doit manger, ce qui est du deuoir del'homme, & de la femme, de celuy qui est marié & de celuy qui ne l'est point. Car enfin ceux qui donnent des Leçons si exactes de toutes ces choses, ne les peuent prattiquer eux-mesmes. Le Precepteur les enseigne à son écolier, la bonne femme aux petits enfans; Et vn maître qui se met tousiours en colere, tasche de faire comprendre qu'il ne se faut point mettre en colere. Si vous entrez dans vne Eschole, vous trouuerez que l'on enseigne aux enfans tout ce que les Philosophes agitent avec vn visage si fericux? Enfin enseignez-vous des choses manifestes & conuües de tout le monde, ou seulement des choses douteuses? Pour les choses conuües il n'est pas besoin de les enseigner; Et l'on n'adiouste point de croyance à celuy qui en enseigne de douteuses. Il n'est donc pas necessai-

re de donner des enseignemens. C'est pourquoy vous deuez observer cette methode en instruisant, d'appuyer par de bonnes preuues les choses obscures & douteuses que vous-enseignez; & les raisons que vous, en apporterez, seront fortes & conuainquantes d'elles-mesmes. Vous vous gouvernerez ainsi avec vn Amy (pouuez-vous dire) ainsi avec vn Citoyen, ainsi avec vn compagnon, pourquoy? Parce que cela est iuste; La Iustice mesme me fait cette Leçon, ie trouue en cela vne equité desirable d'elle-mesme, à laquelle nous ne sommes point forcez par la crainte ny attirez par la recompense. Enfin ie trouue que celuy-là n'est pas iuste, qui aime autre chose en cette vertu qu'elle mesme. Quand ie me suis persuadé tout cela, & que ie me le suis imprimé dans l'ame de quoy profitent des preceptes qui instruisent seulement vne personne desia instruite?

struite? C'est vne chose inutile de donner des preceptes à vn homme qui les sçait desia; & ce n'est pas faire assez que d'en donner à vn ignorant, car il doit apprendre non seulement ce qu'on luy enseigne, mais aussi pourquoy on l'enseigne. Mais à qui les preceptes sont-ils necessaires? à celuy qui a les veritables opinions touchant le bien & le mal, ou à celuy qui ne les a pas? Celuy qui ne les a pas, ne recevra de vous aucun secours parce qu'il aura des fales oreilles pleines d'un bruit contraire à vos enseignemens. Et celuy qui a vne parfaite connoissance de qu'il faut fuir, & de ce qu'il faut desirer, sçait bien ce qu'il est obligé de faire sans que vous vous mettiez en peine de luy en parler. Ainsi l'on peut mépriser avec raison cette partie de la Philosophie qui s'occupe à donner des enseignemens. Il y a deux choses qui sont cau-

se des fautes que nous commet-
tons : Ou nous auons dans l'esprit
vne certaine malice qui s'y est
contractée par de mauuaises opi-
nions , ou quand mesme il ne se-
roit point preoccupé par l'erreur,
il y est disposé , il y est enclin ,
& se laisse bien-tost corrompre
par vne apparence qui l'entraîne,
où il ne faudroit pas qu'il allast.
C'est pourquoy si nostre ame est
malade, nous deuons nous efforcer
de la guerir , & de la purger de
ses vices : Ou si elle n'est pas
malade , & qu'elle ait seulement
de la disposition au mal , il faut
le preuenir par les remedes. Or
les maximes , & les decrets de la
Philosophie font l'vn & l'autre :
Et partant les preceptes particu-
liers sont inutiles. D'ailleurs si
nous voulons nous obliger de
donner des preceptes à chacun
en particulier , nous entrepre-
nons vne besongne qui n'aura
iamais

iamais de fin. Car nous deuons donner d'autres aduis à vn vsurier qu'à vn Laboureur ; d'autres à vn Marchand qu'à vn homme de Cour , d'autres à celuy qui ayme les pareils : qu'à celuy qui ayme les inferieurs. Il faudra pour ce qui concerne le mariage, que vous enseigniez comment il faudra viure avec vne femme que l'on aura espousée fille , comment avec vne autre qui aura desia esté mariée, comment avec vne riche , & comment avec celle quine vous aura rien apporté en mariage. Mais pensez - vous qu'il n'y ait point de difference entre vne femme stérile, & celle qui ne l'est pas ; entre vne femme âgée, & vne ieune fille, entre vne mere & vne marastre ? Il est sans doute impossible de s'imaginer toutes ces diuerses especes , & cependant chacune en particulier veut des preceptes particuliers. Mais les loix de la Philosophie sont courtes & ne laissent pas

pas d'embrasser toutes ces choses. Adioustez à cela que les preceptes du Sage doiuent estre limitez & certains : S'il y. en a que l'on ne puisse limiter, ils n'ont pas la marque de la Sagesse, qui connoist les bornes de toutes les choses. Il faut donc que cette partie de la Philosophie, de qui toute la fonction est de donner des preceptes particuliers, soit ostée hors du commerce, parce qu'elle ne peut donner à beaucoup de mode ce qu'elle promet à peu de personnes. Mais au contraire la sagesse respand ses faueurs de tous costez & veut estre vtile à tous les hommes. Il n'y a point de difference entre la folie de tout le monde, & celle dont les Medecins entreprennent la guerison, sinon que l'une procede de la corruptiō des humeurs, & que l'autre prend naissance de la fausseté des opinions. L'une tire les causes de la fureur, de l'indisposition des corps, & l'autre est
vne

vne maladie d'esprit. Si quelqu'un vouloit apprendre à vn furieux de quelle façon il doit parler & de quelle façon il doit marcher, comme il se doit gouverner en public, & comment en particulier, il seroit sans doute plus insensé que celuy qu'il vouloit instruire. Il faut premierement purger la melancholie & oster les cause du mal. On doit faire la mesme chose en cette autre fureur de l'esprit, il faut l'arracher de son siege; Autrement tous les aduertissemens seront inutiles, & qui se voudra mesler d'instruire perdra son temps & ses paroles. Voila les raisons. d'Ariston ? mais nous donnerons des responce particulieres à chacune en particulier. Je respondray premierement à ce qu'il dit, que s'il y a quelque chose deuant les yeux qui empesche la veüe, il faut necessairement l'oster. Je confesse que l'œil n'a point besoin de precepte pour
voir,

voir , mais de remedes qui nettoient la veuë & en ostent l'empeschement. Car c'est par la nature que nous voyons , & celuy qui oste l'obstacle de la veuë ne fait que luy rendre son vsage : mais la nature ne nous enseigne pas ce qu'il faut faire en chaque chose , & ce qui est du devoir de chasque homme en particulier. Au reste celuy à qui l'on vient d'oster vne taye , n'a pas pour cela la faculté de rendre aux autres la veuë , mais celuy qu'on vient de guerir du vice , en peut en mesme temps guerir les autres. Il n'est pas besoin d'exhortations ny de conseils pour faire connoistre à l'œil la difference des couleurs, il distinguera bien le noir d'avec le blanc sans que personne l'en auertisse ; Au contraire l'esprit a besoin de quantité d'enseignemens pour regarder sainement ce qu'il faut faire dans la vie : Apres tout le Medecin ne traite

traite pas seulement les yeux malades, mais il donne encore des aïdes pour leur conservation. Il ne faut pas, dit-il, qu'ayant les yeux encore foibles vous alliciez tout d'un coup au grand iour; prenez l'ombre en sortant de l'obscurité de la chambre; apres cela donnez-vous vn peu plus de hardiesse, & accoustumez-vous peu à peu au grand iour. Ne vous mettez point à l'estude aussi-tost apres le repas, ne forcez point vos yeux quand ils sont encore bouffis, & enliez, gardez que le vent & le froid, ne vous viennent frapper au visage. Il donne quantité de semblables aïdes qui ne profitent pas moins que les medicamens; Et enfin la Medecine adjouste les conseils aux remedes. L'erreur, dit-on, est cause des fautes que nous commettons; mais les preceptes ne l'arrachent pas de nostre ame, & ne renuerlent pas les fausses opinions que nous auons des biens

oudes maux. Je confesse que les preceptes seuls ne sont pas capables d'eux mesmes de destourner l'ame d'une mauuaise opinion, mais il ne s'ensuit pas de là qu'ils ne puissent pas profiter si on n'y adjouste d'autres choses. Premièrement ils rafraischissent la memoire, & en suite ils produisent cet effect, que les choses qu'on ne void que confusement dans le general, sont considerées plus exactement quand elles sont diuisées. Vous pourriez dire le mesme que toutes les consolations & les exhortations sont inutiles. Cependant elles ne sont pas inutiles, ny par consequent les aduertissemens. C'est une folie, dit-on, de prescrire à un malade ce qu'il doit faire quand il sera en santé, puis qu'il faut auparavant luy faire recouurer la santé, sans laquelle tous les preceptes qu'on luy donne, seront vains & inutiles. Mais ne se trouue-t-il pas

*III. P.**M quel*

quelque chose de commun aux malades & aux sains dont on peut leur donner auis , comme de ne manger point trop viste , & d'euter le trop grand traual : Il y a des preceptes pour le pauvre & pour le riche qui sont communs à tous deux. Guerissez l'auarice , dit Ariston , & vous n'aurez plus besoin de conseiller ny le pauvre ny le riche , quand ils n'auront plus de conuoitise : Mais n'est-ce pas autre chose de ne desirer point de richesses , & autre chose de bien vser des richesses , dont la mesure n'est point conuë par les auares , ny l'vsage par les prodigues Ostez dit-on les erreurs , & les preceptes seront inutiles : Cela est faux. Car supposés que l'anarice se soit eslargie , que la prodigalité se soit resserrée , que la temerité ait pris vn frein , & qu'on ait donné des éperons à la timidité & à la paresse ; encore est il necessaire d'apprendre ce qu'il faut faire , & com

comment nous deuons agir quand nous sommes dépoüillez des vices. Les aduertissemens, dit-il, ne produiront aucun effect contre les vices inueterez. Veritablement les medecines ne peuuent rien sur les maladies incurables. Et toutes-fois on ne laisse pas de s'en seruir en quelques-vnes pour remede, & pour soulagement en d'autres. Mais quand la Philosophie entiere feroit des efforts inutiles, & qu'elle employeroit en vain toute sa puissance, pour arracher vne maladie qui auroit vieilly dans l'ame, & qui s'y seroit confirmée; il ne faut pas conclure de là qu'elle ne sçauroit rien guerir parce qu'elle ne guerit pas tous les maux. Que sert, dit le mesme Philosophe d'enseigner des choses conuës ? Cela sans doute profite beaucoup, car quelquesfois nous auons des connoissances, & nous ne pensons pas les auoir.

La remonſtrance n'enseigne pas, mais elle aduertit, mais elle excite le courage, mais elle entretient la memoire, & empesche qu'elle ne s'échappe. Nous ne prenons pas garde à beaucoup de choses qui sont neantmoins deuant nos yeux. La remonſtrance est vne espece d'exhortation, l'ame dissimule souvent & feint de ne connoistre pas ce qu'elle connoist; C'est pourquoy il luy faut faire vne image & luy donner comme vne nouvelle connoissance des choses les plus conuës. Il se faut mettre icy en memoire ce que disoit Caluius, contre Vatinus; Vous sçauiez que l'on a fait vne grande brigue, & chacun sçait que vous le sçauiez. Vous sçauiez qu'il faut auoir les amitez en vne sainte veneration, & cependant vous n'en faites rien. Vous sçauiez que celuy - là est vn meschant qui veut que sa femme soit pudique & qui va corrompre la pudicité

citée des autres. Comme vous sçavez qu'elle ne doit point avoir d'adultère, vous sçavez aussi que vous ne devriez point avoir de concubine, & neantmoins vous en avez une. Il est donc nécessaire de rappeler vostre mémoire, & qu'elle soit tousiours devant vos yeux. Nous devons souvent parler des choses qui peuvent nous estre salutaires, non seulement afin que nous les connoissions, mais afin que nous les trouvions tousiours prestes, & que nous puissions nous en servir aux occasions. Adjoutez à cela que ce qui est déjà connu se fait encore mieux connoître. Si ce que vous enseignez, est douteux, dit le même Philosophe, il faut que vous apportiez des preuves; Et par conséquent ce seront ces preuves qui profiteront, & non pas les préceptes. Mais n'arrive-t-il pas souvent que même sans toutes ces preuves, l'autorité de celui

qui instruit , est vtile & profitable ? Les responce des lurisconsultes sont suiuiës , encore qu'on n'en rende point les raisons. D'auantage les preceptes ont d'eux-mesmes beaucoup de force , si on les comprend en quelques Vers , ou qu'on les resserre comme vne sentence en peu de paroles de Prose , à l'exemple de ceux-cy qui sont de Caton. *N'achepte point les choses inutiles , mais seulement les necessaires. Quand on n'achepterait qu'un liard , les choses dont on n'a point besoin c'est tousiours les acheter trop cher.* Ainsi ces preceptes qui ont esté rendus par les Oracles ou les autres semblables sont compris en peu de paroles , *Mesnage le temps , Connois-toy toy-mesme.* Mais quand quelqu'un vous dira ces Vers , en demanderez-vous la raison ?

L'oubly guerit les iniures.

*La fortune ayde les grands
cœurs.*

Le

Le paresseux se nuit soy-mesme.

Certes toutes les choses semblables n'ont point besoin d'Advocat, elles entrent facilement dans nos sentimens ; & par elles seules elles se rendent utiles & profitables. Il y a dans toutes les ames des semences des choses honnestes, qui se recueillent par les aduertissemens, comme vne estincelle s'estend & produit vne grande flamme par vn petit souffle de vent. Quand on touche & que l'on choque la vertu, elle ne manque pas de s'élever & de paroistre en mesme temps. Enfin nous auons dans l'ame quelques choses, mais nous ne pouuons si promptemēt les trouuer, Et aussi tost que l'on en parle, elles se presentent à nos yeux. Il y en a d'autres qui sont respandues en diuers lieux, qu'vn esprit pesant & qui manque d'exercice, ne peut recueillir de luy-mesme. Il faut donc les ramasser, & les assembler

ensemble, afin qu'elles ayent plus de vigueur, & qu'elles donnent à eét esprit vn plus grand secours. Que si les preceptes ne seruent de rien, il faut mespriser toutes les façons d'instruire, il faut nous contenter de la seule nature. Ceux qui parlent de la sorte, ne prennent pas garde qu'il y en a qui ont l'esprit prompt & esléué, que d'autres sont grossiers & pesans, & qu'enfin les vns sont plus subtils & plus ingenieux que les autres. La force de l'esprit reçoit sa nourriture & son accroissement des preceptes. Ainsi il adjoûste de nouvelles persuasions à celles qui sont nées avec luy, & corrige par ce moyen les deprauations & les erreurs. Si quelqu'vn, dit nostre Philosophe, n'a pas les veritables maximes, à quoy luy serviront les preceptes & les aduertissemens tandis qu'il est enuveloppé dans les vices ? ils serviront sans doute à l'en deliurer, car la bonté de la nature

nature n'est pas esteinte en luy, elle est seulement offusquée & abbatuë ; elle fait mesme des efforts pour se releuer , & resiste de toutes ses forces contre le mal. Mais quand elle a trouué du secours , & qu'elle est appuyée des preceptes , elle reprend vne vigueur toute nouvelle , pourueu que la contagion du vice l'ait seulement infectée ; & qu'elle ne luy ait pas osté la vie. Car alors la Philosophie secouruë de toutes ses forces , ne seroit pas capable de la restablir. Mais quelle difference trouuez - vous entre les maximes & les preceptes de la Philosophie , si ce n'est que les maximes sont des preceptes generaux , & que les autres sont particuliers ; les vns & les autres donnent des enseignemens, mais les vns en donnent en general , & les autres en particulier. Si quelqu'un , dit-il , a les bonnes & les veritables maximes, c'est vne

vne chose superflue que de luy donner des aduertissemens. Non, non, il n'en est pas ainsi : Car bien qu'il ait appris ce qu'il doit faire, toutesfois il n'y pense pas encore comme il deuroit. Et certes, ce ne sont pas seulement nos passions qui nous empêchent de faire les bonnes choses, c'est aussi le peu de connoissance que nous auons de ce qu'il faut faire en chaque occasion. Veritablemēt nous pouons auoir l'esprit bien fait & bien disposé, mais bien souuent il est paresseux ; & parce qu'il manque d'exercice, il ne peut trouuer de luy - mesme les veritables voyes qu'un petit aduertissement luy decouure. Ostez, dit Ariston, les fausses opinions que l'on a des biens & des maux, substituez les bonnes en leur place, & alors les aduertissemens ne trouueront rien à faire. Sans doute l'ame peut receuoir quelque regle par ce moyen, mais il ne suffit pas

pas tout seul pour la mettre dans le bon chemin. Car encore qu'on ait montré par de bons argumens en quoy consistent les biens & les maux ; Toutesfois les preceptes trouvent encore de l'employ ; La Prudence & la Justice ont leurs devoirs & leurs Offices ; & les Preceptes les font connoître. D'avantage le jugement qu'on fait du bien ou du mal , c'est à dire de la vertu ou du vice est confirmé par la pratique des devoirs où les enseignemens nous conduisent , car les vns & les autres ont de la correspondance , & les vns ne peuvent aller devant , que les autres ne les suivent, gardant inviolablement cet ordre , que les preceptes generaux vont toujours les premiers. Mais dit-on , les preceptes sont infinis. Je responds que cela est faux ; car les preceptes des choses de consequence & des choses necessaires ne
sont

sont pas infinis. Ils ont véritablement quelques legeres differences selon l'occurrence du temps , des lieux & des personnes, mais encore donne-t'on pour tout cela des preceptes generaux. Personne, dit-il , ne peut guerir la fureur par les preceptes , ny par consequent la malice & la depravation de l'ame. Cela sans doute n'a point de rapport, & est entierement dissemblable ; Car si vous ostez la fureur, vous rendez en mesme temps la fanté. Mais aussi-tost que nous auons arraché de l'ame les mauuaises opinions , nous ne voyons pas encore ce qu'il faut faire , & quand nous le verrions, l'aduertissement fortifie le sentiment veritable que nous auons du bien & du mal. Mais il est de mesme faux de dire que les preceptes ne peuvent rien sur les furieux. Car s'ils n'ont pas tous seuls assez de force, au moins ils aydent à la guerison ; Et la menace & la reprehension ont

ont souvent retenu des furieux. Je parle icy de ces furieux qui n'ont pas entierement perdu l'esprit, mais qui l'ont seulement égaré. Les Loix mesmes, dit Ariston, n'ont pas la force de nous faire faire ce que nous devons; & que sont les Loix autre chose, que des preceptes mêlez de menaces? Premièrement elles ne persuadent point parce qu'elles menacent; mais les Preceptes ne contraignent point, & ce qu'ils obtiennent, ils l'obtiennent comme par priere. Outre cela les Loix destournent du crime par la crainte qu'elles donnent, & les Preceptes nous exhortent doucement à nostre devoir. Adioustez que les Loix servent de beaucoup aux bonnes mœurs, pourveu qu'elles ne fassent pas seulement des commandemens, mais qu'elles donnent encore des instructions. Je ne puis m'accorder en cela avec Possidonius, & ie n'approuve point ces
lon

Les Epistres
 longues Prefaces qui sont au de-
 vant des Loix de Platon. Car il
 faut que la Loix soit conçue en
 peu de paroles, afin que ceux qui
 yne voix enuoyée au Ciel en-
 s'imprime. Plus elle est longue,
 l'esprit de tous les hommes se
 & qu'elle commande moins. Il faut
 putes. Et après tout, si elle est
 plus froide, l'oy qui ne voit
 qu'après un long préambule, on
 ne donne pas pour obéir. Elles
 se n'écoute pas. Mais pour utiles
 & profitables. Elles sont effec-
 tuelles & reconnoissent. Mais
 qui ont esté de mauuaises villes,
 & remplies de mauuaises meurs.
 Mais, me dira-t-on, elles ne
 firent pas à tout le monde. La
 Philosophie mesme, n'a pas pui-
 faire qu'elle est, n'a pas neant-
 moins

moins ce pouuoir. Cependant elle n'est pas vtile , ny incapable de former les ames ; Et qu'est-ce aussi , que la Philosophie que la Loy de la vie humaine? Mais supposons que les Loix ne profitent pas ; Il ne s'ensuit pas de là que les aduertissemens ne profitent point. Ou bien il faudra que vous disiez que les consolations , les persuasions , les exhortations , les reprimandes , les reproches , les louanges ne peuvent produire aucuns effets. Toutes ces choses sont des especes d'aduertissement, c'est par leur moyen qu'on arriue à l'estat de perfection. Il n'y a rien qui imprime mieux dans l'ame les bonnes choses ; Et rien qui ramene plus promptement dans les bonnes voyes ceux qui en sont égarez , & qui panchoient du costé des vices , que la conuersation des gens de bien. Elle s'insinue peu à peu dans les cœurs ; & les voir & les entendre souuent,

nous

nous tient lieu d'instruction, & a la meſme force que les preceptes. Enfin la rencontre ſeule des Sages eſt vtile, & l'on peut apprendre quelque choſe d'un homme vertueux encore qu'il ne parle point. Mais ie ne pourrois pas dire ſi facilement comment cela profite, que ie ſens qu'il a profité. Il ſe trouue quelques petits animaux, dit Phedon, dont on ne ſent point les piqueures, tant leur aiguillon eſt ſubtil & délié. Il n'y a que la tumeur qui découure qu'ils ont picqué, & encore dans la tumeur meſme on ne void les marques d'aucune picqueure. La meſme choſe vous arriuera dans la conuerſation des Sages, vous ne reconnoiſtrez pas de quelle façon, en quel temps elle a commencé à vous eſtre profitable, mais vous reconnoiſtrez enfin qu'elle vous a profité. Mais à quoy, me direz-vous, peut ſeruir tout ce diſcours? à vous faire comprendre que ſi
vous

vous faites souuent reflexion sur les bons preceptes, ils vous seront aussi profitables que les bós exemples. Pithagore dit, que ceux qui entrent dans les Temples ou qui regardent de plus pres les simulacres des Dieux, ou qui attendent la responce de l'Oracle, sentent que leur esprit se change & devient tout autre qu'il n'estoit. Mais qui me pourroit nier que mêmes les plus ignorás, & les plus stupides sont vtilement touchez par certains Preceptes? Comme de ces sentences courtes, & qui ont neantmoins beaucoup de forces. *Rien de trop.*

D'aucun profit l'aure ne se saouille,

Attends d'autrui, ce que tu fais aux autres.

Cela nous donne comme vn grand coup, quand nous l'entendons, il n'est pas permis d'en douter, ny d'en demander la raison.

Tant

Tant il est indubitable que la verité n'a que faire de raisons, & est assez forte toute seule pour faire impression dans les cœurs. Mais si le respect a la force de retenir les esprits & de reprimer les vices, pourquoy l'aduertissement n'en feroit-il pas capable ? Si la reprimende donne de la honte, pourquoy nō l'aduertissement, quand même il ne se seruiroit que des preceptes tous simples ? L'aduertissement le plus fort, & qui penetre plus auant est celuy qui cōfirme par des raisons ce qu'il enseigne; & qui apprend outre cela pourquoy il faut faire chaque chose ; & quel fruit en doit attēdre celuy qui obeit aux Preceptes. Si l'on peut profiter aux autres par le moyen du commandement, on le peut aussi par les remonstrances; Or on profite par les commandemens vtils, & par consequent par les remonstrances. On diuise la vertu en deux parties, en la contemplation de la verité, &

en

en l'action. L'enseignement nous excite à la contemplation, la remonstration à l'action; & l'action iuste exerce & monstre tout ensé-ble la Vertu. Or si celuy qui persuade, profite à celuy qui va faire quelque chose, pourquoy celuy qui remonstre, ne profitera-il pas de la mesme sorte? Si donc la bonne action est nécessaire pour faire voir la vertu, & que la remonstrance enseigne les bonnes actions, il ne faut point douter que la remonstration ne soit nécessaire à la vertu. Il y a deux choses qui donnent à l'esprit beaucoup de force, la croyance de la verité, & la confiance. Or la remonstration fait l'un & l'autre; car on luy adjouste de la foy, & alors l'ame en deuient plus hardie & se remplit de confiance. Et partant la remonstrance ou l'aduertissement n'est pas inutile. M. Agrippa cét hōme courageux, qui de tous ceux que les guerres Ciui-les auoiēt rendus puissans & renō-
mez,

mez , fut seul estimé heureux de tout le monde , auoit accoustumé de dire qu'il deuoit beaucoup à cette sentence , *que les plus petites choses deuiennent grandes par la concorde , & par la paix; & que les plus grandes se ruinent par la discorde & par la guerre.* Enfin , il disoit que par cette sentéce il estoit deuenu bon frere & parfait amy. Si donc ces sortes de discours qui s'introduisent familièrement dans l'ame , la peuuent former , pourquoy cette partie de la Philosophie ne consiste qu'en de semblables discours , ne fera-elle pas la mesme chose ? Vne partie de la vertu consiste en instruction , & vne partie en action ; Car il faut que vous appreniez , & que vous cōfirmiez par vostre action, ce que vous auez appris. Que si cela est ainsi , non seulement les maximes generales des Philosophes sont profitables ; mais encore les preceptes qui repriment , & qui em-
pri

prisonnent nos passions , comme si c'estoit par vn Arrest. La Philosophie , dit Ariston , est diuisée en la science , & en l'habitude de l'ame. Car celuy qui l'a apprise, & qui a connu par son moyen ce qu'il doit faire , & ce qu'il doit éuiter, n'est pas neantmoins encore sage, si son esprit ne s'est transformé en ces choses mesmes qu'il a apprises. Or cette troisième partie qui consiste en enseignemens , dépend des maximes generales & de l'habitude : Et partant elle n'est pas necessaire pour acheuer la vertu, puis que ces deux choses suffisent. Il faut donc conclurre de là que les consolations ne seront pas necessaires, parce qu'elles procedent tout de mesme de ces deux choses? Il faut donc conclurre le mesme des exhortations; de la persuasion, & des raisonnemens, puis que tout cela vient aussi de l'habitude & de l'exercice d'un bon esprit. Mais encore que toutes ces choses

ses viennent de l'habitude de l'ame ; Toutesfois cette bonne habitude de l'ame vient elle même des maximes & des preceptes. Davantage ce que vous dites, est d'un homme déjà parfait , & qui est arriué au faiste de la felicité humaine , où l'on n'arriue que bien tard. Cependant il est necessaire de monstrier à celuy qui est encor imparfait , & qui commence neantmoins à profiter, quelle voye il doit tenir dans les choses qu'il faut qu'il fasse. Peut-estre que sans les aduertissemens, la Sagesse pourra elle même s'ouurir cette voye, lors qu'elle aura mené vn esprit si auant qu'il ne pourra plus agir que pour la vertu. Mais il faut que quelqu'un porte le flambeau deuant les foibles pour leur monstrier le chemin. Il est besoin qu'on leur apprenne ce qu'ils doiuent faire & ce qu'ils doiuent éuiter. Car si l'on veut attendre le temps, qu'on ait appris de soy-mesme ce qu'il

qu'il faut faire, comme le meilleur, on commettra cependant beaucoup de fautes; on ne pourra jamais arriuer à ce poinct, qu'on puisse estre content de soy-mesme. Il faut donc que l'on nous conduise, lors que nous commençons à pouuoir nous mesmes nous conduire. Les enfans apprennent suiuant les regles qu'on leur donne; On leur tient au commencement les doigts; & la main du Maistre les conduit sur le crayon qu'il a fait des Lettres. Apres cela il leur donne vn exemple pour limiter, & pour former là-dessus leur main. Ainsi nostre esprit reçoit beaucoup de secours, quand il est instruit par regles, & qu'on luy donne vn modele qu'il puisse suiure. Voila les choses par lesquelles on peut prouuer que cette partie de la Philosophie n'est pas inutile. Mais on demande apres cela si elle suffit toute seule pour faire vn Sage? Nous parlerôs vne autrefois sur ce sujet: Cependant

pendant, sans nous amuser davantage à ces argumens, ne semble-il pas que nous ayons besoin d'un Maître qui nous donne des Préceptes contre les enseignemens du peuple ?

II. Il n'y a point de parole qui frappe impunément nos oreilles. Ceux qui font pour nous des souhaits, nous nuisent ; & ceux-là nous nuisent encore qui nous donnent des maledictions. Car les maledictions des vns nous impriment dans l'ame de fausses craintes ; & l'amour des autres non instruit mal, en nous souhaitant du bien, parce qu'il nous renuoye à des biens éloignez, incertains & passagers, lors que nous pouvons trouver nostre félicité dans nostre maison. Ainsi nous ne pouvons nous mettre dans le bon chemin. Nos parens nous en font prendre de mauuais, nos seruiteurs font la mesme chose, personne ne peche pour luy seul, mais il repand ses erreurs

erreurs sur son prochain, dont il en reçoit de nouvelles. C'est ce qui est cause que les vices de tout vn peuple sont en chaque particulier, parce qu'il les a contractez en viuant avec le peuple, qui en rendant les autres pires, s'est rendu luy-mesme plus meschant. Il a appris le mal, & ensuite il l'a enseigné. Et enfin, la deprauatió est deuenue prodigieuse, lors qu'on a ramassé comme en vn corps tout ce que chacun scauoit de plus méchant. Il est donc nécessaire, que nous ayons quelqu'un qui nous garde, qui nous tire quelquesfois l'oreille, qui en repousse les bruits du vulgaire, & qui contredise les loüanges & les applaudissemens des peuples. Vous vous trompez, si vous auez la croyance que les vices naissent avec nous, ils sont arriuez depuis nous; On les fait loger en nous, on les a poussez dans nos ames. Efforçons-nous donc par de frequentes remonstrances d'estouffer

ces bruits & ces vaines opinions qui resonnent eternellement à l'entour de nos oreilles. La nature ne nous donne point de commerce avec le vice, elle ne nous a point assujettis à ce monstre, elle nous a fait naistre libres, & avec vne puissance souueraine. Elle n'a pas mis à découuert ce qui peut irriter nostre auarice, elle a mis sous nos pieds l'or & l'argent, pour nous apprendre à le mépriser. Elle a voulu que nous foulassions aux pieds tout ce qui est cause qu'on nous foule, & qu'on nous opprime. Elle nous a formez la teste haute & élevée vers le Ciel, & a voulu que nous vissions tout ce qu'elle a fait de magnifique & d'admirable, le leuer, le coucher, le mouuement rapide du Ciel, qui nous decouure durant le iour la beauté de la terre, & durant la nuit les merueilles qui sont en luy; Le cours des Astres qui est lent, si vous le comparez au tout, mais

mais que vous iugerez rapide , si vous confiderez les grands espaces qu'ils parcourent sans repos, & avec vne si grande viffesse; Les Eclypfes du Soleil & de la Lune; & enfin ces autres merueilles du Ciel soit qu'elles viennent selon l'ordre qui leur a esté prefcrit; soit qu'elles naiffent fubitement, comme ces longues traifnées de feu, qu'on void de nuit : Ces éclairs qui fortent fans coup & fans bruit du Ciel entr'ouuert , ces Colomnes , ces Poultries , & tant d'autres fimulachres de flammes. La nature a mis au deffus de nous toutes ces chofes, & a caché fous la terre l'or , l'argent , & mefme le fer qui nous ofte tousiours la paix , à caufe de ces deux autres metaux. Enfin, la nature les a cachez comme fi elle ne pouuoit nous les confier qu'avec peril. Mais nous auons fait voir le iour à ce qui eft l'origine de nos defordres & de nos querelles ; &

apres auoir remué le grand fardeau de la terre, nous en auons tiré les causes de tant de dangers & les instrumens de nos miseres. Nous auons mis entre les mains de la fortune les maux qu'elle répand dessus nous ; & nous ne rougissons pas d'auoir mis si haut ce que la nature auoit mis au lieu le plus bas de la terre. Voulez-vous sçauoir combien cette lueur qui touche vos yeux, est fausse ? Il n'y a rien de plus sale , il n'y a rien de plus obscur, que l'or & l'argent, tandis qu'il sont encore plongez & enseuelis dans leur fange. En effect , lors qu'on les tire des tenebres des mines , lors qu'on les façonne , & qu'on les separe de leurs impuretez , il n'y a rien de plus difforme, & de plus desagrea-ble. Regardez mesme les ouuriers qui trauaillent à nettoyer cette espece de terre sterile & sans forme, vous verrez de quelle façon ils sont enfumez ; à peine les
pren

prendriez vous pour des hommes. Cependant ces choses souillent dauantage l'esprit que le corps; & il y a encore pus de saleté & d'ordure en celuy qui les possède qu'en celuy qui y traueille. Il est donc necessaire d'estre instruit, & d'auoir ensuitte vn homme de bon sens, qui parmy le bruit des erreurs & des fausses opinions, vous fasse pour le moins entendre vne seule voix veritable. Mais quelle sera cette voix? Ce sera celle qui apres que vous aurez esté estourdy par tant de bruits qui ne parlent que d'ambition, vous soufflera aux oreilles des parolles salutaires. Ce sera celle qui vous dira, que vous n'avez pas sujet de porter enuie à ceux que le peuple appelle grands & heureux, qu'il ne faut pas que les applaudissemens des peuples ayent la force de vous oster ce bon sens, & cét estat tranquille qui se rencontre tousiours dans vne ame bienfaite; Qu'il ne

faut pas que cét homme paré de la Pourpre , & deuant qui l'on porte les faisceaux , vous fasse mépriser vostre repos ; Que vous ne deuez pas estimer plus heureux celuy à qui l'on fait faire place dans les ruës , que ceux que l'Huissier fait retirer de son chemin pour le faire passer plus à l'aise & plus honorablement. Si vous voulez auoir vn Empire qui vous soit vtile , & qui ne soit fascheux à personne , chassez les vices. On en trouue plusieurs qui mettent le feu dans les Villes , qui renuersent des forteresses que des siecles n'auoient pû abattre , qui font des leuées de terre aussi hautes que des Tours , & qui font choir par la force de leurs machines des murailles élouées à vne hauteur prodigieuse. Il s'en trouue plusieurs qui chassent deuant eux de grandes armées , qui battent tousiours leurs ennemis , & qui passent iusqu'aux bouts
du

du monde , couverts & souillez
du sang des Peuples. Mais ceux
là mesmes sont vaincus par leur
conuoitise , en mesme - temps
qu'ils sont vainqueurs de leurs
ennemis. Personne ne leur a re-
sisté , quand ils ont commencé à
parestre ; mais aussi ils n'ont re-
sisté ny à l'ambition, ny à la cru-
auté ; & quand ils persecutoient
les autres , ils estoient eux-mes-
mes persecutez. Vne furieuse am-
bition de ruiner des peuples
Estrangers , tourmentoit le mal-
heureux Alexandre, & l'enuoyoit
comme son esclau en des pays in-
connus. Pensez-vous que ce Prin-
ce soit en son bon sens qui com-
mence ses destructions & ses
meurtres par la Grece mesme où
il auoit esté élevé , qui oste à tout
le monde ce qu'il a de plus pre-
cieux , qui contraint Lacedemo-
ne de luy obeyr , & Athenes de
se taire? Non content de la ruyne
de tant de Villes , que Philippes

auoit vaincuës ou achetées , il va en dautres lieux en ruyner de nouvelles. Il porte la guerre par tout le monde ; sa cruauté ne se peut assouuir nulle part , & ressemble aux bestes fauages qui en déchirent dauantage que leur faim ne leur en demande. Il a desia fait vn seul Estat de plusieurs Royaumes; Desia les Grecs & les Perles le craignent ; Desia les Nations qui estoient libres durant le regne de Darius , en reçoient le joug ; Et neantmoins au delà de l'Ocean & du Soleil , il n'est pas encore satisfait, & il se fâche d'arrester le cours de ses victoires sur les traces d'Hercule & de Bacchus , enfin il veut faire violence à la Nature. Cét ambitieux ne veut pas aller ; mais il n'a pas la puissance de s'arrester ; Il est comme les choses pesantes que l'on jette de haut en bas ; elles ne sçauroient s'arrester qu'elles ne soient tombées à terre. Ce ne fut mesme ny la vertu ny la raison,

fon, qui perfuada à Pompée ou les guerres ciuiles ou les guerres eſtrāgeres. Mais vn amour deſordonné d'vne grandeur imaginaire le pouſſoit tantost en Eſpagne contre Sertorius, & le jettoit tantost en Mer pour la purger de Corſaires. Il ſe faiſoit des pretextes de toutes ces choſes pour faire durer ſa puiſſance. Qui l'attira en Afrique, & dans le Septentrion ? Qui le fit marcher contre Mithridathe ? Qui le fit aller dans l'Armenie, & dans tous les coins de l'Aſie ? Vne paſſion immoderée de s'agrandir, parce qu'il ne ſe trouuoit pas aſſez grand, lors que tout le monde l'appelloit grand. Qui pouſſa Ceſar à ſe perdre & à perdre la Republique ? La gloire & l'ambition ; & cét inſatiable deſir de ſe voir élevé par deſſus les autres. Il n'en pût ſouffrir vn ſeul deuant luy, bien que la Republique meſme en ſouffrit deux au deſſus d'elle. Quoy penſez - vous que Ma-

Marius qui ne fut qu'une fois Consul , car il n'obtint qu'un Consulat & emporta les autres de force ? Pensez-vous , dis-je , qu'il ait esté poussé par un mouvement de vertu parmy de si grands perils , lors qu'il tailloit en pieces les Teutons & les Cimbres , & qu'il poursuivoit Jugurthe par les deserts de l'Afrique , Marius conduisoit l'armée , & l'ambition Marius. Cependant que ces ambitieux ébranloient tout le monde , il estoient eux-mêmes renuersez par la violence de leurs passions. Ils ressembloient à des tourbillons qui font tourner avec eux tout ce qu'ils emportent ; mais qui tournent auparavant eux-mêmes , & qui vont d'une plus grande force parce qu'il n'y a rien en eux qui soit capable de les arrester. C'est pourquoy apres avoir esté pernicieux à beaucoup de monde , enfin ils ressentent eux-mêmes cette cruelle violence qui les a rendus nuisibles.

fibles à tant de personnes. Il ne faut pas que vous vous imaginiez que quelqu'un deuienne heureux par les infortunes d'autrui. Vous deuez rejeter tous ces exemples que l'on vous met deuant les yeux, & dont on frappe vos oreilles. Vous deuez purger vostre cœur de tous les mauuais discours que l'on y a fait entrer. Il y faut introduire la vertu comme dans vne place qu'on auroit vſurpée ſur elle, afin qu'elle en chaffe des menſonges agreables; qu'elle nous ſepare du peuple à qui nous donnons trop de croyance, & qu'elle faſſe reuenir dans noſtre ame les bons & les veritables ſentimens. Et certes, c'eſt vn effet de la ſageſſe de reuenir à ſoy-meſme, & de ſe laiſſer ramener aux meſmes lieux d'où l'erreur publique nous auoit emportez. C'eſt eſtre à demy guery que de s'eſtre ſeparé des mauuais Conſeillers, & de ces dangereu-
ſes

ses compagnies où chacun nuit à son compagnon. Mais afin que vous connoissiez combien cela est vray, considerez que chacun vit en public d'une autre façon qu'en particulier. Veritablement la solitude ne sçauroit pas d'elle-mesme nous enseigner l'innocence; & les champs ne nous enseignent pas la moderation, & la sobriété. Mais lors que nous n'auons plus de témoins ny de spectateurs, alors on void disparoistre les vices dont le plaisir est de se montrer & d'estre veus. Car, dites-moy, ie vous prie, qui se voudroit reuestir de la pourpre pour ne la faire voir à personne? Qui a eu la passion de se faire servir en vaisselle d'or, afin de manger en secret? Qui est celuy qui estant seul dans les champs, couché à l'ombre d'un arbre, a voulu déployer ses beaux meubles, & les marques de sa dissolution? Certes il n'y a point d'homme qui veuille faire
le

le magnifique pour soy seulement, ny mesme pour vn petit nombre de ses amis. Mais selon le nombre & la qualité des personnes qui le regardent , il fait monstre de ses vanitez , & de l'appareil de ses vices. Il ne faut donc point douter que tous ceux qui nous regardent , & qui nous admirent , ne seruent d'amorce à nos vices , & ne soient coupables de nos folies. Vous ferez en sorte que nous n'aurons plus de conuoitises , si vous pouuez faire en sorte que l'on ne vous voye point. L'Ambition, le Luxe & l'Orgueil ont sans doute besoin d'un Theatre ; mais enfin vous en guerirez , si vous auez la force de les cachet. Si nous sommes donc obligez de demeurer au milieu du bruit des villes , ayons tousiours aupres de nous quelque personne qui nous conseille , & qui s'opposant à ceux qui louent excessiuement les grands biens , donnēt des loüanges à celuy qui se
tient

tient riche de peu de chose, & qui ne mesure les richesses que par le besoin qu'il en a. Que contre ceux qui éleuent si haut la faueur & la puissance, il vante le repos qu'on rencontre dans l'estude, & le plaisir que l'on trouue d'auoir retiré son ame de l'embarras des biens estrangers, & de l'auoir remise dans les siens. Qu'il fasse voir que ces hommes qui sont heureux au iugement du peuple, tremblent & sont tousiours en crainte dans ce haut degré d'honneur perpetuellement enuié; & qu'ils ont vne opinion d'eux-mesmes, bien différente de celle des autres. Car ce qui semble élevé aux autres, ne leur paroist qu'un precipice. C'est pourquoy ils tremblent, & meurent de crainte toutes les fois qu'ils iettent les yeux sur le precipice de leur grandeur. Ils se representent sans cesse toutes ces diuerses chertés qui sont d'autant plus dangereuses qu'on est plus haut élevé.

Alors

Alors ils redoutent ce qu'ils auoient
desiré; Et cette mesme felicité qui
les red insupportables aux autres,
leur est insupportable à eux-mes-
mes. Alors ils loient ce doux repos
qui ne dépend de personne. Leur
splendeur leur est odieuse; ils cher-
chent vn chemin pour fuyr au mi-
lieu de leurs prosperitez. Alors
vous verrez que la crainte les aura
rendus Philosophes, & que dans
leur mauuaise fortune ils pren-
dront de bons conseils: Car com-
me si la bonne fortune & le bon
sens ne pouuoient s'accorder en-
semble, nous sommes ordinaire-
ment plus sages dans nos malheurs
que dans nos prosperitez qui nous
dépoüillent de la raison, & nous
ostent le iugement.



EPISTRE XCV.

ARGUMENT.

1. *Il adiouste quelque chose à l'Epistre precedente & fait voir que pour rendre l'homme sage, les maximes generales, & les preceptes particuliers de la Philosophie ne suffisent pas tous seuls ; mais qu'il les faut joindre ensemble.*
2. *Il monstre l'utilité des preceptes & des images qu'on fais des choses pour les mieux imprimer dans l'ame.*

I. **V**OUS demâdez que ie vous, paye aujourd'huy ce que ie vous auois promis de payer vne autre fois. Vous demandez que ie vous escriue si cette partie de la Philosophie qui consiste en preceptes, & que les Grecs appellent

lent Parenetique , suffit toute
 seule pour la perfection de la Sa-
 gesse. Je sçay bien que si ie vous
 refusois , vous prendriez mon re-
 fus en bonne part. Je vous en fais
 neantmoins vne promesse toute
 nouvelle. * Et ie n'ay garde de
 violer vne parole que ie vous ay
 publiquement donnée , mais
 vne autre fois ne demandez
 point vne chose que vous ne vou-
 driez pas obtenir. Car nous de-
 mandons quelquefois avec em-
 pressement ce que nous refuse-
 rions si quelqu'un nous le presen-
 toit. Que cela s'appelle legereté
 ou complaisance, on ne sçautoit
 mieux punir l'un ou l'autre qu'en
 promettant facilement. Nous de-
 sirerons faire croire que nous
 voulons beaucoup de choses que
 nous ne voulons pas en effect.
 Quelqu'un aura apporté vne lon-
 gue Histoire escrite en lettre fort
 menuë ; Et apres en auoir leu
 vne

* Ou
 bien, &
 ie feray
 en sorte
 qu'on
 ne ver-
 ra pas
 encore
 perir le
 Prouer-
 be : Ne
 demande
 point ce
 que tu
 ne vou-
 drois
 pas ob-
 tenir.

vne bonne partie , il dira qu'il est prest de cesser si on le desire , & neantmoins ceux qui voudroient qu'il fût deuenu muet à l'heure mesme qu'il à commencé à lire , ne laissent pas de luy crier qu'il continuë. Souuent nous voulons vne chose & nous en demandons vne autre. Nous dissimulons mesme avec les Dieux ; Nous ne leur disons pas la verité en les priant, Mais ou ils ne nous exaucët point, ou bien ils ont pitié de nous. Pour moy, i'ay resolu de me vanger , sans vous faire aucune grace; & pour vostre punition ie veux vous donner la peine de lire vne longue Lettre. Si sa lecture vous déplaist, dites que vous vous estes procuré ce mal. Mettez-vous au nombre de ceux qui sont persecutez par la femme mesme qu'ils ont espousée, apres l'auoir recherchée avec de grandes passions; entre ceux qui ne sont pas en repos parmy les grandes richesses qu'ils ont

ont acquises avec trauail ; entre ceux qui sont gesnez par les honneurs qu'ils ont pourſuiuis par tant de brigues , & enfin entre tous les autres , qui sont eux-mesmes causes de leurs infortunes. Mais ſans m'amuser à vous faire vn exorde , i'entreray d'abord en matiere. L'heureuse vie, dit-on , consiste à faire de bonnes actions ; Or les preceptes conduisent aux bonnes actions , & partant ils ſuffisent pour rendre la vie heureuse. Neantmoins les preceptes ne conduisent pas tous seuls aux bonnes actions , il faut que l'esprit y contribuë de son costé , & qu'il leur rende obeyſſance : Et c'est bien ſouuent en vain qu'on les propose , lors que de mauuaises opinions se sont emparées de nostre ame. D'ailleurs encore que l'on fasse bien , on ne croît pas quelques-fois de bien faire. Car si d'abord vn homme n'est bien

bien instruit , & qu'il n'ait toutes les lumieres qu'on pourroit souhaitter, il est impossible qu'il puisse sçauoir, quand il faut faire telle ou telle chose ; quelle mesure il y faut apporter , avec quelles personnes & comment il faut agir, enfin il est impossible qu'il sçache toute l'estenduë de ses deuoirs. Ainsi toutes les forces ne luy suffisent pas pour arriuer aux bonnes choses , il ne peut mesme les faire reglement, ny se porter volontiers du costé de la vertu, il ne fera rien qu'à tastons , il sera perpetuellement en doute. Si, me dit-on, les bonnes actions procedent des preceptes , les preceptes ne sont que trop suffisãs pour rédre la vie heureuse : Or cette derniere proposition est veritable, & l'autre par conséquent. Nous respondons à cela que les actions vertueuses procedent non seulement des preceptes, mais encore des Maximes generales. Mais se, dit - on , les autres sciences

sciences se contentent des preceptes , la Sagesse qui est la science de bien viure , s'en doit aussi contenter. Celuy - là monstre a gouverner vn Vaisseau , qui ordonne qu'on manie le gouvernail de telle ou de telle façon , qui commande de donner aux voiles plus ou moins de vent , qui monstre comment il se faut gouverner durant la tempeste , & durant vn vent fauorable,ou quand il est inconstant & qu'on ne sçauroit s'y fier. Enfin les preceptes confirment les autres Artisans dans leur art : Pourquoi donc les Maistres de la vie , ceux qui enseignent à bien viure , ne feroient-ils pas la mesme chose ? Je responds à cela que toutes ces sciences ne s'appliquent qu'aux choses qui seruent à la vie , & non pas à regler la vie. C'est pourquoy elles sont retenues & empeschées par vne infinité d'accidents qui viennent du dehors , comme par l'esperance, par la

la conuoitise , par la vanité. Mais cette illustre Science qui fait profession d'enseigner , à viure , ne rencontre point d'obstacles , qui empeschent son exercice. Elle rôpt les empeschemens, & vient facilement à bout des difficultez. Voulez-vous sçauoir quelle difference il y a entre cét art & les autres ? On est plus excusable dans les autres de faillir volontairement que par ignorance ; mais en celuy-cy la plus grande faute qu'on puisse commettre , c'est de faillir volontairement & par connoissance. Vn Grammairien par exemple , ne rougira point de faire vne faute contre la langue , s'il la fait à dessein : mais sans doute il en aura honte s'il la fait par ignorance. Vn Medecin qui ne connoist pas que son malade va mourir , fait vne plus grande faute au moins en ce qui concerne son art , que s'il le connoissoit, & qu'il n'en dît rien. Mais dās
la

la science de la vie, les plus hon-
teuses fautes sont les fautes volon-
taires & que l'on connoist. Ad-
joustez à cela que la pluspart des
Arts & principalement des Arts
liberaux, ont aussi non seulement
leurs preceptes particuliers, mais
encore leurs maximes generales.
Comme par exemple, la Medeci-
ne. C'est pourquoy il y a vne Se-
cte qu'on appelle la Secte d'Hi-
pocrate, vne autre celle d'Ascle-
piades, & vne troisieme, celle
de Themison. D'ailleurs, il n'y
a point de science contemplative
qui n'ait ses maximes generales
que les Grecs appellent Dogma-
ta, & que nous appellons De-
crets ou Maximes generalement
receuës, comme vous en trouue-
rez dans la Geometrie & dans l'A-
stronomie. Or la Philosophie est
contemplative, & active; Elle fait
des speculations, & met aussi la
main à l'ouvrage. Vous-vous trô-
pez si vous croyez qu'elle ne pro-
mette

mette que des operations terre-
stres , elle a le courage plus haut,
elle fait de plus hautes entrepri-
ses. Je fais , dit-elle , des recher-
ches par tout l'Vniuers , ie ne suis
pas limitée par le commerce que
j'ay avec les hommes ; ie ne me
contente pas de vous persuader ce
que vous devez embrasser , & de
vous destourner de ce que vous
devez fuyr. Iem'occupe à des cho-
ses plus grandes , & qui sont au
dessus de vous.

*Je t'apprends à parler du mouue-
ment des Cieux ,*

*Je t'apprends pour ton bien à con-
noistre les Dieux.*

*Je te découuriray la naissance des
choses ,*

*Ce qui fait leur durée , & leurs
Metamorphoses.*

*Et comment la nature impuis-
sante à son tour ,*

*Laisse aller au neant ce qu'elle
mit au iour.*

**C'est ainsi que parle Lucrecé. Il
faut**

faut donc qu'elle ait ses Decrets, puis qu'elle est contéplative. Mais en effect, n'est-il pas certain que personne ne s'acquittera iamaïs bien de ce qu'il doit faire, si on ne luy a comme inspiré cette raison, par laquelle il pourra en toutes choses s'acquitter parfaitement de son devoir? Certainement il ne pourra iamaïs arriuer à ce point de perfection, s'il n'a rien appris que les preceptes. Car ce qu'on enseigne par lambeaux, est foible de soy-mesme, & est pour ainsi dire sans racines. Mais les maximes generales nous fortifient, deffendent la raison & la tranquillité de l'ame, & contiennent en eux toute la vie, & toute la nature des choses. Il y a entre les Decrets de la Philosophie, & les Preceptes la mesme difference qu'entre les Elemens & les membres. Les membres dépendent des Elemens, & les Elemens sont les causes des membres & de toutes

tes les autres choses. L'ancienne Sageſſe, dit-on, n'a rien enseigné que ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit éviter. Cependant les hommes estoient alors beaucoup meilleurs qu'aujourdhuy; & depuis qu'on a veu paroître vn si grand nombre de sçauans, les gens de bien ont disparu. Car cette vertu toute simple; & qui n'aymoit que la franchise, s'est changée en vne science obscure & remplie de subtilitez, & d'artifices: Enfin on nous apprend seulement à disputer & non pas à viure véritablement comme vous dites, cette Sageſſe des anciens, ne fut pas moins rude ny moins grossiere en sa naissance que les autres Arts, à qui le temps a donné plus de politesse & de subtilité. Mais aussi n'auoit-on pas besoin en ce temps-là de remedes si prompts & si recherchez. La deprauation n'estoit pas encore montée si haut & ne s'estoit pas respanduë si
auant

avant. Les remedes simples suffisoient pour de simples maladies. Mais maintenant il est necessaire d'auoir des defences d'autant plus fortes, que les armes qui nous attaquent, sont plus puissantes & plus redoutables. Autrefois la Medecine consistoit en la connoissance de peu d'herbes, par lesquelles on arrestoit le sang & l'on guerissoit les blessures; & depuis elle s'est multipliée iusqu'à cette prodigieuse quantité de diuers remedes que nous auons. Et certes, il ne s'en faut pas estonner; elle auoit moins de besongne en ce tēps là que les corps estoient mieux composez, & plus robustes; & qu'ils se seruoient de viandes faciles, plus proportionnées à la nature, & qui n'estoient point corrompuës par la volupté, ny par les artifices de la débauche. Aussi-tost, qu'on a commencé à les chercher, plustost pour irriter l'appetit que pour se rassas-

fier, & qu'on a inuenté tous ces ragoufts differens qui ne seruent qu'à réuëiller la gourmandise, ce qui seruoit d'aliment à ceux qui en auoient besoin, ne sert auourd'huy que de fardeau à ceux qui en sont remplis. Delà vient cette pâleur de visage, & ce tremblement de nerfs affoiblis & appesantis par le vin. De là vient ce chancellement perpetuel qui ressemble à celuy qui cause l'yuresse. De là se forment les enflure, & les hydropisies, tandis qu'on s'accoustume à son mal-heur de prendre plus que l'on ne peut. De là sont causez ces espanchemens de bile; Le visage deuient défiguré, le corps se desseiche comme par vn feu secret qui le deuore; Les doigts se tordent & se retirent. De là vient cet engourdissement de nerfs, & ce tressaillement de membres qui n'a ny fin ny intermission. Que diray-je des vertiges, & des tournoyemens de teste?

ite ? Des douleurs des yeux & des oreilles , de ces agitations d'un cerueau qui bout, & de ces vlceres qui rongent interieurement toutes les parties , par où le corps se décharge ? Que diray-je de cette infinité de diuerses fièvres ? dont les vnes sont violentes en mesme-temps qu'elles naissent ; les autres plus lentes s'emparent peu à peu du corps ; Et quelques-vnes viennent par frissons, & par vn tremblement de tous les membres ? Qu'est-il besoin de parler de ces autres maladies sans nombre, qui sont les peines & les chastimens de la débauche ? On estoit exempt de tous ces maux , lors qu'on ne s'estoit pas encore abandonné aux delices ; lors que l'on commandoit à ses passion , & qu'on n'auoit pour soy d'autre seruiteur que soy-mesme. Les corps s'endurcissoient alors par le trauail ; Et quand on s'estoit lassé ou à la course , ou à la chasse,

ou à labourer la terre , on venoit prendre vn repas , qui ne pouuoit estre agreable qu'à ceux qui auoient de l'appetit. C'est pourquoy on n'auoit pas besoin de tout cét équipage de la Medecine, de tant de ferremens ny de boëtes. Les maladies estoient legeres , parce que leurs causes estoient legeres. La quantité des viandes a fait la quantité de maladies. Voyez , ie vous prie , combien la gourmandise qui depeuple la mer & la terre , meste de choses differentes pour les faire passer par vne seule bouche. Certes , il est impossible que tant de choses diuerses se puissent accorder ensemble ; la digestion ne s'en peut bien faire ; elles se font la guerre l'une à l'autre ; chacune veut produire son effect. Il ne se faut pas estonner si de tant de viandes differentes , on void naistre cette grande diuersité de maladies ; & si les choses qui sont contraires de leur

nature , & qu'on a voulu contraindre de s'vnir , regorgent & se separent l'une de l'autre. Il arriue donc de là , que nous contractions autant de maladies que nous vsons de sortes de viandes. Ce Pere fameux des Medecins , & tout ensemble de la Medecine , a dit que les femmes ne deuenoient iamais chauues , & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Cependant aujourd'huy les cheueux leur tombent , & elles sont sujettes à la goutte. Ce n'est pas qu'elles ayent changé de nature , mais elles ont changé de façon de viure. Car comme elles ont voulu se jeter dans la mesme licence que les hommes , elles ont aussi rencontré leurs incommoditez & leurs maladies. Elles ne veillent & ne boient pas moins que les hommes ; elles les défont au vin & à l'huile ; Elles rejettent comme eux ce qu'elles ont pris de trop & malgré leur estomach.

Elles remesurent par le vomissement, tout le vin qu'elles ont beu; elles mangent de la neige comme les hommes pour le soulagement de l'estomach qui est en feu. Pour ce qui est de la lubricité, elles ne le cèdent pas aux hommes. Pourquoy donc s'estonneroit-on que le plus grand des Medecins, & qu'un esprit si sçauant dans les secrets de la Nature se trouue conuaincu d'un mensonge, en ce qu'on void aujourd'huy tant de femmes chauues & trauaillées de la goutte? Elles ont perdu par leurs vices les auantages, & les priuileges du sexe; Et parce qu'elles se sont dépoüillées du personnage de femme, elles ont esté condamnées aux infirmités, & aux maladies des hommes. Les anciens Medecins n'auoient garde de donner si souuent à manger, ils ne sçauoient pas restablir avec le vin un poux languissant & abbattu. Ils ne sçauoient point saigner si
souuent

souuent, ny guerir vne longue maladie par le bain & par les sueurs. Ils ne sçauoient point la façon de lier les cuisses & les bras, pour attirer aux extremittez la force qui estoit cachée au dedans. Aussi n'estoit-il pas besoin de se fortifier de tant de diuers secours, puis qu'il y auoit si peu de dangers. Mais maintenant iusques où s'estendent les maux, & combien voyons-nous de diuerses sortes de maladies ? Ainsi nous payons l'vsure des voluptez que nous auons desirées contre toute regle & toute raison. Vous estonnez-vous de voir des maladies innombrables ? Comptez le nombre de vos Cuisiniers. On void cesser l'estude des bonnes Lettres ; & les Professeurs des sciences demeurent seuls, & n'ont point d'autres Auditeurs que des bancs & des murailles. Les Escholes des Rhetoricien & des Philosophes sont conuerties

en des solitudes. Mais au contraire, combien les Cuisines sont-elles devenues celebres, & qu'elle foule de jeunesse voyons-nous devant le feu & à la table de tant de prodigues ? Je ne parle point de ces mal-heureux garçons, que d'autres outrages attendent apres le festin dans la chambre. Je ne parle point de ce grand nombre de Pasticiers, de Rostisseurs, & de ces autres Valets qui apportent la viande aussi-tost qu'on en a donné le signal. Bons Dieux ; A combien d'hommes le ventre tout seul donne-il d'exercice & de peine ! Hé quoy, vous imaginez-vous que les champignons, ce poison voluptueux, ne travaillent point secrettement à vostre ruine, encore qu'ils ne semblent pas vous nuire à l'heure que vous les mangez ? Hé quoy, pensez-vous que la neige ne vous cause pas des duretez dās le foye ? Pensez vous donc que ces huîtres dont

la

la chair est visqueuse & nourrie de fange, ne portent point avec elle dans vostre estomach vne pesanteur terrestre & limoneuse? Vous imaginez - vous que cette fausse qu'on appelle le Garum des al- liez, & qui n'est rien autre chose qu'une precieuse corruption du sang de quelque mauuais pois- sons, ne vous brûle pas les en- trailles par le sel qui entre dedans? Pensez-vous que cette pourriture qu'on vous porte de dessus le feu dans la bouche, se puisse esteindre dans vos entrailles, sans vous nuire? Que ces vents qui remon- tent, sont puants & capables d'en- gendrer la peste: Qu'ils appor- tent de dégoust, & qu'ils sont in- supportables à ceux-là mesmes qui exhalent de leur estomach ces fumées de leur vieille débauché. Scachez que ce qu'ils mangent, se pourrit, & qu'il ne se digere pas. Il me reuiert en memoire d'auoir

d'auoir ouy parler de ce fameux plat où vn débauché qui se precipitoit à sa ruyne , auoit fait entrer tout ce que les plus magnifiques pourroient manger en vn iour. Les Vrenes , les huïstres & tous ces poissons qu'on tire de l'écaille , y estoient distingués par des Herissons de mer; & l'on couuroit tout cela de chair de Barbeaux dont on auoit osté les arestes. On se fasche de n'auoir qu'une viande dans chaque plat ; On mesle ensemble dans vn seul plat quantité de gousts differens ; On fait à table , ce qui se doit faire dans le ventre ; J'attends maintenant que l'on y serue des viandes toutes machées. En effect il ne s'en faut guere ; Car n'est-ce pas presque la mesme chose d'apprester des hachis si mélangez, ou que le Guisnier fasse la fonction des deux ? Il y auroit trop de peine d'aller chercher son appetit dans chaque plat , il faut que l'on met-

te ensemble toutes choses, & qu'on en fasse vne mesme fausse. Pourquoi me donneray - ie la peine d'estendre la main pour ne prendre qu'un morceau? Il faut tout d'un coup en faire venir plusieurs ensemble. Il faut que toutes les viandes qui feroient l'honneur d'un festin, & qui pourroient faire plusieurs plats, n'en fassent qu'un seul, pour satisfaire le ventre. Que ceux qui disent qu'on vouloit se faire connoistre, & acquerir de la reputation par le moyen de toutes ces choses sçachent que l'on n'en faisoit point de monstre, puis qu'on prenoit plaisir à se cacher en commettant tous ces excez. Au reste que tout ce qu'on sert sur vne table, soit arrousé d'une mesme fausse? Qu'on n'y remarque aucune difference, que toutes sortes de poissons soient cuits & meslez ensemble, certes la viande de ceux qui vomissent, n'est pas plus confusément mêlée.

Or

Or comme tout cela est mélangé, il en naist aussi diuerſes maladies, contre leſquelles la Medecine a commencé à ſ'armer par pluſieurs ſortes de remedes & par diuerſes obſeruations. Je diſ la meſme choſe de la Philoſophie ; Elle eſtoit autrefois plus ſimple lors que les vices n'eſtoient pas ſi grands , & qu'on pouuoit plus aiſément les guerir. Mais aujourdhuy il faut mettre tout en vſage contre vne ſi generale corruption des mœurs. Et pleuſt à Dieu qu'on pût vaincre le mal par ce moyen. Nous ne ſommes pas ſeulement furieux en particulier, mais encore aux yeux de tout le monde. Veritablement nous puniſſons les homicides & les meurtres particuliers. Mais que dirons - nous des guerres & des maſſacres des nations entieres ? Ne ſont-ce pas des crimes que nous eſtimons glorieux ? L'avarice & la cruauté n'ont point de regle ny de meſure ; mais au moins

moins tandis qu'elles s'exercent en secret & seulement par quelques personnes, elles sont moins nuisibles & moins monstrueuses. Maintenant on commet les crimes par les deliberations du Senat, & par l'Ordonnance du peuple; Et l'on cõmande au public ce qu'on deffend aux particuliers. Ce que l'on puniroit de mort si vn homme priuë l'aueit commis, reçoit de hautes loüanges, quand il est commis en public, & les armes sur le dos. Les hommes qui sont nez pour la douceur, n'ont-ils point de honte de se plaire dans le sang des hommes? de se faire la guerre les vns aux autres? & de la laisser à leurs enfans comme vne dette de leur succession, veut mesme que les bestes sauuages viuent en paix l'vne avec l'autre? Il a donc esté besoin que la Philosophie ait plus puissamment travaillé contre vne fureur si puissante, & qui s'est respan-

due

duë si auant. Il a donc fallu qu'elle ait trouué autant de forces qu'il en estoit arriué aux ennemis qu'elle se proposoit de combattre. Il estoit facile de reprendre ceux qui n'estoient sujets qu'au vin, & qui n'auoient point d'autres vices que la delicatessé des viandes. Il ne falloit pas beaucoup de force pour ramener l'esprit à la sobriété, qu'il auoit peu à peu abandonnée.

Mais il faut maintenant & l'adresse & la force.

On cherche de la volupté en toutes choses, il n'y a point de vice qui demeure dans ses limites. Le luxe & la dissolution se precipitent dans l'auarice; on a mis l'honneur en oubly, on ne trouue plus de honte où il y a du gain à faire. L'homme qui est vne chose sacrée, est tué par l'homme mesme, par diuertissement & par jeu. C'estoit autrefois vn crime de l'instruire à porter ou à receuoir des coups, il y est maintenant exposé

se tout nud & sans armes , & l'on se fait vn diuertissement de sa mort. Il est donc besoin dans vne si grande corruption de mœurs de quelque plus grãde force que l'ordinaire, pour chasser les maux inueterez. Il faut employer les Decrets & les Maximes generales pour oster les impressions que les fausses opinions ont fait dans nostre ame. Si nous y adioustons les preceptes, les consolations, & les remonstrances, elles pourront sans doute profiter , mais elles n'ont point force d'elles - mesmes. Si nous voulons arracher des liens du vice de ceux qui s'y sont laissez engagerz, taschons de leur apprendre en quoy consiste le mal , & en quoy consiste le bien? Taschons de leur faire comprendre que toutes choses changent de condition, si l'on en excepte la vertu; & que tantost elles sont bonnes , & tantost elles sont mauuaises. Comme le premier lien qui attache vn
homme

homme à la guerre, est le serment, l'amour qu'il a pour ses enseignes, & la honte de les abandonner ; & qu'en suite il est aisé de commander, & de faire executer toutes choses à ceux qui ont presté le serment; Ainsi quand vous voulés conduire quelqu'un à l'heureuse vie, il faut premierement en jetter les fondemens dās son ame, & luy inspirer la vertu. Il faut faire en sorte de le rendre Religieux pour elle iusqu'à la superstition; Il faut qu'il l'ayme, qu'il veuille viure avec elle, & qu'il ne veuille pas viure sans elle. Quoy donc, ne s'est-il pas trouué des hommes qui sont deuenus gens de bien, sans vne institution si subtile, & qui ont fait de grands progres par la conduite des seuls preceptes ? Je le confesse, mais ils auoient l'esprit excellent, & ont pris comme en passant, ce qui leur estoit salutaire. Et certes comme les Dieux n'ont point appris la
vertu,

vertu, parce qu'ils sont nez avec elle, & que la bonté fait vne partie de leur essence ; De mesme il se rencontre des hommes d'une nature si excellente , qu'ils comprennent sans beaucoup d'estude, ce qu'on a de coustume d'enseigner, & embrassent les choses vertueuses aussi - tost qu'on les met deuant leurs yeux. Enfin il y a des esprits assez fertiles d'eux - mesmes , & qui sont pour ainsi dire les raiisseurs de la vertu. Mais il y a des hommes grossiers & pesans, & qui se sont laissez vaincre par vne mauuaise habitude, sur qui il faut faire de longs efforts , pour oster cette rouille qui défigure leurs esprits. Au reste comme celuy qui enseigne les maximes generales de la Philosophie , menera bientôt à la pfection ceux qui ont de l'inclination au bien , il aidera sans doute les foibles , & leur fera perdre leurs mauuaises opinions. Voyez donc combien
les

les maximes generales sont necessaires.

II. Il y a certaines opinions qui nous rendent lasches & paresseux pour quelques choses, & qui nous rendent temeraires pour d'autres. Or on ne sçautroit reprimer cette temerité ny reueiller cette paresse, si l'on n'en oste les causes, comme la fausse admiration & la fausse crainte. Tandis que ces choses seront maistresses de nos ames, on aura beau crier, vous deuez cela à vostre Patrie, cela à vos enfans, cela à vos amis, cela à vos hostes; L'avarice s'opposera toujours à nostre deuoir. Vous sçaurez bien qu'il faut combattre pour la Patrie, mais la peur vous en dissuadera. Vous sçaurez bien qu'il faut traualler pour vos amis, iusqu'à la derniere extremité, mais vous en serez empêché par la consideration de vos plaisirs. Vous sçaurez bien que la plus grande iniure que vous puissiez faire à

vostre femme , c'est d'auoir vne concubine ; mais la lubricité ne manquera point de charmes qui vous y poussent. Il ne peut donc seruir de rien , de donner des preceptes, si vous n'ostez auparauât ce qui peut s'opposer aux preceptes; comme il seroit inutile de mettre vos armes en veuë, & d'en approcher seulement , si vous ne déliez vos mains pour vous en seruir. Il faut donc retirer l'esprit de ses liens si nous voulons qu'il embrasse les preceptes que nous luy donnons. Supposons que quelqu'un fasse ce qu'il faut faire , il ne le fera pas également , parce qu'il ne sçait pas pourquoy il le fait. Veritablement il fera quelques bonnes choses par accident ou par habitude ; mais il n'aura pas la regle en main sur laquelle il puisse mesurer ses actions , & qui luy fasse reconnoistre que ce qu'il a fait, est bien fait. Celuy qui n'est bon que par accident , ne peut se
pro

promettre de l'estre tousiours. Peut-estre que les preceptes vous apprendront à faire ce qu'il faut faire, mais ils ne vous apprendront pas à le faire, comme il faut : Et s'ils ne peuvent vous apprendre cela , ils ne peuvent aussi vous conduire à la vertu. On fera ce qu'il faut faire , pourueu qu'on y soit exhorté , i'en demeure d'accord ; mais ce n'est pas assez de cela , parce que la loüange n'est pas en l'action , mais en la façon d'agir. Se peut-on rien imaginer de plus blasmable, & de plus pernicieux que ces somptueux festins qui épuisent en vn iour tout le bien d'un homme riche ? Y a-il rien de plus digne de la condamnation des censeurs que de donner cette dépence comme disent les débauchez , à son humeur & à son plaisir ? Cependant il y a eu des hommes fort moderez , qui a l'entrée de leurs Magistratures ont fait des festins de soixante & quinze

quinze mille escus. Si l'on fait vne chose pour satisfaire à son ventre, elle est honteuse ; Et si l'on la fait pour l'honneur , on ne la sçauroit blasmer. Aussi n'est-ce pas l'excez qui est honorable, mais la façon de dépenser. On auoit enuoyé à Tibere vn poisson exquis d'une grandeur excessiue ; Adjousteray-je sa pesanteur , pour en donner enuie aux gourmands ? il pesoit plus de cinquante liures. Tibere commanda qu'on le portast vendre au marché. & dît, qu'il seroit bien trompé si Apicius ou Octavius ne l'achetoient. Il ne fut pas trompé dans son opinion , & l'effect alla encore plus loin qu'il ne pensoit. On mit le poisson en vente, Octavius l'emporta , & acquist vne grande gloire d'auoir acheté deux cents escus ce poisson que Tibere auoit fait vendre , & qu'Apicius n'auoit osé acheter. Ce fut sans doute vne chose honteuse a Octavius, d'auoir donné tant d'argent
pour

pour ce poisson , & non pas à ce-
luy qui l'auoit acheté pour en fai-
re present à Tibere. Je pourrois
neantmoins le blasmer aussi ; mais
enfin il admira ce poisson , & le
iugea digne d'estre présenté à vn
Empereur. Si quelqu'un se tient
pres du liect de son amy malade,
veritablement il en est loüable ;
mais s'il y demeure pour auoir sa
succession , c'est vn Vautour qui
attend la charongne. Ainsi les mé-
mes choses peuent estre quel-
quesfois honteuses , & quelques-
fois honorables. Il importe donc
de sçauoir pourquoy on les fait
& comment on les doit faire. Or
toutes choses se feront avec hon-
neur , si nous-nous attachons à la
vertu, & que nous puissions nous
persuader qu'il n'y a point d'au-
tre bien parmy les hommes que la
vertu & ce qui en procede. En ef-
fect les autres biens ne sont que
des biens par occasion. Nous de-
uons donc nous imprimer dans
l'ame

L'ame vne opinion qui regarde toute la vie , & c'est ce que i'appelle Decret ou Maxime generale. Telle que sera cette opinion , telles seront nos actions, & nos pensées; Et telles enfin qu'elles seront, telle aussi sera nostre vie. Ce n'est pas assez à celuy qui doit ordonner de tout, de ne commander que les choses particulieres. M. Brutus donne dans le Liure qu'il a intitulé des Devoirs , vn grand nombre de preceptes , pour les Peres , pour les enfans & pour les freres; mais personne ne les executera , comme il doit , s'il n'a vne fin à laquelle il les rapporte. Il faut que nous nous proposons toujours le souuerain bien, que nous fassions nos efforts pour y arriuer, que toutes nos actions, & toutes nos paroles s'y rapportent: Et comme si nous allions sur Mer , nous deuons auoir vne estoille qui regle & qui conduise nostre course. La vie qui n'a point de but, est in-

constante & remplie d'erreurs. Or si nous voulons nous proposer quelque fin, les Decrets & les Maximes generales commencent d'estre necessaries. Je m' imagine que vous demeurerez d'accord qu'il n'y a rien de plus honteux à l'homme que d'estre tousiours en doute, tousiours dans la crainte, & tousiours dans vne incertitude qui fait tantost auancer le pied, & qui tantost le fait retirer. Cependant cela nous arriuera en toutes sortes d'occasions si nous n'arrachons de nos ames tout ce qui les retient, & qui les empesche de se seruir de leurs forces. On a de coustume d'enseigner comment il faut adorer les Dieux. Deffendons qu'on n'allume des lampes les iours de feste, parce que les Dieux ne manquent pas de lumiere & que les hommes mesmes ne prennent pas plaisir à se repaistre de fumée. Deffendons ces reuerences & salutations du matin, &
de

Ne s'asseoir à la porte des Temples.
C'est par ces sortes de devoirs que
l'on charme , & que l'on abuse
l'ambition & la vanité des hom-
mes. Celuy là adore Dieu qui le
connoist. Remonstrons qu'il n'est
pas besoin de presenter à Iupiter
des linges & des frotoirs , ny de
tenir vn mirouër deuant Iunon ;
Dieu n'a que faire des valets ny de
Ministres. C'est luy-mesme qui
sert les hommes , & qui leur don-
ne toutes choses ; Il est present
partout , & à tout le monde, Que
l'on apprennet tant que l'on vou-
dra comment on se doit gouver-
ner dans les Sacrifices , & com-
ment il faut s'éloigner de ces im-
portunes superstitions ; On n'a-
uancera iamais beaucoup si on ne
conçoit Dieu comme on le doit
concevoir , ayant toute chose
en sa puissance , donnant tou-
te chose , & faisant gratuite-
ment des bien-faits. Quelle est la
cause qui oblige les Dieux de

faire du bien? leur Nature. On se trompe si on croit que les Dieux ayent la volonté de nuire. Cela n'est pas en leur puissance, ils ne peuvent faire d'injures, comme ils n'en peuvent recevoir : car il y a de la relation entre offencer & estre offencé. Les Dieux qu'une nature parfaite & accomplie a rendus exempts de dangers, ne sçauroient estre dangereux. Le premier culte qu'on rend aux Dieux, c'est de croire qu'il y en a, & ensuite de reconnoître leur Majesté, & leur bonté sans laquelle n'y a point de Majesté. Il faut sçavoir que ce sont eux qui président à l'Univers, qui gouvernent toutes choses par leurs propres forces ; & qui ont pris la protection de tout le genre humain, faisant quelquesfois éclater leur prouidence en des personnes particulieres. Ils ne font point de mal, comme ils n'en reçoivent point; mais ils en punissent quelques-vns,

ques-vns , & les punissent bien
souuent , comme s'ils vouloient
leur faire du mal. Voulez - vous
auoir les Dieux fauorables ? soyez
homme de bien. Quiconque les
imite , les adore en les imitant.
Mais voicy vne autre question ,
on veut sçauoir comment il se
faut gouuerner avec les hommes.
Que ferons-nous ? Quels ensei-
gnemens leur donnerons-nous ?
Leur dirons-nous qu'ils ne ré-
pandent point le sang des hom-
mes. Mais c'est bien peu de chose
que de ne nuire point à celuy
qu'on est obligé de secourir : Et
enfin ce n'est pas à l'homme vne
grande loüange d'auoir déla dou-
ceur & de la benignité pour l'hô-
me. Leur dirons-nous qu'ils don-
nent du secours à celuy qui fait
nauffrage , qu'ils monstrent le che-
min à ceux qui s'égarent , & qu'ils
partagent leur pain & leur nour-
riture avec celuy qui meurt de
faim ? Pourquoi m'amuserois-je à

dire tout ce qu'il faut faire , & tout ce qu'il faut éviter , veu que ie puis en peu de paroles vous donner la forme & la regle de tous les deuoirs de l'homme. Tout ce que vous voyez qui enferme les choses Diuines & les choses humaines , n'est qu'un grand corps dont nous sommes les membres. La nature nous a tous fait naistre parens , puis qu'elle nous a tous formez des mesmes principes, & nous destine tous à mesme fin. C'est elle qui a mis dans nos ames vne amour mutuelle , & qui nous a rendus sociables. C'est elle qui a fait la Iustice & l'équité ; Et suiuant ses constitutions & ses loix , il est plus desauantageux à l'homme de faire injure, que de la receuoir. Enfin si quelqu'un se montre prest de donner du secours à un autre, c'est par les ordres & par le commandement de la Nature. Que ce vers soit tousiours dans vostre cœur & dans vostre bouche.

*Je suis homme ; & doy tout à
l'homme.*

Souuenons-nous que nous sommes nez pour viure les vns avec les autres. La societé humaine est semblable à vne voûte qui tomberoit bientoist si les pierres dont elle est bastie , ne se soustenoient l'une l'autre. Apres auoir rendu nos deuoirs aus Dieux & aux hommes , considerons de quelle façon nous deuons nous seruir des choses du monde. En vain nous donnerons des preceptes si nous ne sçauons auparauant quel sentiment nous deuons auoir de chaque chose, comme de la pauvreté; des richesses, de la gloire, de l'ignominie, de la Patrie, du bannissement. Considerons toutes ces choses sans nous arrester à l'opinion que l'on en a. Regardons ce qu'elles sôt en effect; & nō pas cōment on les nomme. Mais enfin passons aux vertus. Quelqu'un me dira qu'il faut que nous estimions la prudence,

dence , que nous embrassions la constance , que nous aymions la temperance ; Et que si cela est possible, nous-nous attachiôs plus estroittement à la Iustice qu'à pas vne de toutes les autres. Mais nous ne ferons aucuns progresz si nous ignorons ce que c'est que la vertu, s'il n'y en a qu'une ou plusieurs , si elles sont séparées ou si elles sont jointes, si celuy qui en a vne, à toutes les autres, & s'il y a quelque différence entr'elles. Il n'est pas besoin à vn Artisan de s'informer de l'origine & de l'usage de sôn Mestier, non plus qu'à vn Basteleur de rechercher l'origine de l'Art de sauter. Toutes ces sortes d'Arts se connoissent , & l'on n'y trouue rien à redire , parce qu'ils ne regardent pas toute la vie. Mais la vertu est vne science & de toutes les autres choses & de soy-mesme. Il faut se faire instruire par elle , afin que la volonté s'instruise au bien. L'action ne peut estre iuste,

ste , si la volonté n'est iuste ; car c'est d'elle dont l'action prend sa naissance & ses qualitez. Dauantage la volonté ne sera pas iuste si l'habitude de l'ame n'est iuste ; car c'est de cette habitude que la volonté est ce qu'elle est. Au reste l'ame ne sera pas en vn estat parfait , si elle n'a la connoissance de tout ce qui concerne la vie, si elle ne sçait le iugement qu'on doit faire de toutes choses , & qu'elle ne les ait reduites dans les termes de la verité. La tranquillité ne se donne qu'à ceux qui connoissent parfaitement les choses , & qui en font vn iugement certain , qu'on ne peut iamais reuoquer. Les autres tombent ou se releuent selon les foibles lumieres qu'ils ont. Ils flottent perpetuellement entre les choses qu'ils ont quittées & celles qu'ils desirent. Ces irresolutions procedent de ce qu'on ne peut s'asseurer en vne conduite incertaine , comme est

l'opinion du peuple qu'ils prennent pour regle & pour guide. Si vous voulez tousiours vouloir les mesmes choses , il faut que vous vouliez les choses veritables; Mais on n'arriue point à la verité sans les Decrets ou les Maximes generales , qui s'estendent sur toute la vie. Ce qui est bon, ce qui est mauuais, ce qui est honnesté , ce qui est infame , les choses iustes & iniustes , la pieté & l'impieté , les vertus & leurs vsages, la possession des choses commodés , la reputation , les dignitez, la santé, les forces , la viuacité des sens; enfin toutes ces choses demandent quelqu'un qui les mette en prix, & qui monstre combien on doit attribuer à chacune. Car vous-vous trompez dans l'estime que vous en faites, & vous croyez que quelques-vnes sont plus precieuses qu'elles ne sont. Vous-vous trompez de telle sorte, que ce qui est parmy vous en plus

plus grande consideration , comme les richesses , le credit & la puissance , ne meritent point du tout qu'on les considere. Mais vous ne sçaurez iamais cela , si vous ne regardez les raisons dont ces choses reçoient leur prix, Comme les feüilles ne peuvent conseruer leur verdeur d'elles-mesmes, & qu'il leur faut vne branche à laquelle elles soient attachées , & d'où elles tirent leur nourriture : Ainsi les preceptes seuls languissent ; & pour auoir de la force il faut qu'ils soient attachez aux Maximes generales. Dauantage ceux qui ostent les Maximes generales, ne connoissent pas qu'ils les confirment en pensant les oster. Car enfin que disent-ils ? Que les preceptes expliquent assez ce qu'il faut faire dans la vie , & que les regles & les Maximes generales sont inutiles. Or cela mesme est vne maxime generale , aussi bien que si ie disois qu'il faut

rejeter les preceptes cōme estans vains & inutiles , & s'appliquer seulement aux Maximes generales : car en disant qu'il ne se faut point soucier des preceptes , ie donnerois en mesme temps vn precepte. Il y a quelques choses où l'on a besoin des aduertissemens de la Philosophie , & plusieurs qui veulent des preuues , parce qu'elles sont obscures & cachées , & qu'on ne les sçauroit comprendre qu'avec beaucoup de peine & de lumiere. Si donc les preuues sont necessaires , les Decrets ou les Maximes generales, qui monstrent la verité par des argumens infaillibles, ne le sont pas moins. Il y a des choses claires & conuës, il y en a qui sont obscures ; les conuës sont celles que l'on comprend par les sens , & les obscures sont celles qui sont hors de la connoissance des sens. Mais la raison ne se contente point des choses conuës & manifestes ; sa
meil

meilleure & la plus belle partie consiste à découvrir celles qui sont obscures & cachées. Or les choses cachées ont besoin de preuues, mais on ne peut faire de preuues sans les Maximes generales, les Maximes generales sont donc necessaires. La mesme chose qui forme le sens commun, sert aussi à le rendre parfaict, ie veux dire, la persuasion de la verité, sans laquelle il n'y a rien dans l'ame qui ne flotte & qui ne soit dans vn branle perpetuel. Donc les Maximes generales sont necessaires, parce qu'elles rendent l'ame capable de faire des iugemens certains & qui ne sont point sujets au changement. Enfin quand nous aduertissons quelqu'un de considerer son amy autant que soy-mesme, de songer que son ennemy peut deuenir son amy, d'augmenter son amitié pour l'un, & de moderer sa hayne pour l'autre, nous ne manquerons pas d'adiouster

ster que cela est iuste & honnesté.
Or ce qui est iuste & honnesté,
est compris dans la raison des Ma-
ximes generales ; Et partant cette
raison sans laquelle le iuste & l'hô-
nesté ne sont rien , est necessaire.
Mais il faut joindre l'un & l'au-
tre. Aussi bien les branches ne
peuvent viure sans racines , & les
racines mesmes sont aydées par
des choses qu'elles ont produites.
Personne ne peut ignorer com-
bien on tire d'utilité des mains,
parce qu'elles nous aydent visi-
blement: Mais le cœur dont elles
reçoivent la vie , la force & le
mouvement , est caché , & ne se
void pas ; Je puis dire la mesme
chose des preceptes , ils sont con-
nus & manifestes, mais les Decrets
& les Maximes generales de la
Sagesse sont cachées. Comme les
Docteurs seulement sçauent ce
qu'il y a de plus saint dans les my-
steres; Ainsi il y a des secrets dans
la Philosophie qui ne se décou-
vrent

urent qu'aux sçauans , & à ceux qui ont esté receus dans le sanctuaire de la sagesse. Mais les preceptes , & les choses semblables, sont connus mesme des profanes Posidonius estime que non seulement les enseignemens sont necessaires ; mais encore la persuasion, la consolation , & les exhortations. Il adjouste à cela la recherche des causes que nous oserons bien appeller *Ætiologie*, puis que les Grammairiens qui sont les Protecteurs de la Langue , luy ont attribué ce nom , par la puissance qu'ils ont sur les mots. Il dit donc que la description de chaque vertu seroit profitable; Il l'appelle *Æthiologie*, & quelques-uns caractere , c'est à dire des signes, & des marques de chaque vice & de chaque vertu, par lesquelles on reconnoist la difference qu'il y a entre les choses qui se ressemblent. Cela a la mesme force que le precepte ; car celuy qui

le

le donne, vous dit que vous fassiez telle chose? si vous voulez estre temperant; & celuy qui en fait vne description, vous dit que celuy - là est temperant qui fait telle chose, & qui s'abstient de telle chose. Me demandez-vous quelle difference il y a entre l'un & l'autre? L'un donne des preceptes de vertu, & l'autre en donne vn exemple. Mais enfin ie demeure d'accord que ces descriptions, ou ces images sont vtils & profitables, proposons des choses louïables, on ne manquera pas de trouuer des imitateurs. Vous auez besoin de sçauoir les marques par lesquelles on connoist vn bon cheual, de peur que vous ne soyez trompé, quand vous en voudrez acheter, & que vous ne perdiez vostre argent en vne meschante beste. Mais combien nous est - il plus auantageux de connoistre les marques d'une ame vertueuse & bienfaite, puis que nous pouuons - nous les appliquer?

Vois

*Vois un ieune cheual sorty d'un
bon haras ,*

*Sa force & sa vigueur paroist au
premier pas.*

*Il court dans la campagne , &
d'un mesme courage*

*Aux trauers des Torrens il se fait
un passage.*

*A des flots inconnus il s'ose aban-
donner ,*

*Et la foudre & le bruit ne peu-
uent l'estonner.*

*Il a la croupe grasse, & la teste
menüe ,*

*Ventre court , le col haut , la poi-
etrine charnuë :*

*Si la Trompette sonne , on ne peut
l'arrester ,*

*Et contre bride & frein il semble
disputer ,*

*Il bat du pied la terre, il ne souf-
fle que flamme.*

Lors que Virgile semble faire au-
tre chose , il fait la description
d'un homme vertueux. En effect,
ie ne voudrois pas faire autrement
l'image

l'image d'un homme de cœur ;
quand j'aurois entrepris de faire
le Tableau de Caton , qui ne s'es-
tonna jamais parmy les tempe-
stes , & les foudres des guerres
Civiles. Non certes, lors qu'il at-
taqua le premier les armées qui
estoit desja proches des Alpes,
& qu'ils s'opposâ le premier aux fu-
reurs de la guerre civile , ie ne
voudrois pas luy donner un autre
visage , ny vne autre contenance.
Et à la verité, personne n'a jamais
pû monter plus haut que celuy
qui s'éleua tout ensemble contre
Cesar & contre Pompée , & qui
en mesme temps que les vns sui-
uoient la fortune de Cesar , & les
autres celle de Pompée , défiage-
nerousement l'un & l'autre , &
monstra que la Republique auoit
encore quelque bonnes parties.
Ce seroit peu de dire en faueur de
Caton,

*Les faux bruits ne l'estonnent
point.*

Et

Et pourquoy s'en estonneroit il puis qu'il n'a point de peur de ceux qui s'ot vrais, & qui se s'ot autour de luy? Puis que malgré dix Legions, malgré le secours des Gaules, & les forces des Barbares mêlées avec celles de nos Citoyens, il a encore la hardiesse de parler librement, & d'exhorter la Republique de ne pas perdre courage quand il faut defendre la liberté; mais d'endurer plutôt toutes choses, luy estant bien plus honorable de tomber dans la servitude, que de s'y porter d'elle-mesme. Que cet esprit a de vigueur & de courage, & qu'il montre de confiance dans vne crainte vniuerselle! Il sçait qu'il est seul dont la condition n'est point douteuse; & qu'on ne demande pas si Caton est libre, mais s'il est avec des personnes libres? C'est de là que procedoit ce mépris qu'il faisoit des dangers & des violences. Certes quand ie considere la constance inuincible de ce grand homme
qui

qui n'est pas seulement ébranlé
au milieu des ruynes publiques, ie
prends plaisir à dire,

*C'est un cœur genereux, une ame
grande & forte.*

Il fera tousiours profitable, non
seulement de monstrier ce que sont
ordinairement les gens de bien, &
d'en faire des portraicts; mais de
representer encore ce qu'ils ont
esté, & d'exposer aux yeux des
hommes cette derniere & puissan-
te playe de Caton, par laquelle la
liberté rendit l'ame. Il sera avan-
tageux de faire voir la Sageſſe de
Lelius, & cette vnion parfaite qui
estoit entre Scipion & luy, les
grandes actions de l'autre Caton
tant durant la paix que durant la
guerre; les tables que Tuberon fit
dresser en public; les peaux de
chevreau dont il les couurit au
lieu de riches tapis; & la vaisselle
de terre qu'il fit seruir à son festin,
deuant le Temple de Iupiter. Nest-
ce pas là releuer la pauureté, & la

con

consacrer dans le Capitole? Quād il n'auroit rien fait d'assez grand pour m'obliger à le mettre au rāg des Catons, croirions - nous que cela seul ne suffiroit pas? C'estoit faire au peuple de Rome vne correction, & non pas vn festin. O que les hommes qui sont amoureux de la gloire, connoissent peu en quoy elle consiste, & qu'ils sont ignorans dela façon de l'acquérir ! Le peuple vid ce iour-là les meubles pretieux de plusieurs Citoyens, & n'admira que ceux de Tuberon. L'or & l'argent de tous les autres s'est dissipé, mais la vaisselle de terre de Tuberon durera perpetuellement.



EPISTRE XCIV.

A R G V M E N T.

1. *Que toutes les choses qui nous arriuent, viennent de Dieu.*
2. *Qu'il*

2. *Qu'il faut que nous-nous y soumettions , ou plustost que nous y donnions nostre consentement.*

I. **V**Ous ne pouuez donc vous empescher de vous fascher ou de vous plaindre de certaines choses; Et vous ne connoissez pas que tout le mal qu'il y a en cela, c'est de vous fascher & de vous plaindre. Si vous me demandez mon aduis, ie croy qu'il n'y a rien de fascheux & de miserable pour l'homme, que de penser qu'il y a quelque chose de fascheux & de miserable. Je me rendray insupportable à moy - même aussi-tost que ie n'auray pû supporter quelque accident. Je me porte ce mal ; c'est vne partie de l'ordonnance du Ciel. Mes esclaves sont-ils morts , mes creanciers me pressent-ils? ma maison tombe-elle? me voy-ie accablé de pertes, de blessures, de trauail & de crainte? Cela arriue ordinairement aux
hom

hommes. C'est trop peu pour s'en mettre en peine. Toutes ces choses se doiuent faire ; elles ont esté arrestées dans le Ciel , elles n'arriuent point par hazard.

II. Si vous me voulez croire, lors que ie vous decouure avec tant de franchise mes plus secrets sentimens ; Ie vous diray que c'est ainsi que ie me gouuerne dans toutes les choses qui semblent fascheuses à supporter ; Ie n'obeys pas à Dieu , mais ie luy donne mon consentement. Ie le suy librement , & non pas par necessité ny par force , il ne m'arriuera iamais rien que ie reçoie avec tristesse , & avec vn mauuais visage , & ie ne payeray iamais malgré moy aucun tribut. Or toutes les choses qui nous arrachent des gemissemens , & qui nous donnent de la crainte, sont des tributs de la vie. Il ne faut donc pas, Lucilius, que vous en esperiez ny que vous en demandiez

mandiez vne décharge. Vous avez esté persecuté de la pierre , vous avez perdu l'appetit , vous avez ressenty des maux continuels ; ie passeray plus auant, vous avez esté en danger de la vie ? Hé quoy, ne sçauiez - vous pas que vous souhaittiez toutes ces choses quand vous souhaittiez la vieillesse ? Tout cela se rencontre dans vne longue vie, comme la poudre , la fange & la pluye dans vn long voyage. Mais, me direz-vous , i'eusse bien voulu viure , & n'estre pas sujet à toutes ces incommoditez. Certes cette parole effeminée n'est pas digne d'un homme. Prenez ce souhait que ie vay faire pour vous, de quelque façon qu'il vous plaira ; mais ie le fais tout ensemble avec generosité & affection. Ie prie donc les Dieux de permettre que iamais la fortune ne vous flatte par des prosperitez & des delices. Demâdez-vous à vous-même, lequel vous aymeriez le mieux , si
quel

quelque Dieu vous en donnoit le choix , ou de viure dans vn marché , ou de viure dans vne armée. Vous devez croire , Lucilius, que viure n'est rien autre chose que faire la guerre. Ceux qui sont tousiours en action , qui montent & descendent tousiours par des rochers & des precipices, qui n'entreprennent que des expéditions hazardeuses , sont ceux que l'on estime courageux, & les premiers des armées. Mais ceux qui au milieu d'une paix publique s'amusaient à faire bonne chere , & se tiennent dans l'oysiveté , tandis que les autres travaillent , sont des bestes qui s'engraissent. Ils ne sont asseurez que par le mespris qu'on en fait , & par la honte qui les accompagne.





EPISTRE XC VII.

ARGUMENT.

1. *Les mesmes vices qui semblent avoir pris naissance dans nostre siecle, estoient desia connus aux siecles passez.*
2. *Les hommes imitent plus facilement les mauaises actions que les bonnes.*
3. *Les méchans ne sont iamais assurez.*

I. **V**ous-vous trompez, Lucilius, si vous - vous imaginez que le vice soit vn enfant de nostre siecle, & que le luxe, le mespris des bonnes mœurs, & tous les autres deffauts que chacun reproche à ce siecle, ayent pris naissance de nostre temps. Toutes choses procedēt des hommes, & non pas du temps ; il
n'y

n'y a point de siècles innocens,
& qui ayent esté exempts de vices. Si tu veux faire reflexion sur le libertinage de chaque siècle, j'ay honte de le dire, la depravation n'a jamais esté grande qu'aux yeux mesme de Caton. Pourroit-on croire qu'on eust fait agir l'argent dans le iugement de ce progrez, où Clodius estoit accusé d'avoir commis vn adultere avec la femme de Cesar, dans le Temple de la bonne Déesse, au mépris de ce sacrifice qui se fait, dit-on, pour le peuple Romain, & d'où l'on éloigne les hommes de telle sorte, que l'on couvre mesme les peintures des animaux masles. Cependant on donna de l'argent aux Iuges, & ce qui est encore plus honteux, on stipula aussi pour recompense, & comme par dessus le marché, qu'on les feroit coucher avec quelques femmes de condition, & avec quelques ieunes hommes des meilleures maisons de

la ville. Certes le crime ne fut pas si detestable que l'abolition. Vn coupable d'adultere fit vn partage d'adulteres , & ne crût pas son salut assuré , qu'il n'eust rendu ses Juges criminels. Voila ce qui fut fait en ce procez , où , ce qui deuoit sans doute suffire. Caton mesme auoit esté ouy en témoignage. Seruons-nous icy des paroles de Ciceron , puis que la chose surpasse l'imagination & la croyance. *Il les fit venir chez luy , il leur fit de belles promesses , il s'obligea pour eux , il leur donna ce qu'il leur auoit promis. Mais , ô Dieux immortels ! voicy vne chose espouuenable , on fit coucher quelques Juges avec certaines femmes ; On leur mena quelques ieunes hommes de condition , comme par dessus la recompense qui leur auoit esté promise. Il ne faut point parler du prix dont on conuint avec eux , le par dessus est beaucoup plus considerable. Voulez-vous la femme de*
cét

cét homme chagrain & feuer? Le
vous la donneray. Voulez - vous
celle de ce riche , ie la rendray
dans vostre liét. Condamnez les
adulteres apres que vous en aurez
commis. Cette belle que vous
desirez , ne manquera pas de ve-
nir. Je vous promets vne nuit
avec cet autre , & ie ne differe
point l'execution de ma promes-
se , vous en verrez l'effect auant
qu'il soit vingt - quatre heures.
Certes il est bien plus criminel de
faire ce passage d'adultere que de
les commettre. Car l'un fait sca-
uoit aux femmes qu'on a pour el-
les de la passion , & l'autre mon-
stre qu'on se moque d'elles. Ces
Juges de Clodius demanderent au
Senat des gardes qui ne leur
estoiert neecessaires qu'au cas
qu'ils le voulussent condamner, &
obtinrent ce qu'ils demandoient.
Aussi Catulus leur dit plaisammēt
apres que le coupable eust esté
absous, *Pourquoy demandiez-vous*

des gardes ? estoit-ce pour empêcher qu'on ne vous ostast vostre argent ? Cependant cette raillerie n'empescha pas que ce méchant qui auoit esté adultere deuant le iugement , & maquereau pendant le procez , ne demeurast impuny , & qu'il n'euitast sa condamnation par vn crime plus grand que celuy qui luy auoit fait meriter d'estre condamné. Vous poutiez vous imaginer quelque chose de plus corrompu que les mœurs de ce temps là : où le respect des Sacrifices , ny la force des iugemens ne pût donner de bornes à la pail-lardise ; où durant même l'information qui se faisoit extraordinairement par vn Arrest du Senat, on commettoit de plus grands crimes que ceux pour lesquels on informoit ? On demandoit si apres vn adultere on pouuoit viure en feureté ; mais au contraire, on reconnust qu'on ne pouuoit viure

en feureté, sans commettre des adulteres. Cela a esté commis en la presence de Pompée & de Cesar, de Ciceron & de Caton. De Caton, dis-je, qui fut si seuer, que durant qu'il estoit en charge, on dit que le peuple n'osa demander les jeux floraux, où l'on void les femmes débauchées danser toutes nuës par la ville. Ne croyez pas pourtant que les hommes de ce temps-là ayent eu l'œil plus seuer que le iugement. Les mesmes choses se feront tousiours, & se sont faites de tout temps : Et la licence des villes pourra bien quelquesfois estre reprimée, par la discipline & par la crainte; mais on ne la reprimera iamais volontairement. Il ne faut donc pas que vous pensiez que le vice soit aujourd'huy plus puissant qu'autresfois, & que les loix ayent moins de credit & d'autorité. Car la ieunesse d'aujourd'huy

d'huy est beaucoup plus moderée que celle de ce temps-là , où le coupable nioit l'adultere deuant ses Iuges , & où les Iuges le confessoient deuant le coupable ; où l'on promettoit des adulteres pour le gain d'une cause ; où Clodius ayât trouué grace par les mesmes crimes qui l'auoient rendu coupable , pratiquoit des amourettes , tandis qu'on trauailloit à son procez. Qui le pourra croire ? Celuy qui estoit accusé d'adultere, a esté absous par le moyen de plusieurs adulteres. Tous les siècles produiront des Clodius , mais ils ne produiront pas tous des Catons.

II. Nous nous laissons aisément aller dans le mal ; parce que nous ne manquons ny de compagnons ny de guides ; Et d'ailleurs le mal passe de luy-mesme assez auant , sans auoir de guide , ny de compagnon. Le chemin du vice n'est pas seulement fait en pente, mais il est fait en precipice. Et ce qui empesche

empesche tant de monde de se corriger, c'est que les fautes des autres arts sont honteuses & prejudiciables aux Artisans, & qu'au contraire on prend plaisir aux fautes des mœurs & de la vie. Vn Pilote ne se réjouit point de voir son vaisseau couler à fonds. Le Medecin ne se réjouit point de voir son malade mort. L'Advocat ne se réjouit point si ses parties perdent leur procez par sa faute. Au contraire dans ce qui concerne les mœurs, il n'y a personne qui ne fasse son plaisir de sa faute. Celuy cy se plaist dans vn adultere, où la difficulté mesme luy a seruy d'alléchement. Celuy-là se plaist dans les fourbes & dans les larcins; Et sa faute n'a jamais commencé à luy déplaire, que quand l'évenemēt ne luy en a pas esté agreable. Cela procede sans doute d'une mauuaise habitude. Et pour vous faire connoistre qu'il y a dans les ames les

plus

plus abandonnées au mal, quel que sentiment du bien, & qu'elles n'ignorent pas ce qui est infame & honteux, mais qu'elles ne veulent pas s'enfuir. Tous les hommes veulent dissimuler leurs vices. Et bien qu'ils leurs réussissent heureusement, & qu'ils en retirent le fruit, neantmoins ils sont bien aises de les cacher, & de n'estre pas reputés au voleurs ou adulteres. Mais vne bonne conscience cherche le grand iour, & veut estre veüe, & la méchanceté, craint tousiours, non seulement la lumiere, mais encore les tenebres.

III. C'est pourquoy il me semble qu'Epicure a fort bien dit. Qu'un meschant se pouuoit cacher, mais qu'il ne se pouuoit croire caché. Ou plustost pour mieux expliquer le sentiment d'Epicure, il est inutile à ceux qui fônt mal de se cacher, parce qu'encores qu'ils en ayent les moyens, ils ne
se

s'estiment nulle part en seureté. Veritablement il se peut faire que le crime ne sera iamais poursuiuy; mais il ne se peut faire qu'il soit iamais en assurance. Pourueu que nous expliquions ces choses de la sorte , ie ne pense pas qu'elles repugnent à nostre secte des Stoïciens. En effect , la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent , c'est d'auoir peché. De quelques honneurs que la fortune couure le crime , quelque protection qu'elle luy donne , quelque vengeance qu'elle luy promette , il ne demeure iamais impuny , parce que le supplice du crime est le crime mesme. Neantmoins cette peine est toûjours suivie d'une secóde, comme de craindre sans cesse, de s'épouuâter d'une ombre , de se défier de son assurance. Pourquoi voudrois-je aussi deliurer le crime de ce chastiment ? Pourquoi ne le laisseray - ie pas dans une inquietude

de

de perpetuelle ? Ne soyons pas de l'opinion d'Épicure , lors qu'il dit que rien n'est iuste de nature , & qu'il faut éviter le crime , parce qu'on ne peut éviter la crainte & les remords qui en procedent. Mais soyons de son avis , quand il dit , que la conscience est le bourreau des méchantes actions, qu'elle trouue d'assez grands supplices en ce qu'elle est sans cesse geignée par l'inquietude qui la ronge , en ce qu'elle ne peut adjoûter de foy à ceux qui luy promettent de la securité. Car c'est-là l'argument d'Épicure, que nous avons naturellement de l'auersion du crime , parce qu'il n'y a point de criminel qui ne rencontre de la crainte au milieu même de ses securitez. La fortune en delivre plusieurs de la peine , mais pas un de la crainte ; d'autant que nous avons naturellement horreur des choses que la nature a condamnées. C'est pourquoy un criminel
qui

qui se cache , ne croit jamais estre bien caché, parce que la conscience l'accuse sans cesse, & le découvre tousiours à luy-mesme ; Et après tout, c'est le propre des coupables de trembler eternellement. Certes puis que plusieurs crimes se déroben à la loy , au Iuge & aux chastimens , ce seroit pour nous vn grand mal-heur , si aussi-tost qu'on les a commis , on ne se sentoît persecuté par ces chastimens naturels & rigoureux ; & que la crainte ne prit pas dans l'ame la place du repentir pour luy seruir de punition.



EPISTRE XCVIII.

ARGUMENT.

1. *Il ne se faut fier qu'aux biens internes. Les autres sont aussi legers que la fortune qui les donne.*
2. *On doit regarder toutes choses comme*

comme perissables , & se preparer de bonne-heure à les perdre.

3. *Exemple de plusieurs qui ont supporté tout ce qui sembloit insupportable.*

I. **V**ous ne devez point estimer heureux celuy dont la felicité est tousiours douteuse, qui n'est iamais appuyée que sur des choses fragiles , & qui ne fonde ses plaisirs que sur des biens estrangers. La joye qui entre dans l'ame , ne manque iamais d'en sortir ; Mais celle qui prend naissance de l'ame mesme , est constante & assurée ; elle trouue tousiours de nouvelles forces , & ne finit qu'avec l'homme. Toutes les autres choses , que le peuple admire, ne sont que des biens d'un iour. Quoy donc ? ne peuvent-ils pas nous servir , & ne pouuons-nous en tirer de la satisfaction ? Ouy certes , & personne ne le deffend,

deffend, mais il en faut vſer de telle ſorte qu'ils dependent de nous, & que nous ne dependions pas d'eux. Tous les biens qui dependent de la fortune, apporteront ſans doute de l'utilité & du plaisir, pourveu que celui qui les poſſede, ſe poſſede en meſme temps, & qu'il ne ſoit pas en la puiſſance de ſes biens. Car mon cher Lucilius, ceux-là ſe trompent grandement qui ſ'imaginent que la fortune ſoit capable de nous apporter du bien ou du mal. Elle nous donne ſeulement la maniere des biens ou des maux, & le commencement des choſes qui reüſſiront chez nous, à noſtre bien ou à noſtre mal. Certes l'eſprit eſt plus fort que toutes les forces de la fortune. Il eſt le Maître des affaires, il les fait tourner où il luy plaift, & enfin il a le pouuoir de faire ſes maux ou ſes biens. Le meſchant conuertit toutes choſes en mal, & meſme celles

les qui estoient venuës sous vne apparence de bien. Au contraire un esprit droit & vertueux corrige même les deffauts de la fortune; adoucit par la patience tout ce qu'elle a de rude & de fâcheux, reçoit les prosperitez avec vne belle modestie, & les aduersitez avec de la constance & du courage.

II. Mais encore qu'il ait toute la prudence que l'on se puisse imaginer, qu'il fasse toutes choses avec iugement, qu'il n'entreprene rien qui ne soit proportionné à ses forces, il ne trouuera iamais ce bien parfait, qui est au dessus des menaces de la fortune, s'il n'est ferme & resolu contre les caprices & les incertitudes de la fortune. Soit que vous vouliez observer les autres; car nous iugeons plus volontiers des affaires d'autrui que des nostres, soit que vous vouliez iuger de vous-mesme sans faueur, & sans flatterie, vous sentirez ce que ie dis, vous confessez qu'en toutes

toutes ces choses qui semblent si cheres & si desirables, il n'y a rien d'utile & d'auantageux, si vous ne vous estes preparé contre la legereté de la fortune, & les accidens qui la suiuent : si à mesure qu'il vous arriue quelque perte, vous ne dites sans cesse & sans vous plaindre. *Dieu en a ordonné autrement que ie ne pensois.* Mais afin de vous apprendre encore vne parole, qui puisse d'autant plus fortifier vostre esprit, dites toutes les fois qu'il vous arriuera quelque chose contraire à vos esperances,

Le Ciel ne peut donner de meilleures fortunes.

Ainsi il ne peut rien arriuer qui ébranle vn esprit preparé à toute sorte d'euuenemens. Or il s'y preparera, s'il fait reflexion sur l'inconstance des choses humaines, deuant qu'il en ressente les effets, S'il considere sa femme, ses enfans & ses richesses, comme s'il ne les
de

deuoit pas tousiours auoir, & comme s'il n'en deuoit pas estre plus mal-heureux quand il aura cessé de les auoir. L'esprit qui s'inquiere de l'auenir, est miserable; & celuy qui se met en peine s'il aura toute sa vie la jouyssance des choses qui luy plaisent, est mal-heureux auant que de l'estre. En effect, il ne sera iamais en repos, & par l'apprehension du futur il perdra les biens presens, dont il pouuoit iouir avec auantage. Et certes ie ne mets point de difference entre la douleur que donne la crainte de perdre, & la perte mesme. Ce n'est pas que ie voulusse vous conseiller de ne vous soucier de rien. Destournez-vous au contraire de tout ce qui est à redouter; preuoyez par la prudence tout ce qu'on peut preuoir par ses lumieres; Considerez ce qui peut vous estre preiudiciable long téps auant qu'il arriue, & taschez de l'euitier. Vne ferme resolution de supporter

ter constamment toutes choses, vous servira beaucoup en ce dessein. Celuy qui peut supporter la fortune, peut aussi se deffendre, & triompher de la fortune ; elle ne porte i jamais le trouble dans la tranquillité de la vertu : Mais il n'y a rien de plus miserable ny de plus lasche que d'estre tousiours en crainte ; & n'est-ce pas vne folie que d'aller au deuant du mal ? Au reste pour vous dire mon sentiment en peu de paroles, de ces esprits inquietez, & qui se font eux-mesmes à charge, ils sont aussi impatiens dans leurs infortunes, que deuant qu'elles arriuent. Celuy-là se plaint plus qu'il n'est besoin, qui se plaint auant qu'il en soit besoin ; Et la mesme foiblesse qui luy fait iuger que la douleur est insupportable, l'empesche aussi de s'y resoudre, & l'attendre constamment. Elle luy fait imaginer que sa felicité doit estre *eternelle*. Elle luy fait croire que
tout

tout ce qui luy arriue de fauorable , doit non seulement durer toujours, mais croistre perperuellement ; & mettant en oubly les caprices de la fortune qui remuë sans cesse les choses humaines , il se promet imprudemment qu'elle aura pour luy de la fermeté & de la constance. C'est pourquoy il me semble que Methrodore dit fort bien dans vne Lettre où il console sa sœur , de la perte de son fils , *Que les biens des mortels, sont mortels.* Il parle de ces biens, apres lesquels on void courir tant de monde. Car le veritable bien ne scauroit finir , il est stable, il est eternal , c'est la sagesse , c'est la vertu, qui est le seul bien immortel que les hommes puissent posseder. Au reste ils sont si auugles & si déprauéz ; Ils ont si peu de connoissance du chemin qu'ils prennent & de celuy que chaque iour leur fera prendre , qu'ils s'ostennent de perdre quelque chose,

se, bien qu'un iour ils doivent tout perdre. Toutes les choses dont ont vous appelle le Maistre, sont veritablement chez vous, mais elles ne sont pas à vous. Il n'y a rien de ferme pour un infirme, & rien d'eternel pour celuy qui doit perir. Perir & perdre est une mesme necessité, & si nous pouvions bien comprendre cela, ce nous seroit une grande consolation de perdre constamment ce qui doit infailliblement perir. Quel soulagement pourrons-nous donc trouver cōtre les pertes? Que nous ne perdions pas la memoire des choses perduës, & que nous ne perdions pas avec elles le fruit que nous en auons retiré. On peut nous empescher d'auoir, mais non pas nous empescher d'auoir eu. Celuy-là est sans doute bien ingrat, qui apres auoir perdu un bien, ne s' imagine pas estre redeuable de l'auoir receu. La fortune peut bien nous oster une chose,

se,

se, mais elle nous en laisse le profit; & nous le perdons seulement par nostre impatience, & par l'injustice de nos regrets.

III. Dites-vous à vous-mesme que de toutes ces choses qui semblent si terribles, il n'y en a pas vne d'indomptable. Nous en auôs desia veu plusieurs qui les ont surmontées: Seuole a vaincu le feu; Regulus les gesnes; Socrates le poison, Rutilius le bannissement, Caton la mort qu'il enfonça luy-mesme dans son sein avec vn poignard. Taschons aussi de vaincre quelque chose. D'ailleurs, tous ces biens qui charment le vulgaire par de si belles apparences de grandeur & de felicité, n'ont-ils pas esté souuent méprisez, & mesme par quantité de personnes? Fabricius dédaigna les richesses, estant General d'Armée, & les cōdamna lors qu'il estoit Céseur. Tuberō estima que la pauureté estoit digne de luy & du Capitole, lors
que

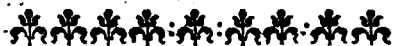
que se seruant de vaisselle de terre
en vn festin public , il donna à
connoistre que les hommes se doi-
uent cōtenter des mesmes choses,
qu'on employoit au seruice des
Dieux. Sextius le pere fit vn gene-
reux refus des honneurs; car encor
qu'il fût né pour l'administration
de la Republique , il ne voulut
point receuoir la dignité de Sena-
teur, que Iule Cesar luy offroit,
parce qu'il sçauoit bien que ce qui
pouuoit estre donné pouuoit estre
osté tout de mesme. Entrepre-
nons-donc aussi de faire quelque
chose avec courage , & donnons-
nous vne place entre les fameux
exemples. Pourquoi nous laissons
nous abatre ? Pourquoi desespe-
rons-nous ? Tout ce qui a pû se
faire autresfois, peut bien se faire
encore aujourd'huy. Nous n'auōs
qu'à purger nostre ame , & à sui-
ure la Nature, de qui l'on ne peut
s'eloigner , sans se ietter dans les
conuoitises, sans se precipiter dās
les

les craintes, s'as estre esclaves de la fortune. On peut encore reuenir dans le bon chemin, on peut estre restably dans ses droits, & reprendre son courage. Efforcés-nous d'eo de le reprédro; afin que nous puissions endurer toutes sortes de douleurs, de quelque costé qu'elles puissent attaquer le corps; & dire enfin à la fortune, *C'est un homme que tu attaques, cherche ailleurs qui en puisses vaincre.* Ainsi l'on peut adoucir la douleur de cette blessure dont ie souhaitteroie ou le soulagement, ou la force de la supporter, & de vieillir avec elle. *Mais ie suis asseuré de la vertu de ce grand homme; il ne s'agit icy que de nostre interest, puis que nous deuons estre priuez de l'agreable societé de cet illustre vieillard. Certes il a desia vescu vne longue vie, & s'il desire qu'elle soit plus longue, ce n'est pas pour luy qu'il le souhaite; mais pour ceux-là seulement à qui elle pourroit estre vtile. On peut

Cet
endroit
semble
corro-
pu.

peut dire que s'il vid encore, c'est vne liberalité qu'il nous fait : vn autre eust desia finy des douleurs si excessiues; mais il croit qu'il est aussi honteux de recourir à la mort que de fuyr lâchement la mort. Quoy donc? ne sortira il pas de la vie, si on luy en donne le conseil? Mais pourquoy n'en sortiroit-il pas? s'il ne peut plus estre utile à personne; s'il ne peut plus demeurer au monde que pour souffrir, & pour estre le but de la douleur? C'est ainsi, mon cher Lucilius, qu'on met en pratique la Philosophie, & qu'on s'exerce à la vertu. C'est ainsi que l'on connoist ce qu'un homme sage a de force contre la mort & la douleur, lors que l'une approche, & que l'autre presse. Il faut apprendre à trauailler de celuy là mesme qui trauaille. Nous n'auons rien fait iusques icy que de chercher par des raisons si l'on peut resister à la douleur, & si les approches

de la mort peuuent épouuenter les grandes ames. Qu'est-il besoin de tant de paroles? Rendons nous les spectateurs de la chose mesme. Ny la mort ne rend pas l'homme plus fort contre la douleur, ny la douleur contre la mort. Il ne s'arme que de soy-mesme contre l'un & l'autre; il ne souffre point constamment par l'esperance de la mort; & ce n'est point par le dégoût d'une douloureuse vie qu'on le void mourir si librement. Il supporte la douleur, & attend la mort.



ÉPISTRE XCIX.

ARGUMENT.

Cette Epistre est une consolation à Marullus, sur la mort de son fils.

JE vous ay enuoyé la Lettre que j'écriuis à Marullus touchant la

la mort de son fils encore petit ,
& sur le bruit qui couroit qu'il
supportoit cette perte avec trop
d'impatience & de foiblesse , ie
n'y ay pas gardé ma coustume ; &
i'ay crû qu'il ne falloit pas le flat-
ter ny le traiter doucement, par-
ce qu'il estoit plus digne de reprimande que de consolation. Veri-
tablement il faut accorder quel-
que chose à vn esprit affligé , &
qui a receu vne grande playe. Il
faut qu'il s'affouisse de pleurs ,
ou au moins luy laisser pousser
les premiers transports de l'Afli-
ction. Mais quand quelqu'un a ,
pour ainsi dire , entrepris de faire
son occupation de ses larmes , il
faut aussi-tost le corriger, & luy fai-
re comprendre qu'il y a dans les
sôûpirs de la lâcheté , & de la fo-
lie. Vous attendez des consolatiôs,
mais receuez des iniures. Quoy
vous monstrez tât de foiblesse, à la
mort de vostre fils? Que feriez vous
si vous auiez perdu vn amy ? He

bien, vous avez perdu vn petit enfant dont vous ne pouuez rien esperer de certain, ce sont peu de iours qui sont perdus. Nous ne cherchons que des sujets de tristesse, nous voulons nous plaindre injustement de la fortune, comme si elle ne pouuoit pas nous donner de iustes sujets de nous plaindre. Mais ie m'estois imaginé que vous auiez assez de courage & de force contre les maux veritables, & que par consequent vous n'en manqueriez pas contre des maux en apparence, dont on ne pleure que par coustume. Si vous auiez fait la plus grande perte que l'on puisse faire, ie veux dire si vous auiez perdu vn amy, vous vous deuriez plustost réjouyr de l'auoir possédé, que de vous plaindre de l'auoir perdu : Mais la plupart des hommes ne comptent point ce qu'ils ont receu, ny combien de temps ils en ont iouy. La tristesse a particuliere-

ment

ment ce mal que non seulement elle est inutile, mais qu'elle est ingrate. Faut-il donc que vous ayez perdu vostre temps , pour auoir eu vn si bon amy ? Et n'aurez-vous rien profité durant tant d'années , de la société que vous auez eüe avec luy , & des estudes que vous auez faites ensemble ? Auez-vous donc mis vostre amitié en mesme tombeau que vostre amy ? Pourquoy vous plaignez-vous de l'auoir perdu , si vous n'auéz tiré aucun profit de l'auoir possédé ? Croyez qu'une grande partie de ceux que nous auons aymez ., & que la mort no^r a ravis, demeurent encore avec nous. Car tout le tēps qui est passé , est à nous ; & il n'y a rien de plus certain que ce qui a esté. L'esperance des biens futurs nous rend ingrats & méconnoissans de ceux que nous auons desia receus ; comme si ce qui nous doit arriuer , ne deuoit pas aussi tost estre mis entre les choses passées.

fécs. Certes on limite bien estroitement la satisfaction qui vient d'une chose, si l'on ne se réjouit que du fruit présent qu'on en reçoit. Le futur & le passé sont capables de donner de la ioye, l'un par l'esperance de le posséder, & l'autre par la memoire de l'avoir possédé; mais l'aduenir est douteux, il peut ne pas arriuer, & il ne se peut faire que l'autre ne soit arriué. N'est-ce donc pas folie que d'abandonner le plus certain? Contentons-nous des choses que nous auons desia receuës, si toutesfois elles ne sont pas sorties de nostre esprit en mesme temps qu'elles y sont entrées. Nous auons vne infinité d'exemples de ceux qui ont fait les obseques de leurs enfans sans pleurer, qui en reuenant de leurs funerailles, sont retournez au Senat, ou à l'exercice de quelqu'autre charge publique, & qui à l'instant de leur affliction

ont

ont fait autre chose que de s'amuser à se plaindre. Et certes, il ne sert de rien de vous plaindre, puis que vostre plainte ne vous apporte aucun profit. D'ailleurs il y a de l'iniustice à vous plaindre d'une chose, qui est arriüée à vn homme, & qui doit arriuer à tous. Enfin toutes vos plaintes, & vos regrets tiennent quelque chose de la folie', puis qu'il y a si peu de chemin entre la mort & celuy qui le regrette. Nous devons endurer sa perte avec d'autant plus de patience que nous suiurons de fort pres ceux que nous auons perdus. Considérez la vitesse & la legereté du temps; voyez combien cette carriere que nous courons si viste, est d'une petite estenduë. Faite reflexiõ sur cette longue suite des hommes qui tiennent tous vn mesme chemin : ils ne se suivent iamais d'une distance fort éloignée, quãd mesme il paroist entr'eux beau-

coup d'interualle. Celuy que vous pensez auoir perdu , est seulement allé deuant. Y a-il donc rien qui rienne plus de la folie que de pleurer celuy qui est party deuant vous, lors que vous auez à faire vn mesme voyage ? On pleure vne chose qu'on sçauoit bien qu'elle deuoit arriuer ; où l'on s'est moqué de soy-mesme , si l'on n'a pas sçogé que cét hôme deuoit mourir. On pleure enfin vne chose de qui l'on a dit mille fois qu'il estoit impossible qu'elle n'arriuaft pas. Qui conque se plaint que quelqu'un est mort , se plaint aussi qu'il ait esté homme. Tous les hommes sôt obligez à la même loy, & quicôque est né, doit s'attendre de mourir. Nous sommes distinguez les vns des autres par quelques interualles de temps , mais nous sommes tous semblables par nostre fin. Tout cét espace qui est entre le premier & le dernier iour de la vie , est variable & incertain. Si vous le mesu-

rez.

rez par les miseres, il est sans doute bien long, quand on n'auroit vescu que l'âge d'un enfant, & si vous le mesurez par sa vitesse, il est sans doute bien court, quand même on auroit vescu iusqu'à vne extrême vieillesse. Il n'y a rien en tout cet espace qui ne soit glissant & qui ne nous trompe; il passe plus viste que les faisons, il n'y a point de vent qui ait plus de legereté ny d'inconstance. Toutes choses y sont dans vn mouuemēt perpetuel, & selon que la fortune l'ordonne, elles prennent tantost vne face, & tantost vne autre. Enfin parmy vne si grande agitation des choses humaines, il n'y a rien d'asseuré que la mort. Neantmoins tout le monde s'en plaint, & cependant c'est vne chose en quoy personne ne se peut tromper. Mais il est mort qu'il n'estoit qu'un enfant : ie ne veux pas dire encore que celuy qui meurt bien-tost, est traité le plus fauorablement; Pas-

sons à celuy qui a vieilly. De combien a-il surpassé cet enfant? Imaginez-vous le profond abyfme du temps , confidez l'eternité ; apres cela comparez - y ce qu'on appelle l'âge de l'homme. Alors vous reconnoistrez combien est petit ce que nous souhaitons , & ce que nous prenons tant de peine à prolonger. En effect , combien les déplaifirs & les inquietudes ? combien la mort que nous souhaitons tant de fois avant qu'elle vienne ? combien les maladies & la crainte ? combien l'infence incapable de toutes choses nous dérobent-elles de ce temps ? Je ne dis point que nous en dormons la meilleure partie. Adjoustez à cela les travaux , les afflictions, & tant d'occasions dangereuses ; & alors vous confessez que ce qu'on appelle viure est vn espace bien court , mesme dans la plus longue vie. Mais qui ne demeure pas d'accord que ce-
lux

luy - là est le plus heureux qui est bien-tost de retour d'un voyage, & qui en a fait tout le chemin, avant qu'il se soit lassé ? La vie n'est ny un bien ny un mal, mais c'est le lieu où se trouue le mal & le bien. C'est un jeu de hazard où il se faut défier de tout. Ainsi celuy qui est mort, n'a rien perdu que le dé qui tourne plus souvent à perte qu'à gain. Mais il pouuoit acquérir de la sagesse & de la prudence; il pouuoit par vostre soin se rendre plus honneste homme; mais plustost ce qu'il falloit craindre, il pouuoit se rendre semblable à beaucoup d'autres. Regardez ces ieunes hommes des meilleures maisons de la ville, que le luxe & la débauche ont reduits à la misere, & precipitez dans l'arene * pour * A se donner du plaisir au peuple. Voyez ces autres qui ne s'exercét qu'à gladiateurs. contenir leur impudicité, & qui ne laissent point passer de iours, sans

sans se noyer dans le vin , & sans se des-honorer par quelque méchanceté signalée. Vous direz infailliblement qu'il y auoit plus à craindre qu'à espérer. Vous ne devez donc pas chercher des occasions de douleur , ny faire croistre vne affliction legere , à force de vous plaindre , & de vous desesperer. Au reste , ie ne vous exhorte pas de faire sur vous des efforts, ie n'ay pas si mauuaise opinion de vous, que de croire que vous ayez besoin d'appeller contre vostre perte tout le secours de la vertu. Ce n'est pas vne playe que vous auez receüe ; c'est seulement vne picqueure, & cependant vous voulez en faire vne playe. Sans doute, vous aurez tiré vn grand profit de la Philosophie, si vous supportez constamment la perte d'un fils qui n'estoit pas encore si bien connu de son pere que de sa nourrisse. Quoy donc ? veux-ie vous persuader la dureté ? veux- ie que
mesme

mesme à l'enterrement de vostre
fils vous alliez la teste haute ? &
ne puis-je seulement souffrir que
vous en ayez le moindre ressentiment ? Non certes , ie n'exige pas
cela de vous ; ce seroit monstres
de l'inhumanité & non pas de la
vertu , que de paraistre insensible
dans la separation de ses amis , &
de regarder la mort de nos parens
des memes yeux que nous les ver-
rions eux-mesmes ? Mais suppo-
sez que ie vous deffende la plain-
te ; il y a quelques choses qui ne
sont pas en nostre puissance ; les
larmes tombent quelquesfois quand
on voudroit les retenir , & seruent
de soulagement à l'esprit. Nous
pouvons donc iustement permet-
tre que les larmes tombent , mais
nous ne devons pas le comman-
der. Qu'il en tombe autant que la
douleur en pourra pousser , & non
pas autant que l'exemple & l'imi-
tation en demanderont. Ne con-
tribuons point à nostre tristesse,
&

& ne l'augmentons point par l'exemple d'autrui. L'apparence de la tristesse est plus insatiable, & exige davantage que la tristesse même ; Et en effect, y a-il quelqu'un qui voulust paroistre si triste, s'il n'auoit que luy à contenter ? On fait de plus grands gemissemens lors qu'on pense estre entendu, & l'on demeure dans le silence, lors que l'on est en secret & sans témoins. Mais si on void venir quelqu'un, on renouelle aussitost ses plaintes, on s'arrache les cheveux, on veut faire toutes les choses qu'on eust fait plus facilement, quand on n'estoit empesché de personne. On souhaite la mort, on se jette du liét en terre ; mais la douleur cesse aussitost qu'elle n'a plus de spectateurs. Nous auons ce deffaut aussi bien en cette occasion, qu'en toutes les autres choses, que nous-nous conformons sur l'exemple des autres, & que nous considerons moins

ce qu'il faut faire par deuoir que ce qu'on fait par coustume. Nous nous éloignons de la nature, nous nous abandonnons aux caprices du peuple qui ne fut iamais cause d'aucun bien , & qui est aussi leger en cela qu'en toutes ses autres actions. S'il void quelqu'un qui souffre patiemment son infortune , il l'appellera dur & insensible. S'il void quelqu'un qui se laisse abbattre par l'aduersité , il l'appellera foible & effeminé. Mais il faut mesurer toutes choses par la raison , & non pas par le iugement du peuple. Il n'y a rien qui tienne plus de la folie que de chercher de la reputation par sa tristesse , & par ses larmes , dont neantmoins ie fay ce iugement que quelques-unes sont permises au sage , & que les autres doiuent tomber d'elles-mesmes. Voulez-vous sçauoir quelle difference il y a entre l'un & l'autre ? Lors qu'on
nous

nous apporte la nouvelle de quelque mort , & que nous embrassions vn corps que nous ne devons quitter que pour le laisser aller en terre, la nature nous arrache des larmes , & comme l'esprit est pressé par la douleur , il presse aussi tout le corps , & par conséquent les yeux , & en fait sortir l'humeur qui est à l'entour ; & ces larmes sortent malgré nous par vne espeece d'expression. Il y en a d'vne autre sorte , auxquelles nous ouurons nous-mesmes le passage, lors que nous entendons parler de ceux que nous auons perdus , & que nous auons aymez. On trouue ie ne sçay quelle douceur dans cette tristesse, en se souuenant de leurs discours , de leur agreable cōuersation, des bons offices qu'ils ont rendus , & alors on verse des larmes comme dans la joye. Enfin nous sommes indulgens aux vnes , & nous ne pouuons retenir les autres. Il ne faut donc pas que
vous

vous pleuriez , ou que vous reteniez vos larmes à cause de ceux qui vous regardent. Il est plus honteux de les feindre que de les effuyer, ou de les répandre. Qu'elles coulent d'elles-mêmes , & sans artifice; les plus tranquilles, & les plus moderez en peuvent verser. Le Sage même en a quelquesfois répandu , sans offenser sa dignité; mais avec vn si iuste temperament qu'elles ne manquoient ny d'humanité ny de bien-seance. Enfin on peut obeïr à la nature , & conseruer sa dignité. I'ay veu des hommes venerables aux funerailles de leurs parens, qui monstroient bien par leur visage l'amitié qu'ils auoient pour eux , sans affecter toutes ces larmes qu'on ne donne souuent qu'à l'apparence; & l'on ne voyoit rien en eux que ce qu'une veritable affection a accoustumé de produire. Il y a aussi dans la plainte & dans la tristesse vne certaine bien-seance , que le
Sage

Sage doit garder ; Et comme dans toutes les autres choses , il doit y auoir de la mediocrité dans les larmes. Il n'y a que les foibles dont les tristesses aussi bien que les joyes soient immoderées. Receuez avec patience ce qui doit necessairement arriuer. Qu'arriue-il d'incroyable ? qu'arriue-il de nouveau ? Combien fait-on tous les iours d'enterremens ? combien y en aura-il qui porteront le deüil apres vous ? Toutes les fois que vous penserez qu'il estoit encore enfant , pensez aussi qu'il estoit homme : Pensez que l'homme ne peut rien attendre d'asseuré , que la bonne fortune ne l'accompagne pas iusqu'à la vieillesse , & qu'elle le laisse où il luy plaist. Je ne vous empesche pas de parler souuent de luy , ny de donner à sa memoire tout autant de louange que vous pourrez. Il vous reuiendra plus souuent dans la pensée, quand ce ne sera pas la tristesse qui le remettra

mettra dans vostre esprit ; Car il n'y a personne qui prenne plaisir en la conuersation d'un homme triste , ny par consequent à la tristesse. Si vous en auez ouy avec plaisir quelques discours & quelques naïuetez d'enfant , qu'elles soient souuent dans vostre bouche , & persuadez-vous fortement qu'il auroit respondu aux esperances que l'amour paternelle vous en faisoit conceuoir. Il y a de l'inhumanité de mettre les siens en oubly , d'enseuelir leur memoire en même tombeau que leur corps , de les pleurer beaucoup & de s'en souuenir peu de temps. Ainsi les oyseaux , ainsi les bestes sauuages ayment leurs petits. Leur amour est violente , & pour ainsi dire furieuse , mais ils le perdent avec leurs petits. Cela certes , ne seroit pas bien - seant à vn sage ; il faut qu'il se souuienne tousiours des siens, & qu'il cesse bien-tost de les pleurer. Je ne sçaurois

ap

approuver ce que dit Metrodore, qu'il y a quelques plaisirs attachez à la tristesse qu'il faut prendre lors que l'on est triste. Je rapporte ses paroles mesmes , & ie ne doute point du sentiment que vous en aurez. Y a-il rien aussi de plus honteux que de prendre du plaisir dās le deüil ou par le deüil, & de chercher parmy les larmes quelque chose qui vous contente. Ce sont neantmoins ces Philosophes qui nous reprochent vne trop grande rigueur , & qui accusent nos preceptes d'inhumanité parce que nous disons, ou qu'il ne faut point endurer que la tristesse entre dans l'ame , ou qu'il faut bien-tost l'en chasser. Mais enfin lequel des deux est le plus impossible , ou le plus inhumain, de n'auoir point de ressentiment de la perte d'un amy, ou de chercher du plaisir dans la douleur mesme de sa perte. Ce que nous voulons enseigner , est honneste & sans doute bien-seant.

Que

Que quand l'affection aura poussé quelques larmes, on ne s'abandonne point à la douleur & à la tristesse. Vous dites au contraire qu'il faut mesler quelque volupté à la douleur ? Ainsi l'on apaise les enfans en leur donnant quelques friandises ; Ainsi on les empesche de crier en leur presentant la mamelle. Vous ne ferez donc pas cesser vos plaisirs à l'instant qu'on fait les obseques de vostre fils ; ou que vostre amy se meurt ; mais au contraire vous chatoüillerez vostre douleur, & vous y chercherez du plaisir. Lequel est le plus honneste ou de chasser de l'ame la douleur, ou d'y rendre la volupté comme compagne de la douleur ? Que dis-je, comme compagne ? On la trouue dans la douleur mesme. Il y a, dit-il, vne espece de volupté qui est attachée à la douleur. Certes il appartient aux Stoïciens de publier cette doctrine, & non pas aux Sectateurs

teurs d'Epicure , qui ne connoissent point d'autre bien que la volupté , ny d'autre mal que la douleur : Car qu'elle alliance peut-il y auoir entre le bien & le mal ? Mais supposons qu'il y en ait. C'est maintenant qu'il est besoin de la découurir , & de considerer si la douleur a quelque chose en soy d'agreable , & de voluptueux. Il y a certains remedes qui sont salutaires à quelques parties du corps ; mais parce qu'ils sont sales, on ne voudroit pas les appliquer aux autres parties ; & ce qui seruiroit sans honte en vn endroit, ne seroit pas honneste en vn autre lieu. Ne rougissez-vous d'oc point de vouloir guerir la tristesse par la volupté ? Certes il faut pour cette playe vn remede plus violent. Donnez plustost cét aduis que le sentiment du mal ne va pas iusqu'à celuy qui est mort : Car s'il va iusques à luy, il n'est pas mort. Il n'y a rien qui puisse blesser ce-
luy

luy qui n'est plus ; s'il peut estre
blessé, il est viuant. Croyez-vous
qu'il est mal-heureux , à cause
qu'il n'est plus , ou parce qu'il est
encore quelque chose ? S'il n'est
plus , il ne peut ressentir de mal ;
car quel sentiment, celuy qui n'est
plus, pourroit-il encore auoir ? S'il
est encore quelque chose , il ne
sçauroit estre mal-heureux ; car il
est deliuré du plus grand mal
qu'apporte la mort qui est de n'e-
stre plus. Disons aussi à celuy qui
pleure & qui regrette son enfant,
que tous les hommes , ieunes &
vieux , en comparaison de l'eter-
nité, sont égaux, pour ce qui con-
cerne la briueté de la vie : Car ce
que nous auons de cette immense
eternité , est encore moindre que
ce qu'on peut s'imaginer de plus
petit. Ce qu'il y a de plus petit
en vne chose , ne laisse pas d'en
faire vne partie ; mais le temps
que nous viuons , n'est presque
rien ; Et cependant nous som-
mes

mes si insensé que nous y faisons des desseins comme sur vn plan de grande estenduë. Au reste, ie vous ay écrit cette Lettre, non pas comme si apres auoir tant long-temps attendu , vous auiez besoin d'vn remede qui vient si tard : Car ie me souuiens de vous auoir desia entretenu de toutes les choses que vous y lirez. Ie vous écris seulement pour condamner ce petit espace de temps où vous estes éloigné de vous-mesme; Et enfin pour vous exhorter de monstrier du courage contre la fortune , & de regarder tous les maux, non comme des choses qui peuuent arriuer , mais comme des choses qui arriueront infailliblement.

Table des Epistres
Et le moyen de ne la point crain-
dre. pag. 3

EPISTRE LXXXIII.

1. *Il ne faut rien faire en secret
qu'on ne voulust faire à la venue
de tout le monde.*
2. *Penser aux actions passées.*
3. *Qu'on peut fier un secret aux
yurongnes.*
4. *Contre l'yuresse.* 22

EPISTRE LXXXIV.

1. *Comment il faut profiter de la le-
cture.*
2. *Fuyr la Cour et les biens de for-
tune.* 41

EPISTRE LXXXV.

1. *Le Sage est exempt de passion.*
2. *Les vices et les passions n'ont
point de temperament.*
3. *Il*

de Seneque.

3. Il n'y a point de felicité imparfaite.
4. La qualité & non la grandeur rend la vie heureuse.
5. Le Sage ne craint point les dangers, mais les euit.
6. Qu'est-ce que mal.
7. Les aduersitez ne troublent point le Sage.

50

EPISTRE LXXXVI.

1. Qu'il faut plus cherir nostre honneur propre que l'obeyssance que nous deuons aux Loix.
2. Contre les somptuositez des estuues & les dissolutions.
3. De la vierrustique, & de la façon de planter les oliniers.

76

EPISTRE LXXXVII.

1. Nous-nous passons sans incommodité des choses superflües.
2. Les biens de la fortune ne nous enrichissent point.

S 2

3. Con

Table des Epistres

3. *Contre les excessives despenses.*
 4. *La vertu seule nous rend heureux.*
 5. *Une mauvaise chose n'en produit jamais une bonne.*
 6. *Si les richesses se pouvaient appeler biens.*
- 90

EPISTRE LXXXVIII.

1. *La Philosophie merite le titre de science liberale , parce qu'elle fait l'homme libre.*
2. *La Philosophie nous fortifie contre le vice , & contre les traits de la fortune.*
3. *Quatre sortes de sciences liberales.*
4. *La Philosophie nous guide au chemin de la vertu.*
5. *Toutes choses sont disputables.*

114

EPISTRE LXXXIX.

1. *En quoy different la sagesse & la Philosophie : Definition de la*
Phi

de Seneque.

Philosophie : Sa division.

2. *De la morale.*
3. *De la naturelle.*
4. *Il blasme les auares , les pail-
lards & les gourmands.* 143

EPISTRE XC.

1. *La Philosophie nous enseigne
toutes les vertus.*
2. *Du siecle d'or.*
3. *Le vice & le mauuais gouverne-
ment des Roys ont rendu les Loys
necessaires.*
4. *Les hommes n'ont point appris de
la Philosophie les voluptez ny les
delices des villes.*
5. *De la frugalité du premier siecle.*
6. *La Philosophie enseigne à connoi-
stre Dieu , & que les choses for-
tuites arriuent par son comman-
dement.*
7. *Que l'innocence honnoroit le sie-
cle d'or , mais que la sagesse y
manquoit.*

Table des Epistres

EPISTRE XCI.

1. *Il parle de la tristesse de son amy Liberalis, causée par le bruslement de la ville de Lyon.*
2. *Les ouvrages des hommes ont leur destin , & sont sujets à mourir.*

194

Icy commence la Traduction de
P. Du - Rier.

EPISTRE XCII.

1. *Il dispute contre ceux qui estiment que la vertu ne peut rendre l'homme heureux sans les biens de la fortune.*
2. *Que les biens de la fortune ne sont ny des biens , ny des maux, mais des choses indifferentes.*
3. *Des aduantages & de l'excellence de l'ame.*

210

EPISTRE XCIII.

1. *Qu'il faut mesurer la vie par les*

de Seneque.

*les bonnes actions , & non pas par
le temps que l'on a vescu.*

2. *Que la vie a esté assez lon-
gue quand elle a esté vertueuse.*

237

EPISTRE XCIV.

1. *Dispute sur les enseignemens &
les preceptes de la Philosophie.*
2. *De leur usage.*

247

EPISTRE XCV.

1. *Il adionste quelque chose à l'Epi-
stre precedente , & fait voir que
pour rendre l'homme sage, les ma-
ximes generales & les preceptes
particuliers de la Philosophie ne
suffisent pas seuls , mais qu'il les
faut joindre ensemble.*
2. *Il monstre l'utilité des preceptes
& des images qu'on fait des cho-
ses pour les mieux imprimer dans
l'ame.*

302

S 4

EPIS

Tables des Epistres

EPISTRE XCVI.

1. *Que toutes les choses qui nous arrivent viennent de Dieu.*
2. *Qu'il faut que nous-nous y soumettions , ou pluſtoſt que nous y donnions noſtre conſentement. 355*

EPISTRE XCVII.

1. *Les meſmes vices qui ſemblent avoir pris naiſſance dans noſtre ſiecle , eſtoient deſia connus aux ſiecles paffez.*
2. *Les hommes imitent plus facilement les mauvaiſes actions que les bonnes.*
3. *Les meſchans ne ſont iamaſ aſſez.* 360

EPISTRE XCVIII.

1. *Il ne ſe faut fier qu'aux biens internes , les autres ſont auſſi legers que la fortune qui les donne.*
2. *On*

de Seneque.

2. *On doit regarder toutes choses comme perissables , & se preparer de bonne heure à les perdre.*
3. *Exemples de plusieurs qui ont supporté tout ce qui sembloit insupportable.* 371

EPISTRE XCIX.

1. *Cette Epistre est une consolation à Marullus sur la mort de son fils.* 384

F I N.